



HAÏTI

REAL, M

Cahiers de la **R**evue d'**A**rt et de **L**ittérature, **M**usique
Le chasseur abstrait éditeur

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX

12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères

Tel: + 33 (0)5 61 60 28 50

Fax: + 33 (0)5 67 80 79 59

www.lechasseurabstrait.com

patrickcintas@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-041-7

EAN: 9782355540417

ISSN: 1958-752X

Dépôt Légal: février 2009

Copyrights:

© 2009 Le chasseur abstrait éditeur

© 2009 à leurs auteurs respectifs

Cahier n°8
HAÏTI

α HÄITΩ
RAL, M

Cahier de la Revue d'Art et de Littérature, Musique
Le chasseur abstrait éditeur

Sommaire

Note de l'éditeur - Patrick Cintas	11
Préface - Jean Métellus	17
Génération 1 - Années 20-40	
René Depestre	23
Anthony Phelps	33
Franketienne	44
Georges Castera	50
Jean Métellus	56
Claude C. Pierre	62
Émilie Franz	74
Gary Klang	82
Jacques Ravix	97
Josaphat-Robert Large	101
Syto Cavé	108
Jean Saint-Vil	119
Tomy M-Day	123
Marie Alice Théard	128
Génération 2 - Années 50-60	
Joël des Rosiers	143
Robert Berrouët-Oriol	148
Michèle Voltaire Marcelin	157
Elsie Suréna	189
Saint-John Kauss	202

Jean François <i>dit</i> Avin <i>ou</i> A20	218
Paul Harry Laurent	223
Frantz Dominique Batrville	237
Max Freesney Pierre	245
Jean Dany Joachim	252
Marc Exavier	264
Rodney Saint-Éloi	269
Pradel Henriquez	276
Jean Armoce Dugé	282
Élodie Barthélemy	300
Alex Laguerre	313
Mathurin Rodolphe	318
Hugues Berthin Férol	328

Génération 3 - Années 70-80

Emmelie Prophète	341
André Fouad	352
Guy Junior Régis	354
Pierre Pascal Merisier <i>dit</i> Pasko	359
Kerline Devise	371
Patrick Louis <i>dit</i> Kanga	376
Pierre Moïse Célestin	393
Joseph Edgard Célestin	399
Jean Pierre Jacques Adler	405
Antoine-Hubert Louis	411
Josenti Larochelle <i>dit</i> Mistè Tchik	423
James Noël	428
Damas Porcena <i>dit</i> Damson	454
Kevens Prévaris	460
Walner O. Régistre <i>dit</i> Doc Wor	466
Jonel Juste	472
Jean François Toussaint	482
Jean Emmanuel Jacquet	489
Makenzy Orcel	494

Fred Edson Lafortune	501
Duckens Charitable <i>dit</i> Duccha	513
Coutechève Lavoie Aupont	523
Jean Venel Casseus	531
Mlikadol's Mentor <i>dit</i> Nadol's	539
Réginald Jean Louis <i>dit</i> Bonga	545
Dovilas Anderson	549
Romilly Emmanuel Saint-Hilaire	557
Jean Davidson Gilot	563
Postface -	567
<i>Une anthologie pour déterritorialiser et décomplexer</i>	
James Noël & Rodney Saint-Éloi	
Bibliographies	571
Remerciements	591

Note de l'éditeur

Le détroit qui sépare cette demi-île (l'autre moitié est la République Dominicaine) est gardé par les grandes puissances occidentales pour empêcher toute contamination cubaine et par conséquent des puissances orientales. L'enjeu est considérable et vaut le malheur à ce pays qui *ne serait pas encore une nation*¹.

Il ne peut y avoir de nation sans un consensus minimum, dit-on. Haïti est encore en lutte. On ne s'y étonnera pas d'y rencontrer la révolte et la misère. Par contre, comment ce petit pays, pas plus grand que la Catalogne et à peu près peuplé comme elle — comment ce petit pays survit-il à la littérature et aux arts en général ? Deux siècles de littérature comblent le fossé qui le sépare du bonheur, de ce qu'on peut espérer de la pratique de la joie dans les terres mieux organisées pour le bonheur.

Certes, le XIX^e siècle fut carrément francophone et très nationaliste, peut-être trop, trop visiblement, comme un exutoire. Le siècle suivant s'enrichit tardivement d'une langue avec le génial Franketienne et, pour ce que j'en sais, la génération qui pousse aujourd'hui brandit moins le drapeau, sauf par amour, et s'intéresse plus instinctivement aux draps où niche l'universalité de l'écrit. C'est du moins ainsi qu'il m'arriva d'interpréter un échange de points de vue entre Robert Vitton, qui reprochait aux drapeaux de claquer, et James Noël qui convenait avec humour qu'entre les draps et les drapeaux, il choisissait sans équivoque les draps, conscient que le pays de Haïti est définitivement installé dans la mémoire de tous ceux qui s'intéressent aux littératures du Monde et qu'il est temps de passer à la diplomatie des conversations tranquilles et crispées qui animent justement les poètes de ce Monde sans distinction de nature.

Quand j'entends Wooly Saint-Louis dire en chantant les poèmes de ses amis, propulsant sa voix et sa musique au-delà du texte pour en savourer avec nous la formidable emprise sur les sens, je me dis que la poésie haïtienne réussit deux fois à être la poésie :

- elle demeure le chant des mots tel qu'il rejoint l'universel et l'antique ;
- elle s'inscrit résolument dans la formation d'une nation, entre les déchirements et la beauté des lieux.

Je veux dire par là que tout y est traduit de l'universel et que la terre est d'abord natale avant de servir de champ de défrichage aux idées politiques et morales.

J'aimerais vivre cela, je l'avoue. Nous qui vieillissons mal parce que le désir de vivre bien l'emporte sur celui de vivre mieux encore, — nous qui pratiquons le plus souvent la traduction littérale de la traduction comportementale qui nous oblige bien bêtement à des différenciations superficielles et par conséquent inutiles et insolentes, arrachant des pages aux dictionnaires des jargons pour ajouter de l'originalité à une pensée qui n'en a plus guère, peut-être d'avoir épuisé le filon de l'émerveillement et de la bienvenue aux autres — comment percevons-nous ces accents de vérité, ces percées de l'évidence, toute cette passion et cet enseignement ?

Cette anthologie forcément incomplète et du coup prometteuse répond clairement à cette question. D'abord parce que les anciens, reconnus et fertiles, n'y font pas le lit d'une jeunesse turbulente qui regarde ailleurs avec la même passion contradictoire et passablement fêlée. Ensuite, parce que l'expression la plus fine et la plus exemplaire laisse la place aux accents moins exercés à la pratique des rythmes et des idées.

Haïti n'est pas la France, pas même une réduction ou un morceau arraché avec préméditation au désir d'exercer encore une influence destinée à promouvoir d'abord la culture française pour mieux se répandre dans le Monde. Haïti est un hasard, le hasard de la déportation de l'Afrique vers le Nord, mais aussi celui du massacre des peuples caribéens, de leur disparition sommaire.

Voilà des blessures qui ne cesseront jamais de saigner, comme aux USA ou ailleurs, en Russie issue de la Rome orientale en fuite, comme Israël venue de la « zone blanche » russe, Euskadi qui est tout ce qui reste de la terre pyrénéenne primitive, etc. L'idée de la nation n'y est pas la même que chez nous. Elle est même fondamentalement différente, comme opposée à notre esprit monarchique. On la voit capable de dépasser les modèles et d'en inventer de nouveaux, alors que nous sommes nous-mêmes dans l'itération, souvent sans le savoir. Il s'agit de sauver le bien commun par la chronique et non pas de renouveler la fable nationale.

Du coup, lire ces poètes haïtiens consistera d'abord à ne pas les lire comme nous lisons les nôtres, empreints d'une tradition dont nous ne connaissons pas grand-chose d'ailleurs tant nos écoliers sont bêtes et ignares. Pour lire ces poètes, il faut suivre leurs chemins vers l'universel et non pas s'imaginer qu'on a encore des leçons à donner.

Patrick Cintas.

Gérant du Chasseur abstrait éditeur.

¹ *Le temps n'est pas au doute mais au constat*
Le ciel s'assombrit
La terre nous abandonne
L'horizon m'apparaît comme une immense mâchoire
Jean Métellus – *Anacaona* – Hâtier « Monde noir ».

*

Haïti, ce n'est pas l'évidence du chaos qui constitue problème, c'est plutôt la non-gestion du chaos, c'est-à-dire l'anarchie.

Franketienne – *Anthologie secrète* – chez Mémoire d'encrier.

*

Mario Vargas Llosa appelle Balzac pour répondre à la question de savoir ce qu'est le roman : « *c'est l'histoire privée des nations* ». On pourrait en dire autant de la poésie tant elle est le roman à faire.

Haiti Littéraire – 1963 –



De gauche à droite : Réginald Crosley, et puis les membres d'Haiti Littéraire : Villard Denis (aka Davertige), Anthony Phelps, René Philoctète, Marie Vieux Chauvet, Roland Morisseau et Serge Legagneur.

Photo prise par Jean-Claude Carrié à la résidence Chauvet au Bourdon Park.

Vous pouvez voir la toile d'araignée ajoutée à la main. (La devise d'Haiti Littéraire était « *Nous sommes les araignées du soir et nous filons l'espoir* »).

© Photo Mambo Carrié-Phelps

Bouquet d'artistes – 2008 –



De gauche à droite : - 1er rang : Pierre Moïse Célestin, James Noël, Tamara Suffren (*chanteuse*), Jean Max Beauchamp - 2ème rang : Duckens Charitable, Fred Edson Lafortune, Jeff (*musicien*) - 3ème rang : Wooly SaintLouis Jean (*compositeur, chansonnier, interprète*).

Photo prise par Antoine Tempé à Thommasin.

© Photo Antoine Tempé

préface

Jean Métellus

Ce cahier de plus de cinq cents pages se propose de donner une idée de la création artistique en Haïti après les années 1920. Malgré cette limitation, le projet paraît encore presque utopique, vu la richesse de la production littéraire et picturale dans ce pays depuis cette époque. Mais en segmentant l'histoire des réalisations artistiques et littéraires par générations d'âge, les concepteurs de ce document ont fait preuve de réalisme et d'efficacité, leur entreprise acquiert une véritable crédibilité et force l'admiration. Ce faisant ils instaurent un dialogue entre les générations : Génération 1 Années 20-40 ; Génération 2, années 50-60 ; Génération 3, Années 60-80.

Certes il est impossible de mentionner tous les noms de créateurs à l'intérieur d'une même génération. Dommage ! Diront certains, surtout ceux qui ne connaissent pas la vitalité, le dynamisme et l'énergie propres à ces artistes. Tant mieux ! Répondront d'autres, surtout les connaisseurs et ceux qui vont lire, regarder ou simplement parcourir cette énorme rétrospective et qui pourront à leur manière prendre l'exacte mesure de cette activité créative. Les textes et les tableaux de chaque artiste sont précédés d'une courte notice bio-bibliographique très instructive. Nous apprenons ainsi que plusieurs auteurs publient aussi bien en Français qu'en Créole ou en Anglais. On ne peut plus parler de littérature haïtienne tout court mais de littérature haïtienne d'expression française, de littérature haïtienne d'expression créole et de littérature haïtienne d'expression anglaise. Mais si dans une revue générale rapide la littérature haïtienne peut et même doit

être rangée dans la rubrique dite francophone, cette littérature est avant tout une littérature vivante certes produite par des Haïtiens mais qui touche à l'universel.

À sa manière l'entreprise que réalise ce livre est plus qu'un dialogue, plus qu'un échange, c'est une communion, un repas pris en commun autour d'un seul et même menu : Haïti et l'amour, l'amour entre les êtres, l'amour de son pays d'origine.

Certains auteurs qui figurent dans cette revue ne sont plus à présenter. Ils sont connus et souvent traduits dans plusieurs langues et de toutes façons, ils ont déjà essaimé et la jeune génération s'en est nourrie.

Il faudrait peut-être alors s'attarder sur les nouveaux venus, ceux qui ont 20 ans ou à peine plus. Je ne pense pas froisser des susceptibilités en disant des textes offerts ici qu'ils font honneur à leurs aînés et qu'ils sont porteurs de fruits savoureux.

Je ne les connais pas tous, loin de là. J'en ai rencontré deux ou trois, très jeunes, qui étaient de passage à Paris, avec qui j'ai fait des photos, je ne citerai aucun nom mais je suis sûr qu'ils tiendront bien haut la flamme que notre génération s'est efforcée d'allumer. Pour notre génération, Jean Brière, Roussan Camille, Aimé Césaire, Haïtien de cœur, Magloire Saint-Aude tous de grands bardes nous ont profondément marqué. Espérons que notre empreinte sur les générations à venir restera lisible aussi un certain temps.

Pour ma part, je n'ai pas remarqué de différences nettes entre les générations répertoriées dans cette revue. La seule qui me frappe vraiment – et c'est peut-être capital – c'est, sinon l'envahissement de l'écrit par la peinture, une espèce de présence obsédante du graphisme, de la mise en page, chez plusieurs jeunes poètes.

Un seul auteur a mêlé texte et tableaux. Je ne me souviens pas avoir remarqué – quand j'ai commencé à lire attentivement et activement la poésie – cette présence de portraits, paysages, figures animales ou humaines et des couleurs, dans la poésie. On pourrait dire que cette génération ouvre toutes les portes, d'un seul

coup, dans un même mouvement, avec une certaine furie pour respirer, s'exprimer et maîtriser le réel. Peut-être ont-ils fréquenté plus que nous les poètes-peintres comme Hugo, Michaux ? De toutes façons, ce serait bon signe. Mais ce petit fait méritait d'être signalé, peut-être que cet événement marque un tournant sinon décisif, du moins majeur dans la fonction et la réalisation du dire ou du faire poétique. Nous assistons peut-être à ce processus d'« énantiomorphose », parfaitement décrit par E. Canetti et au cours duquel dissimuler et démasquer se tiennent. Il y a dans cette démarche un désir profond de ne pas parler et simultanément une nécessité impérieuse de révéler ce que l'on tait. Cela peut créer une tension extrême chez l'individu. Michaux a eu beaucoup d'expériences de ce genre parfois sous neuroleptiques et hallucinogènes. Mais nos jeunes n'en sont pas là, ils sont au stade de l'expérimentation pure dans une société par ailleurs déchirée. Leurs textes manifestent avec intensité ce sentiment de rupture, de déchirure.

Mais nous voudrions insister sur la richesse de l'inspiration de ces artistes – le pays et son histoire, le vaudou, l'amour, la mort... –, sur la variété des expressions picturales ou poétiques. Si nombre d'artistes présents dans ce cahier ne produisent pas de tableaux naïfs, cependant les couleurs explosent dans la plupart de leurs œuvres, peut-être est-ce une façon de supporter la grise réalité de la misère ou d'idéaliser un avenir espéré ou de faire offrande à une puissance supérieure, mais peut-être est-ce tout simplement la manifestation d'une extraordinaire aptitude pour la liberté, d'un formidable vouloir-vivre.

Malgré la zone de turbulence que traverse actuellement notre pays, ce cahier est porteur d'un grand espoir, il montre la vitalité créatrice de nos compatriotes ; cette initiative mérite d'être hautement saluée et nous lui souhaitons un franc et plein succès.

Génération 1

Années 20-40

René Depestre
Anthony Phelps
Franketienne
Georges Castera
Jean Métellus
Claude C. Pierre
Emilie Franz
Gary Klang
Jacques Ravix
Josaphat-Robert Large
Syto Cavé
Jean Saint-Vil
Tomy M-Day
Marie Alice Théard

René Depestre



© Éditions Mémoires

*René Depestre est né le 29 août 1926 à Jacmel, Haïti. Son enfance fut marquée par la mort de son père, par de graves soucis matériels et par l'émerveillement que lui inspirait la mer, la nature et le surréalisme mystique de la vie en Haïti. À dix-neuf ans, il publia **Étincelles**, son premier recueil, qui lui valut un succès immédiat et lui permit de rencontrer de grands intellectuels comme André Breton et Aimé Césaire. Il publia aussi plusieurs romans. Il obtint le prix Goncourt de la nouvelle en 1982, puis le prix Renaudot en 1988 pour **Hadriana de tous les rêves**, ainsi que de nombreuses distinctions dans le domaine de la poésie, dont le prix Apollinaire pour son **Anthologie personnelle** parue aux Éditions Actes Sud en 1993.*

René Depestre vit aujourd'hui à Lézignan-Corbières, petit village de l'Aude où il poursuit son œuvre poétique.

*Ses œuvres poétiques complètes sont réunies dans le livre **Rage de vivre**, aux éditions Seghers, en 2007.*

Un temps de loup*

Il m'est échu d'être ce poète
Héritier d'Arthur Rimbaud
Et des trésors d'Apollinaire
Hirondelle au parcours piqué de cauchemars
J'invite les femmes à l'aube des temps meilleurs
Je convoie leur orgasme à l'aube des temps solaires
Mes mains sont des outils d'un âge de tendresse
Qui ne fait pas de quartier au fils de famille

Demain en lieu et place de ce temps de loup
Chacun pourra être roi de ses racines
Chacun régnera au soleil de ses neurones
Tous ensemble sur la terre on mettra
L'existence et ses folies enfin à l'endroit

* *extrait de Gerbes de sang - Imprimerie de l'État - Port-au-Prince - 1946*

Blason du corps féminin *

Bouche, ailes toujours lyriques
Pouvoir combustible des baisers.

Mains, armes à feu doux
Bien douée aussi
Pour la piraterie en haute mer.

Seins, légende solaire
Qui planent
Au-dessus de nos abîmes.

Ventre né pour la combustion
Sublime du jour et de la nuit
Ventre complice des volcans.

Hanches tracteurs joyeux
Qui savent monter à l'assaut
Des meilleures terres de notre sang.

Cuisses, obscure géométrie
Moulin qui sait broyer
Le grain de la douceur.

Fesses, phares merveilleux
Qui tournent autour
De nos vagues intérieures.

Jambes, herbes sauvages
Qui adorent marcher
dans nos entrailles mêmes.

je chanterai aussi
la première des céréales
l'été le plus glorieux de la chair :
le sexe de la femme !
je chante l'orchestre ou triomphe
le dimanche du corps de la femme
le trône du sel marin, l'élément
où se réveille notre innocence
pour nous couvrir de gloire !

voici le sanctuaire païen,
la source d'hormones fraîches
où la faim et la soif
la joie et la santé
notre oubli de la mort
reçoivent jusqu'au cri
leurs plus hautes bénédictions

Gloire !

* *extrait de Jounal d'un animal marin - Gallimard - Paris - 1990*

Avant-propos *

La morale : connais pas
La justice : connais pas
Les nuages : connais pas
Le péché : connais pas
La gloire : connais pas
Le sable : connais pas
Le hounfort : connais pas
L'enfer : connais pas
La radio : connais pas
L'émeraude : connais pas
La bible : connais pas
Napoléon : connais pas
Le boa : connais pas
La brise : connais pas
Les coquilles : connais pas
Les seins : connais pas
Les fous : connais pas
La raison : connais pas
Le verbe être : connais pas
Les fleurs : connais pas

Le sang a trahi chaque battement de mon cœur
Le soleil s'est rendu sans tirer un coup de fusil
La lune est une ivrogne la pureté une légende
La mer n'est qu'un piège le ciel est un mensonge
L'amour passé dans le camps ennemi
N'en parlons plus
Je recommence la vie
Avec mes seules ressources

* *extrait de Gerbes de sang* – Imprimerie de l'État – Port-au-Prince – 1946

L'État de poésie *

L'État de poésie s'épanouit à des année-lumières des états de siège et d'alerte. À cet État, à défaut d'une caravane d'hirondelles, un seul souvenir d'enfance fait le printemps. La vie y trouve des îles où la canne à sucre et les préjugés de race ne passent jamais dans le même champ sous les ailes blanches des corbeaux de l'infamie.

L'état poétique est le seul promontoire connu d'où par n'importe quel temps du jour ou de la nuit l'on découvre à l'œil nu la côte nord de la tendresse. C'est aussi le seul état de la vie qui permet de marcher pieds nus sur des kilomètres de braises et de tessons ou de traverser à dos de requin un bras de mer en furie.

*

Entre un coup d'État militaire et un coup d'État poétique il y a la distance qui sépare la charogne d'un léopard du dernier mouvement chanté de la Neuvième symphonie. Un coup d'État poétique peut fournir l'électricité, sans une panne pendant cent ans, à une ville de dix million d'habitants.

En État de poésie, le mal ne prend pas la femelle, pas plus qu'il ne la possède, moins encore il la coupe, la taille, la dévore crue ou la soumet à une implacable cognée; de son étoile en danger, l'homme fait le plongeon à la femme qui multiplie son droit à la lumière.

*

L'État de poésie est commun à tous les hommes, mais le jour où il doit, sous les insultes et les pierres, se retirer d'un peuple ou d'un individu, il laisse derrière lui des varechs ou cétacés en putréfaction, des ossements frais d'hippopotames, des langues mortes sous

la hache d'un bourreau, des tonnes de serpents à hélices, des cadavres avancés de dangereuses étoiles, une fosse à croquer les sinistrés de l'universelle vacherie.

*

L'État de poésie crie haro sur la stupidité contemporaine ! Haro sur l'apartheid radoteur et physiquement armé ! Haro sur l'apartheid mental, vieux renard à la roue dentée, qui cache son vitriol antinègre sous des dehors d'écolier moderne ! Haro sur tous les flics coupeurs de tête en fleur ! Les cordons de la police des rêves ne seront jamais tous un poème dans la vie des nations ! Je crie haro sur l'hypocrisie des blancs couteaux du Christ !

*

Mon État de poésie ne laisse pas de répit aux lampes qui refusent de dire bonjour chef à mon minuit à tête de bœuf ! Est-ce ma faute si un puits de pétrole s'est mis soudain à voir rouge en moi ? À plus de cinquante ans, loin de prendre du ventre et de la fourberie, loin du double menton et de la double conscience, une passion océane déplie hardiment sa jeunesse au ciel de mes couilles ! Haro sur les lieux saints de l'horreur sans noyau qui a pris aux dents le mors du grand nègre jaune qui rythme chaque matin le pouls déréglé du monde !

*

Une autre fois, toujours en mon statut de magie bleue, au temps où l'on avait mis une paire de nageoires à mes malheurs d'homme, je vécus sous la mer l'espace d'automne, si près de l'empire des pieuvres et des bêtes marines à cornes, qu'à cent soixante-dix-sept ans de distance, j'ai encore un système magnétique qui sait changer en petit réchaud de camping les volcans carnassiers de la chrétienté !

*

L'État poétique possède plus d'une saison d'aigles à son arc pour bercer ces noirs phanérogames à plus de mille mètres au-dessus des intempéries homicides du siècle. Ah, ah, ah, tu n'as plus une goutte d'acide sulfurique à ton moulin d'ancien esclave, plus

une pincée de poisson-makandal sous ton oreiller de feuilles sèches, plus l'ombre d'un couteau-digo dans les jours qui voyagent à dos de mefenil en cage !

*

C'est ce qui fait la roue dans vos têtes espèces de macaques sans miséricorde ! Je ferai des cravates de chanvres avec les varices de vos jambes des colonies ! La corde de pendu porte bonheur aux croisés de l'antipoésie. Mon four de caliban n'est inscrit sur aucun registre d'état civil. Il n'a jamais mangé sa farine au râtelier de baptistères. Ni saoulé ses incendies de nègre à grandes rasades de vin d'église ! Le tonus de mes serres est aussi neuf et frais qu'au temps du premier baptême décolonial administré au gaillard musclé de saint Ignace de Loyola !

*

La poésie aussi a ses raisons d'État. Ce ne sont jamais les raisons du lion face à la justice affolée du sabre et de l'antilope. Ce sont tes secrets, ô charrue ! Que tirent les lignes de vie de toutes les mains à semences ! L'État poétique, ce n'est pas moi, ni l'amandier, mon voisin joueur de saxo (« Les véritables poètes n'ont jamais cru que la poésie leur appartint en propre »), l'État poétique fait le grand matin de l'être – enfant, femme, homme – qui sait atteler l'animal de sa sécurité, le bœuf fascinant de sa joie et de sa peine, à l'espace et au temps d'une étoile ou d'un humble feu de mots fraternels !

*

Est rageusement poète l'homme ou la femme que consume la passion de déplacer sans cesse les bornes que l'on impose à la parole, qui se tient debout, sans un mouvement, au milieu des éléments déchaînés, de la terre : ni l'électricité du ciel, ni celle de l'ordre social ne peuvent brûler les ailes de l'être en état de poésie avec le monde ! D'avoir respiré sur les hauteurs du ramier et l'oiseau-charpentier, lui permet de traiter le bois des tempêtes en bon camarade d'enfance. Aidez-moi à crier haro sur tous ceux qui veulent bourrer de paille sèche mon aventure de vivre à gauche juste derrière le cœur du paradisiaire !

*

Dans l'état igné où je navigue je ne perds ni les dents ni le nord ni surtout l'euphorie de lancer au galop mon pollen au vertige apprivoisé de nos terres. Les bonnes mutations de ce temps, nous appellent à rafraîchir les mottes accablées de la vie. Aidez mon moulin à porter de fraîches chansons à la soif des îles à fumée. Aidez-moi à mettre la table d'une justice qui s'ouvre dans une maison pleine d'oiseaux et d'instant en fleurs. Aidez mes mains et mes épaules à faire la courte échelle à l'oxygène qui lève sa patience avec le feu vert du toucan et du palmier en avance sur l'horaire de l'alouette et du blé !

* *extrait de En État de poésie - Éditeurs Français Réunis - Paris - 1980*

Un chant pour Aimé Césaire

Du dernier volcan est arrivé Césaire :
À chaque poème il renaît de ses cendres
Pour redonner des ailes au rêve caraïbe.
Au nord des poètes, au sud de tous les mots
Césaire a le poids d'un grand matin de soleil
et sa lumière est attendue dans le tumulte
D'une famille de feuilles qui ne tombent jamais.

Plus libre que la flambée des saisons,
Il habite l'air chaud du vrai ciel des hommes,
Sur le dos du mot Martinique, sans escale,
Il traverse les plus grands froids du monde,
Entre étoile et mort son orient fraternel
Lève des trésors à l'horizon de nos malheurs.

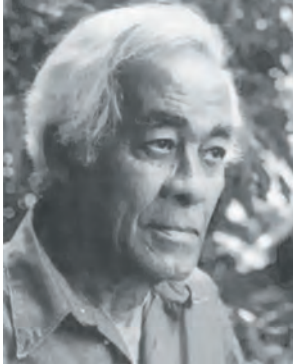
Merci frère pour le côté solaire en toi,
Merci pour le galop du fier petit cheval
Qui arrive en tête à la course des marées :
Césaire plus glorieux tam-tam que jamais,
Maître du satellite auquel nous confions
Les voyages de nos meilleurs arbres à pain.
Je chante Aimé Césaire : je ris, je danse de joie
Pour l'homme entêté de racines et de justice,
Je chante la force émerveillée du poète
Qui convoie la sève à la cime du fromager.

Paris, 10 décembre 1980

* *extrait de Au matin de la négritude - Euroediteur - Paris - 1990*



Anthony Phelps



© 2000 Hélène Maïa

Anthony Phelps, poète, romancier et diseur, est né à Port-au-Prince en Haïti, le 25 août 1928. Après des études de chimie et de céramique aux États-Unis et au Canada, il se consacre surtout à la littérature.

*En 1961 il fonde avec plusieurs poètes le groupe **Haïti Littéraire** et la revue **Semences**. Il anime la troupe de comédiens, **Prisme**, et réalise des émissions hebdomadaires de poésie et de théâtre à Radio Cacique, dont il est co-fondateur.*

Il publie alors trois recueils de poèmes, et collabore à divers journaux et revues.

Après un séjour dans les prisons du docteur-dictateur-à-vie, Anthony Phelps est contraint de s'exiler.

Établi à Montréal en mai 1964, il y fait du théâtre, radio, télé puis du journalisme. Il participe à la narration de plusieurs films. Il réalise et produit une dizaine de disques de poésie de poètes haïtiens et québécois.

Plusieurs fois boursier du Conseil des Arts du Canada; il a obtenu, deux fois, le Prix de Poésie Casa de las Américas, Cuba.

Son œuvre est constituée par une vingtaine de titres et est traduite dans de nombreuses langues. Aujourd'hui il se consacre entièrement à l'écriture.

Magiciens

Par certains soirs d'automne cuivré
les corps lumineux des poètes trépassés
réapparaissent baroques nus limpides

Miroirs du secret des tombes
mages et magiciens de nuages
dans le verger des glaces et du pourpre
ils se cherchent un écho à leur verbe alchimiste

Étoiles solitaires dans leur insomniaque vérité
leurs mouvements désentravés
négocient l'oblique virage de la parole

Par certains soirs d'automne coupant
quand la nuit à peine se défait de ses bandelettes
un souffle étrange ébéniste
réveille les eaux dormantes des femmes

Au brusque dérobé de leur hanche
leur rondeur impatiente se soulève
éclate en mystérieuse extase

Par certains soirs d'automne cuivré
les corps lumineux des poètes trépassés
réapparaissent magiciens du désir
libérateurs du chant des coquillages

Quand l'écriture devient fumée

- 2 -

Ce soir, le vent sablait la terre.
La grêle, marteau piqueur,
répétait en mitrailleterie
le dit femelle de la pluie.
Ce soir, certains gestes importants
n'avaient plus même finalité.

Au-delà de l'écran des branches,
la dernière ligne de l'horizon,
où le soleil somnole dans son sang.
La patience des lucioles
ravive les pages bleues de l'hier,
dans l'encadrement des jeux permis.
Les voix tues se libèrent,
feu d'artifice sur la mer océane.
Le texte se joue de l'exil, le refoule,
trait sur le buvard.

La dernière ligne de l'horizon,
où l'impatience se répercute,
le jette encore dans les bras de sirènes joyeuses.
Bénéfiques sirènes de l'errance
aux mains si magiciennes.

Au-delà de l'écran des branches,
une guitare en solo,
pour elle seule, joue vieille musique de veille.
Cordes lisses qui se rebiffent et chantent,
en contre-chant,
la vieille chanson des accordailles,
où la bergère épouse le prince.
Chassé-croisé de l'Histoire sous éclipse de lune.
Vieille musique de guitare !

Au-delà de l'écran des branches,
à l'heure où la nuit,
ayant meurtri ses pas sur les cailloux du silence,
à l'heure où la nuit propose ses fabuleuses veines,
il refait le décompte des mots plantés.

Ses mots semences, ses mots boutures,
n'ont porté aucun fruit, n'ayant fait nulles racines.
Avait-il terre hostile, ou pouces pas assez verts ?

La main prévoyante d'une poupée,
aux noirs cheveux tressés de joie,
la main figée d'une poupée fétiche,
souvent lui indiquait les virages.
Chaque fois pourtant,
il ne voyait que la lunule de son index.
Tant de faces gommées sous le kaki bâillon.
Une même parole boussole,
mijotant dans la macédoine de tant d'années.

Maintenant que son soleil n'est plus ce qu'il était,
le temps du prologue,
depuis longtemps, est très longtemps passé.
Regret de tous les temps jadis,
jamais le pleur n'est inédit.
Morne, lente découverture des arbres.

Maintenant que son automne
– ah ! l'automne, cette époque indicible
où pour chanter son chant du cygne
tout l'arbre se fait fleurs –
maintenant que son automne
à pas lents de maraudeur
se rapproche du piège de l'hiver
les rêves se déglissent,
et quelque part,
une horloge fait son tic-tac, par éclipse de christ,
sous la chair ignifuge du bois.

Aujourd'hui,
les plats cailloux ne rasant plus les vagues,
la lente marée les humidifie,
et les englue sur place.
Aujourd'hui, le poème se referme sur lui-même.
Parfois, une main inconnue,
par petites touches l'excite, le déplie,
pour machinalement l'effriter sur le sable.

Quand l'écriture devient fumée,
l'alphabet fait son mea culpa,
et la mathématique se couche
sur des inédits de poussière.

Enfant de déraison

Lorsque ton sable me rejoint
ta nuque
oiseau céleste entre mémoires-persiennes
parle de blanc voyage d'impudique floraison
et tes pas font un bruit de flûte
le long de mes cerfs-volants en fleurs.

Une voyance de montagnes
où ma plainte se refait joie
devient épigraphe à ta rose.
L'herbe agite ses vaisseaux.
Le ciel prouve la fidélité de la graine.
Cousu des doutes de l'illettré
je t'aime de mon mica
mon miel d'homme-midi
mes châteaux en Espagne.
Ô vanité des voiles creusant routes et sillons
sur chair et terre nouvelles
prétendant que la fumée ne rêve pas.
Enfant de déraison
à nulle autre que toi je ne prête mon rêve.
Ta nuque chemin de découverte
plus que jamais ma vie
tel navire horizon sous les ongles.

Visage

Entre le sable du dessin et la rature du texte
j'ai toujours ce visage sur le bout de la langue.
Cahier premier de mes pas d'écriture
il creuse ma présence et me fait toit de vie.

À toute borne de mes pauses je lui dresse oratoire.
Je suis en lui il est en moi arbre-mémoire.
Dans les matins de l'amitié
lorsque mûrissent les papillons
sa mosaïque ordonne mes fragments exprimables.

Une rumeur douce d'adolescentes à la marelle
fait fleurir ses cils
et l'ânonnement lointain d'enfants en babebi
fait courir l'escargot de ses joies.

Mais dans la muette ponctuation de l'errance
quand le silence s'interpose
comme une présence maléfique
il me manque trop de mains
pour lui compter ses rides.

J'ai toujours ce visage sur le bout de la langue
en demeure réfractée jumelle du poème.

Les vieux amants

À l'ombre du temps
emmitouffés de cicatrices ils révisent leur bilan.
Font la courte échelle à l'espoir.

La chair frileuse de tout zodiaque
jouissant d'un emprunt de soleil
ils taillent leurs prises au jour le jour
détroussent les pièges de l'agenda
embrouillent la manivelle de la vie.
Sous l'aisselle de la quiétude
les sons moussus des mots excitent leurs quintes.

Leurs mains parfois
dessinent des lèvres impatientes.
Ils se touchent alors.
Tendresse grisonnante.
Miroir de miroir se retouchent leurs rides.
Doigts penseurs se déclinent leur visage
réduisent sa buée en gouttes.
Sans geste théâtral se dévêtent de leur faim
mémoire de sexe.

Les vieux amants en domino
mènent le troupeau des rêves clandestins
au bal masqué des ventriloques.

Un jour prochain

La chrysalide de l'espoir
avec cette promesse en elle
qui prend forme et volume
grandit dans le cocon

Ne cherchez pas à deviner
le point de la maturation
Nul n'a jamais surpris l'instant
où en matin se change l'aube

Un jour prochain
la chrysalide deviendra papillon
mais laissez-lui le temps
de connaître ses ailes

J'habite l'essence d'un mot

Moi qui n'ai palais ni châteaux
j'habite l'intérieur d'un mot
un mot sans courbes ni fioritures
qui monte droit comme une tige
un mot de ligne franche sans bavure

J'habite l'essence d'un mot
où goutte à goutte
les parenthèses du passé
laissent filtrer sur leurs versants
la noble histoire des démiurges noirs
chevaliers de la forêt vierge
dormant en paix du grand sommeil de bronze

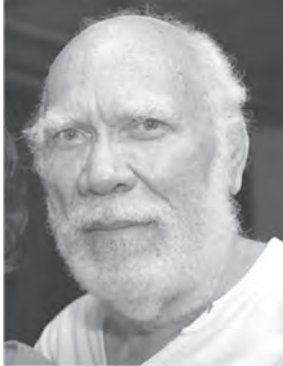
J'habite l'essence d'un mot
couché sur l'eau comme la ligne de l'horizon
et l'épissure est sans défaut
qui lie mon cœur au cœur d'étoile de mon Pays

Le temps des signes

Ô mon Pays si triste est la saison
qu'il est venu le temps de se parler par signes
Le langage des yeux s'enrichit chaque jour
un geste de la main dit plus long qu'un discours
et pour rêver ma vie au tranchant du sommeil
à la doublure de ma taie
j'aurais cousu mes épisodes les plus beaux
mais l'amour même est triste
les escarres de la souffrance écailleraient le rêve
Immobile comme un pieu enfoncé dans le sable
je porte en moi la densité de la nuit
et les insectes font l'amour sur mes mains inutiles
Ah !... quand éclatera le bourgeon sous le poids de l'abeille
Je veux entendre le sang de ma Terre
marcher dans les caféiers aux fleurs blanches
Je veux entendre geindre le vent blessé dans les cannaies
coupantes sont les feuilles de la canne à sucre
Quand donc viendra cette heure
où nous irons amorcer le soleil
où le baiser justifiera nos lèvres
Ô mon Pays si triste est la saison
qu'il est venu le temps de se parler par signes



Frankétienne



© 2008 Antoine Tempé

Auteur de plus d'une quarantaine d'ouvrages en français et en créole – roman, poésie, théâtre –, Frankétienne est aujourd'hui une des plus grandes figures de la littérature des Caraïbes. On parle de lui comme un auteur «nobélisable».

Né en 1936 dans l'Artibonite, en Haïti, suite au «viol d'une paysanne haïtienne de treize ans par un vieil industriel américain», Frankétienne aime se définir comme un génial mégalomane. Il a fondé au début des années 70, avec ses amis écrivains Jean-Claude Fignolé et René Philoctète, le mouvement Spiralisme, qui propose l'éclatement des formes, des genres et des imaginaires.

Également comédien, metteur en scène et peintre, Frankétienne partage son temps entre l'écriture, le théâtre, la peinture et les voyages.

*Frank Étienne publie sous le nom de Frankétienne depuis la publication de **Ultravocal** (1972) et Frankétienne (orthographe haïtienne) depuis **Bobomasouri** (1984).*

Dialecte des cyclones

Chaque jour, j'emploie le dialecte des cyclones fous.

Je dis la folie des vents contraires.

Chaque soir, j'utilise le patois des pluies furieuses.

Je dis la furie des eaux en débordement.

Chaque nuit, je parle aux îles Caraïbes le langage des tempêtes hystériques. Je dis l'hystérie de la mer en rut.

Dialecte des cyclones.

Patois des pluies.

Langage des tempêtes.

Déroulement de la vie en spirale.

Fondamentalement la vie est tension.

Vers quelque chose.

Vers quelqu'un.

Vers soi-même.

Vers le point de maturité où se dénouent l'ancien et le nouveau, la mort et la naissance.

Et tout être se réalise en partie dans la recherche de son double, recherche qui se confond à la limite avec l'intensité d'un besoin, d'un désir et d'une quête infinie.

Des chiens passent.

J'ai toujours eu l'obsession des chiens errants.

Ils jappent après la silhouette de la femme que je poursuis.

Après l'image de l'homme que je cherche.

Après mon double.

Après la rumeur des voix en fuite.

Depuis tant d'années.

On dirait trente siècles.

La femme est partie, sans tambour ni trompette, avec mon coeur désaccordé.
 L'homme ne m'a point tendu la main.
 Mon double est toujours en avance sur moi.
 Et les gorges déboulonnées des chiens nocturnes hurlent effroyablement avec un bruit d'accordéon brisé.

C'est alors que je deviens orage de mots crevant l'hypocrisie des nuages et la fausseté du silence.

Fleuves.

Tempêtes.

Éclairs.

Montagnes.

Arbres.

Lumières.

Pluies.

Océans sauvages.

Emportez-moi dans la moelle frénétique de vos articulations.

Emportez-moi.

Il suffit d'un soupçon de clarté pour que je naisse viable.

Pour que j'accepte la vie.

La tension.

L'inexorable loi de la maturation.

L'osmose et la symbiose.

Emportez-moi.

Il suffit d'un bruit de pas, d'un regard, d'une voix émue, pour que je vive heureux de l'espoir que le réveil est possible parmi les hommes.

Emportez-moi.

Car il suffit d'un rien pour que je dise la sève qui circule dans la moelle des articulations cosmiques.

Dialecte des cyclones.

Patois des pluies.

Langage des tempêtes.

Je dis le déroulement de la vie en spirale.

À force de vouloir dire, je ne suis devenu qu'une bouche hurlante.
Je ne m'inquiète point de savoir ce que j'écris.
Tout simplement j'écris.
Parce qu'il le faut.
Parce que j'étouffe.
J'écris n'importe quoi.
N'importe comment.
On l'appellera comme on voudra, roman, essai, poème, autobiographie, témoignage, récit, exercice de mémoire ou rien du tout.
Moi, je ne sais même pas.
Pourtant ce que j'écris ne m'est pas étranger.
Personne ne parviendra à dire beaucoup plus qu'il n'aura vécu.
J'étouffe.
J'écris tout ce qui me passe par la tête.
L'important pour moi, c'est l'exorcisme.
La libération de quelque chose.
De quelqu'un.
Peut-être de moi-même.
La délivrance.
La catharsis.
J'étouffe.
Je ne vois pas de soupirail.
Et je force sur les parois de mon asphyxie avec le bélier des mots.
Si, malgré tout, elles ne s'ouvrent pas, un passant entendra la ruée anarchique de mon langage ou le S.O.S. barbare de mon agonie.
J'ai assez réfléchi.
On réfléchit trop dans mon entourage.
Ou peut-être que l'on ne réfléchit pas du tout.
Je suis fatigué.
Maintenant je frappe aux portes closes.
Je piaffe.
Je crie.
J'appelle.
Je hurle.

Mes cris d'alarme réussiront-ils à émouvoir quelqu'un, à toucher une cible sensible ?
Je ne sais.

Pourtant le malheur, la misère, le désespoir, la rage, les fleuves, les tempêtes, le sang, le feu, la mer, les cyclones, mon pays, les arbres, les montagnes, mon peuple, les femmes, les enfants, les vieillards, tous les hommes et toutes les choses et tous les êtres me gonflent la voix, à un point que, s'il arrive que j'échoue, j'aurai été réellement seul.
Effroyablement seul.
Horriblement seul.

J'accuse déjà les pharisiens de la culture in vitro.
Paresseux philosophes, débarrassez-vous les bacilles de l'esprit pur.
Expliquez-moi cette soif tout autour de la terre.
Ces paysans sous-alimentés qui se nourrissent de bouillie de tuf.
Ces enfants qui meurent de fièvre.
Cet ami que j'ai perdu, égaré dans l'armée d'invasion américaine au Vietnam.
Cette femme partie qui n'est jamais revenue.
Le tiers-monde bafoué, méprisé.
La menace des puissances impérialistes.
La cécité des gens qui ne savent comment décrypter les graffiti du temps qui passe.
L'orgueil analphabète des dictatures qui piétinent les rêves des peuples.
Les frissons de la mort.
Les palpitations de la vie.
La tristesse des uns.
La joie des autres.
L'énigme de l'amour.
J'usqu'à mon coeur qui bat.
Expliquez-moi tout cela.
J'aurai encore la patience d'écouter et d'entendre si l'action est au bout de la sagesse.
En attendant, je parle par la voix de Raynard, par la voix de Paulin, par la mienne propre.
Raynard et Paulin ne sont qu'un seul et même personnage.
Moi je suis leur voix, tantôt faible tantôt forte, mais toujours existante.
Toujours présente.
La voix du tiers-monde écartelé.

La voix étouffée sous des ombres géantes.

Raynand, fatigué, se cherche dans Paulin, image de celui-là qui lutte à transformer les répugnantes réalités. Et dans l'intervalle, une voix reste audible : celle de Raynand, celle de Paulin, la mienne propre.

Or, moi-même, je ne sais encore rien de la vie qui m'emporte en un train de mirages et d'utopies vivaces.

Dialecte des cyclones.

Patois des pluies.

Langage des tempêtes.

Je dis le déroulement de la vie en spirale.

Dialecte des cyclones.

Patois des pluies.

Langage des tempêtes.

Je dis le déroulement de la vie...



Georges Castera



© 1992 Jean-François Chalut / Cidiha

Georges Castera est né le 27 décembre 1936 à Port-au-Prince (Haïti). Très jeune, il commence à écrire dans ce Port-au-Prince fasciné par les lettres.

À partir des années 50, il se fait connaître dans les journaux de Port-au-Prince et est accueilli chaleureusement par les aînés.

En 1956, il part pour l'Europe. Il découvre en France une jeunesse curieuse de révolutionner le monde. Surréaliste et marxiste, dans ses écrits, il prend le parti des petites gens et chante leur face à face quotidien avec la vie. Il entame des études en médecine en Espagne qu'il abandonne pour suivre une carrière poétique. Militant de gauche, toutes les luttes du monde qui entendent libérer l'Homme l'intéressent. Son œuvre est une révolte contre l'injustice, la misère et la répression et un pari sur l'amour et le désir.

Dans les années 1970, on le retrouve aux États-Unis où il travaille au théâtre avec les metteurs en scène Syto Cavé et Hervé Denis. Il prend une part active dans l'organisation politique de la communauté haïtienne de New York et dans la formation de la troupe de théâtre Kouidor.

À la chute de Duvalier en 1986, Georges Castera rentre à Port-au-Prince, après 30 ans d'exil et contribue à la formation poétique des jeunes tant de Port-au-Prince que de la province, à l'aide de ses lectures et interventions publiques, souvent avec des amis écrivains comme Anthony Phelps et Syto Cavé.

Il vit actuellement à Pétion-ville où il partage son temps entre l'édition et l'écriture. Poète, dessinateur et directeur littéraire aux éditions Mémoire, il écrit en français, en créole et en espagnol. Il est membre fondateur de l'Association des écrivains haïtiens.

Rodney Saint-Éloi

Le regard amoureux

Je me réveille
nuitamment
pour regarder ton sexe
petite nuit
embroussaillée
gloutonne et
voûtée
bedonnante
et houleuse
sous mes doigts en entier

en entier dans ma main
et qui déborde par instinct
par instant
comme un essaim de guêpes
maçonnes
accompagnant le jour
qui enlève faiblement
son bâillon de lune

Tu dors encore
par fragments plaintifs
ah ! je veux une fois de plus
ton corps nu
nu comme la piqûre d'une guêpe

Le piège des mots

Tu pleures de m'aimer
ou de ne pas assez m'aimer
Tu fais provision de silence
les yeux mouillés comme un miroir
accroché sous la pluie

Malgré moi je dis
moi l'interdit de parole
par ton cœur tout embué
moi je dis
le plus bel arc-en-ciel
est celui qui se lève dans tes yeux

Place à l'évidence

Tu chercheras en vain
des noms de femme dans mon poème
tu peux en faire le compte
rien à compter
rien à ajouter :
tu es la seule épure des jours
qui me reste à vivre
et notre amour défie la comparaison
-NOTRE AMOUR appellation contrôlée

Boire dans ta main
donne de l'ascendant à mes mots
de passer
à nos étreintes
aphones pour ne pas réveiller
la nuit
quand nous parlons en vrac
de l'enfant né de nos voyelles
et de nos bavardages
les fantômes dans
les tiroirs
avec les draps
La cécité de l'amour
doit être à notre mesure
le possible gisement
de chair
où les idées se bousculent
Toi tu es partout / où tu crois
ne pas être

Dit du vent de mer

Dans la nuit analphabète
j'apprends le braille sur le
bout de tes seins

J'ai nommé la sédition
du poème
J'ai nommé la poésie
le baiser le plus proche de la nuit
le phrasé et le déphrasé
de la dernière phrase haletante

Toute poésie au gré du vent
Toutes mes phrases venues de mer

À voix nue

Enfant je lisais dans ma paume
les graffiti de mon destin :

ligne de vie

ligne de cœur

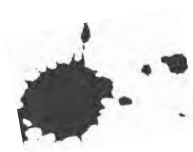
ligne de tête

point à la ligne
de toutes les lignes
invisibles
et puis merde !

Avec le temps
j'ai grandi
envoyant mon destin
volontairement à fourrière

point barre

Aujourd'hui je pose nu
devant mon langage



Jean Métellus



© Jean Métellus

Jean Métellus est né le 30 avril 1937 à Jacmel en Haïti. Installé en France depuis 1959, il exerce la profession de neuro-linguiste, en même temps que ses multiples activités littéraires de romancier, poète, dramaturge et essayiste.

Docteur en Médecine en 1970 et Docteur en Linguistique en 1975, il conjugue ses deux spécialisations dans son quotidien médical et littéraire qui lui ont valu la reconnaissance de sociétés savantes. Il a été lauréat de l'Académie de Médecine en 1973, 1976, 1984 et de trois prix littéraires qui lui ont été décernés en 1982, 1984 et 1991. Jean Métellus exerce, en outre, le métier de professeur au Collège de Médecine des Hôpitaux de Paris.

À la liste de ses publications de romans, de poésies, de pièces de théâtre s'ajoutent des essais historiques et philosophiques sur Haïti, et tout particulièrement de nombreux écrits (près d'une centaine) sur les problèmes du langage.

*Son premier recueil de poésie **Au pipirite chantant** a retenu l'attention d'André Malraux et de Maurice Nadeau. Antoine Vitez a remarqué la puissance dramatique et poétique de son théâtre en montant **Anacaona** au Théâtre de Chaillot.*

L'attente

Comme une fête mélancolique et bénéfique
Réveillant la mémoire
Le frémissement renaissait
Ravageur, lancinant
Dans mes muscles, mon esprit et mon être
Mais l'attente interminable dans la nuit
Dans le silence de la peur, l'outrance de l'égoïsme
Dans la nasse de l'hypocrisie
L'attente du regard désert, du cœur désabusé
Habitent les domaines du crime et de la folie
À voix basse,
L'attente de l'amour et la volupté de l'attente
Chantent la déraison suprême
Et ouvrent un firmament transparent
À l'impur, au diable
À la foi qui se meurt

L'attente recourt à la prière
Se glisse entre les paupières
Imagine un subterfuge
Capable de supporter l'indicible

L'attente caresse les mots
Pour s'entretenir des mystères
Avec les saisons rudes ou fastes
Avec les terres polluées
Avec des hommes muets sans cœur et sans fiel
Qui se satisfont d'expédients
De sourires de commande, de gestes de façade
Minés de partout

Braves masques de carnaval borgnes et édentés
Ne sachant comment jouer le jeu
L'attente, l'aiguillon de la méditation

L'attente protège le royaume du sage
Avec le délicat nectar des mots
Elle invente des étages d'émotions
Premier plaisir du premier âge
Bonheur de toute alliance
Elle façonne le cadre de l'avenir
Choisissant l'alléluia ou le requiem
Selon l'humeur et le temps
Elle enfante l'herbe ou le caillou
Assiste, soutient, encourage
Travaille comme une ménagère
Pour la tendresse de tous les instants
Elle se nourrit ou se repose
Dans la joie et la foi
Fervente ou sans illusions
Que l'on soit grand ou petit
Elle reste l'instrument du goût

L'attente sanctifie, grandit

Mots

Et que le rêve soit la source du réel
Disait l'homme attentif à la sève de ses sens
Laissons les mots se déplier
La dague des sons suffit à cisailer les illusions

Miracle d'un souffle pur dans l'existence
Et fuite de la brise
Le ruban de l'espoir coiffe tous mes reposoirs

L'aigle parfois est fou
Mais sa vigueur tenace
Plus pérenne que les forêts, les montagnes
Plus intense même que le feu du soleil
Le protège et le stimule

Bruits de soi à soi répercutés
Débris de la vie à la vie rendus

Est-ce racines, parasites
Est-ce conspiration, invitation
La turbulence incessante des souvenirs

Assiégé

L'homme ne peut que suivre
La voie royale, aérienne des grands arbres
Et si son souffle en chemin
Remanie les odeurs du passé
Le déplaisir dénudé, enivré par le voyage
Produira peut-être des fruits
Mais si fous si pourpres si charnus
Qu'il n'est main capable de les cueillir
Qu'il n'est gosier capable de les engloutir

Sans retourner la terre, les pierres, l'air
Sans tomber à genoux, blessé par l'éclat des étoiles
L'homme connaît-il l'insolence des mots

Immobile devant le papier

J'attends
Cette joie rêvée au-dessus de tout
La lumière naissante m'encourage
À parcourir en esprit son espace
À saluer l'ardeur des mots
Entremêlant oraison et création

Le silence à l'entour me guette
Jette des tempêtes dans ma tête
Prolongeant mes recherches secrètes
Par le jaillissement de visions troubles
Sans défense devant ce désordre innommé
J'attends le frémissement du plein jour

Le cercle du temps s'élargit
Mes poumons égrènent des prières
L'inattendu vient à ma rencontre
Et je deviens comptable
De jours entrechoqués
De saisons et d'années délaissées
De quantités de formes ensevelies
De mille promesses abandonnées
De mille alliances trahies

Aux aguets
Je perçois l'appel de l'espérance

Ce poème a été envoyé à J.L. Wauthier pour la XXVème Biennale de poésie



Claude C. Pierre



© Claude C. Pierre

Claude C. Pierre est né le 28 février 1941 à Corail, Haïti.

Il a enseigné, au Québec puis en Haïti, la littérature contemporaine, la méthodologie et la sémiotique.

La poésie de Claude Pierre affiche un parti pris pour les préoccupations humaines dans un souci esthétique constant. C'est une recherche de singularité, de la forme fondée sur une thématique de l'ambivalence du je/jeu; il, ils/ile, îles; ici/ailleurs; nocturne/diurne. Résolument lyrique, cette poésie prend appui sur les particularités d'Haïti (ses beautés mystérieuses, ses contrastes, sa sérénité, sa violence, sans oublier les dérives de l'Occident, son opulence et ses nuisances) pour révéler des travers humains et les surprises que réserve la vie.

*Cette poésie a pour thème majeur la générosité sans céder pour autant au misérabilisme ni réduire ses enjeux à la seule question identitaire. Depuis **Coucou Rouge** (1972), le poète a pleinement pris conscience de l'importance de la polysémie. Il creuse son oeuvre en multipliant les angles de vision dans un voyage imaginaire, en explorant et exploitant les deux langues haïtiennes – le français et le créole – constamment réinventées.*

Claude Pierre écrit une poésie qui tend la main à autrui sans distinction de frontière, de couleur ou de conditions sociales. C'est une quête permanente d'un humanisme vrai par la synecdoque du je/jeu (curieux et inventif).

Rhapsodies Caraïbes

- extraits -

Je me sens mal...

Je me sens mal si je te sens mal
je te vois mal et je suis mal
et mon impuissance à te défaire de ton mal
me rend malade
je suis malade de toi
je suis malade de moi et
me voilà malade de nous
et je te regarde avec des yeux anxieux
mal assurés guettant la marche
de la mâle-mort
sur ton visage ravagé.

Ile

Es-tu cette île larguée sans
Boussole sans étoile
Sans yeux île de démente
Es-tu cette île
Sans aile

Quel mauvais vent a fait
Dériver ta barque vers cette
Table-au-Diable
Où une main ruine avec
La plus criante mauvaise foi
Le coup de barre par l'autre main

Image

Je suis un moulin tiens !

un moulin coiffé de frangipane
je répands mes fleurs comme des boutons de pluie
comme des larmes de veuves sages
et quand le vent me fait des confidences
c'est comme une chanson de sable et de mousse
un décor de paradis perdu

Tiens ! un moulin je suis

Un moulin à cheval dans l'espace sur un frangipanier
l'arbuste de mes souvenirs
du cours d'eau à mes pieds arrosant mon silence
je fais la roue et agite mes ailes
qui engrangent le vent ami
pour un cyclone
trionphant

Écumes d'automne

Refuser le jeu des poètes du jet d'eau
des jeux de mots-clichés
par beau temps ou mauvais temps de l'inspiration
jouer les prédateurs féroces dans la jungle des mots
en un combat sans merci avec la liane-syntaxe

Dans l'ancre grouillant même s'il pleut des cadavres il fait toujours beau les confettis
du désordre
s'enflamment en arc-en-terre pour piéger des oiseaux hors mesure

Tu t'en rendais à peine compte je passais tu passais
la rue était tout naturellement la scène-hasard soudain ta démarche m'a proposé un
visa de partance
vers cette ligne de chair
et pour la première fois l'amour à coulé de mes yeux par ma paume
rêche

L'hésitation d'une halte j'ai récolté des cerfs-volants
et une seconde plus tard tu n'étais plus là
encore je garde la promesse non tenue
de tes seins seulement imaginés derrière ta chemise
ample

J'aime l'écume d'automne
où s'épuise en jeux de mémoire
l'amour au crépuscule

Et l'enfance libère ses châteaux de cartes

Luz

L'eau vive la vague à l'oeil pluie blême striée d'arc-en-
ciel
et mon ombre lovée
adhérée à ta lèvre vague
mon banjo
Le lac accroupi au bassinet
du soleil se répand en rayons de craie
en couvaisons d'oeufs dans l'éblouissement
des lustres psychédéliqués et la contorsion molle des phares d'autos
Je dessine un temps à boire debout
le verre de l'amour au col de l'ivresse
à hauteur tellurique de ma peine
mon tambour affolé chaque fois
par ton image
Tiens je suis butin de razzia

Madame ma Dame

Au commencement il y avait la mer
la surprise l'éblouissement d'une journée
pourtant mal commencée
hier un va-et-vient de mots
dans le feutre de ce roulis de mai
et demain de toi à moi de moi à toi
le lit
ces mots comme des pépites des geysers
des volcans des raclures des fêlures
hier demain merveille à peine
apprivoisée ton image d'écumes
hasard folie
divinité lare en tenue de sirène
au travers de ma route
et aujourd'hui aujourd'hui l'attente
ta voix bel avènement quand la journée est un désert
vide

Est-ce que je vous aime
je ne sais trop comment me le dire
Madame ma Dame
vous aimai-je

Magnétiseur et somnambule

Ami
souvent dans le désert
les fleurs rencontrent leurs mots...
je connais un désert qui parle dans le vent
pour rassembler des voix
dans mon désert qui cherche son sillage et son parfum
mon bout d'île ni fétiche ni joyau
distribue et répand sa part d'homme à l'enseigne
et à portée de voix

À perte de vue
dans l'ortie et la soie
avec pleine de bonnes et mauvaises volontés
à n'en savoir que faire
les maux autant que les fortunes fabriquent les poètes
et les poètes font usage de mots
pour bâtir des chansons fêlées
lacérées de blessures éclatantes

une culture de négoce et des édits bouffent la vie
les poètes sublimes créatures aux allures misérables
mises de côté
mises au rancart
en marge
sont les princes parias de la société
congediés de leur parole
stigmatisée du poids de l'oracle
d'une opulence dépouillée qui effarouche et rend jaloux
ils ululent comme des chouettes
et hurlent comme des loups

retournant la conscience comme un gant
et la parole comme de la cire
ils peuplent le désert
les cimetières
et bariolent la nuit de dessins animés
au-delà du rythme et du langage
ils traînent un secret qui les transporte
les fait traverser des frontières et des époques
au mépris de toute ligne droite
ils bâtissent des ponts sans planter un seul clou
sans visser un seul boulon
leur seul outil est le souffle contre le silence
aux quatre vents
en attente de la mort en perpétuelle dérision
je suis d'une confrérie dont chaque père est un fils
chaque fils un père
chaque chef de file un disciple
et chaque disciple un chef de file

mon bout de terre est l'ailleurs du monde
Et par la communauté des sensations et du destin je suis
de mon lieu au monde de pourrissement porteur de végétations vivaces.

CROIX

Trajectoires confondues pour une rencontre de hasard
toi moi depuis ta croix

ma croix

plantée dans l'autre Croix

L'ÎLE

Finale

Si la feuille s'emballe de mémoire
en mouchoir de joie
à la discrétion du vent
les départs ne traîneront que des larmes
le regard n'aura jamais l'acuité du silex
et même si les boeings chantent le rêve aura le temps
de s'effiloche sans voie de retour

Dois-je dire

à demain

à demain quand les dieux déclinent

à Jamais

Bonne nuit mon amour
je vais au lit dans l'espoir de rattraper en songe le rendez-vous de nos quinze ans
Comme une rivière languide

je suis couché dans mon passé
ruminant un espoir terrassé minaudant
ma folie en instance de décollage
la leçon est apprise de mémoire
le paradis perdu est bien perdu
tolérez-moi Très Cher de le chercher

Épilogue

Rêver la vie,
une longue promenade,
un bivouac de récréation ;
déchirer les voiles, traverser la terre
comme une écluse
décore aux couleurs du temps,
jouir des lactescences de lune, des chatoiements
d'arc-en-ciel,
paver d'ombrages les bras de mer,
d'un continent à l'autre,
tourner à loisir les manettes du vent,
de sorte que les pôles mélangent leurs souffles
et qu'on parcourt d'un pont à l'autre,
d'une lie à l'autre, dans le frémissement des
frontières,
toujours le même climat d'apaisement ; circuler sans papier, sans interrogatoire, sans
pagne ni manteau, nus, en toute liberté.

La mappemonde enfin,
prenant le temps d'étoffer ses arbres, pourlécher
ses oasis, les frontières s'aboliront d'elles-mêmes
dans la déroute des duels
la révocation des édits
sans tortures ni famine

RESPECTS !!!



Émilie Franz



© Émilie Franz

Émilie Franz, romancière et poétesse, est née à Port au Prince le 9 décembre 1941, en Haïti, cette île de l'Amérique centrale qui a marqué l'histoire en se proclamant la première République noire du monde.

Avocate, elle fut aussi professeur de littératures française et haïtienne en classe de terminale. Depuis quelques années, elle se consacre à l'écriture.

Le Serment de l'Indien

- extrait -

L'océan s'étendait au delà du champ de lumière qui rayonnait du bateau, devenant une masse noire, qui s'ornait parfois d'un long fil d'argent que beaucoup de passagers suspectaient être le passage rapide de monstres marins. Nadja pensait qu'ils seraient à Labadie en fin d'après-midi, mais il y avait longtemps que la nuit était tombée et ils attendaient encore l'annonce de l'ancrage. Il y avait les allées et venues des membres de l'équipage qui répondaient que tout était en ordre lorsque des passagers demandaient s'il y avait quoi que ce soit dont ils pourraient s'inquiéter. Et soudain, au bout de l'obscurité, apparut une nappe brillante telle un million d'étoiles qui scintillaient ! Tous ceux qui dansaient sur le pont s'écrièrent : *Terre, Terre, Labadie ! Terre, Terre !*

Il est dix heures du soir. La dernière soirée du dernier jour de l'année. La dernière année du vingtième siècle ou du second millénaire ! *Hourra*, clamait péremptoirement un homme d'un âge certain qui n'avait pas ménagé les coupes remplies de Beaujolais, chaque fois qu'un garçon passait les plateaux. *Que Labadie reçoive les derniers soupirs du vingtième siècle*, gueulait-il en tendant sa coupe pour l'échanger contre une autre remplie de vin rouge.

L'équipage s'occupait de dégager les petits canots qui emmèneraient les passagers à terre. *Labadie !* annonçaient les hauts parleurs. Les bouchons de champagne sautaient, et la musique traditionnelle d'adieu à l'année qui s'en va supplanta les cris et les rires. Le Sphinx ancrant.

Et puis, la nuit fut crevée d'un bruit sourd, inattendu, inquiétant, un bruit qui roula jusque dans les entrailles de la mer, un bruit de fin des temps. Le plancher du pont trembla. Ce n'était pas la salve habituelle du bateau qui s'arrêtait dans un port. Une odeur caustique montait. Des explosions se répétèrent en s'intensifiant, telle une cannonade.

Le bateau sursautait, il hoquetait et des cris fusaient de partout, à mesure que l'obscurité envahissait le bateau et l'espace. Et ce fut le chaos. Le temps s'était déjà arrêté. Était-ce une première partie du monde qui sombrait ? Ils étaient tous trop jeunes pour mourir !

Sauve qui peut ! Ne paniquez pas ! Sauve qui peut !

On n'entendait plus qu'une cavalcade et la permanence de toutes les expressions du désespoir, et le bruit des chutes dans l'eau noire, et les cris lugubres des sirènes, et les crépitements des souffles dans l'obscurité profonde, et le bourdonnement insidieux de la folie.

Nadja ! Était-ce la voix de sa mère ? Mais elle était morte, sa mère ! *Nadja !* Ce fut cette fois l'inflexion de la voix de son père. Ils l'appelaient pour la sauver. Son père comme sa mère étaient morts. Elle délirait.

Naishna, j'arrive ! Nadja ! Elle était sous l'emprise du délire qui s'empare de l'être lorsque la capacité de penser se désintègre.

Naishna, je suis là ! C'était encore les voix que son imagination créait, qui jaillissaient de son désespoir. Elle ne voulait pas mourir. Naishna. Seul ce vieillard l'appelait par ce nom. Il n'était pas parmi les quelques passagers qui avaient plus de trente ans. Elle l'aurait remarqué. Ayto. Naishna, pourquoi l'appelait-il Naishna ?

Des bras forts avaient entouré son corps. L'odeur du tabac cubain que fumait son père, de son vivant, s'insinua dans ses narines. Son père était mort depuis sept ans ! Mais le folklore haïtien n'était-il pas rempli à souhait d'histoires où les morts venaient opportunément sauver les leurs de malheurs imminents ? [...] Elle s'abandonna à l'étreinte vigoureuse qui l'emportait loin de la mort, secouée par les sanglots de la délivrance.

Naishna dit encore la voix. Elle se souvint que c'était Ayto qui avait inventé ce nom, pour elle... Qui l'emportait, qui la sauvait de ce naufrage ? Tout se bousculait dans son cerveau au bord de la démence !

À qui étaient ces bras qui l'avaient tiré du mauvais pas où elle était ? Il avançait. Il y eut, soudain, un déclenchement strident de bruits qui s'insinuèrent sous la peau de son front, éradiquant le peu de santé qui lui restait. Elle sentit plus qu'elle n'entendit un craquement infernal. Il n'y eut plus que l'étreinte qui la retenait prisonnière de ces bras inconnus, forts et rassurants, le contact brutal de l'eau froide avec son corps et la plongée vertigineuse dans l'inconscience.

Nadja descendait en spirale dans un monde inconnu. Elle plongeait sans restriction dans une autre conscience et elle en était consciente ! Son sauveur nageait avec elle, la remontant au-dessus de l'eau de temps à autre. Elle respirait alors à plein poumon sans qu'elle ne cesse pour autant de palper l'étrange d'une situation exceptionnelle. Elle continuait d'être Nadja Giordani, et elle devenait inexorablement Naishna !

Naishna !

J'arrive, s'entendit-elle répondre. [...]

N'aie pas peur, Naishna dit soudainement la voix de celui qui la tenait, soutenant sa tête au dessus de l'eau et Nadja se dit qu'elle était vivante et lucide. La personne qui nageait avec elle pour la sortir de la mer venait de parler pour lui dire de ne pas avoir peur. Elle savait aussi qu'un phénomène bizarre prenait en elle la forme d'une réalité inconcevable. Elle était deux personnes à la fois ! [...]

Des voix parlaient une langue que Nadja ne connaissait pas mais qui devenait rapidement familière à l'entendement de Naishna. La nuit déclina et l'espace s'emplit brusquement d'un soleil resplendissant. Naishna était avec ces personnes qui chantaient sur la plage, au bord de la mer. Tous avaient le torse nu et bariolé de couleurs ! C'étaient ces hommes qui avaient été pris pour des Indiens.

Ce qui restait de Nadja Giordani s'était dissous complètement ou presque. Elle flottait dans l'espace au dessus de Naishna, enregistrant le pèlerinage de l'Indien que, depuis plus de cinq siècles, l'étranger avait forcé à se replier dans les salles d'attente des cieus espérant l'accomplissement du serment d'amour qu'il avait fait à la terre d'Haïti.

Fuite

Juillet 2007

Ils ne sont plus là
Ceux qui criaient
Aux portes de Nabur.
Ils poursuivent l'illusion
Comme l'abeille le nectar
Et le doute sans secours
À la quête du beau.

Ils sont partis
Ceux qui criaient
Pour écouter l'horloge du temps
Échelonner la vie
Sur la fange des vendus
Pour effuser la vérité
Au-delà des parallèles.

Ceux-là ont arrêté de crier
Nabur se déshabille
Et dénude ses seins,
L'univers s'étiole
L'homme s'immobilise
Le souffle court,
Il est temps de mourir.

J'accuse

Juillet 2007

Viens. Partons,
Courons aux bords de l'infini,
Des frontières de la terre,
Il pend des illusions
Et la bave des colères creuses.
Le ciel s'est effacé derrière l'horizon
Le soir tombe et délivre la fleur
Des prédateurs tremblants
Qui visitent son sein.

Viens, courons après le passé,
Les bourdons grondent
Et déclarent la guerre,
Un pistil étonné
Humide de rosée
Se penche dans l'espace
Et rétrécit aux dimensions
Du néant.
J'accuse le créateur
D'avoir conçu la seconde
Et le temps de la jeunesse.

Rictus

- extrait -

Un enfant comme un autre

Berce-moi, est-ce ta voix qui chante,
J'imagine ce qu'est la chaleur maternelle.
Chante, un visage paraît, sans doute le tien
Que je n'ai pas connu !

Berce-moi, ma gorge se serre pour libérer ma vie,
J'imagine ta main qui soulage ma détresse,
Chante, j'ai besoin d'une mère :
Ange tendre ou folle mégère !

Berce-moi, toi qui fus pour que je sois
Code de tendresse, énigme divine
Chante, laisse moi rêver
Que je suis un enfant comme un autre.

Berce-moi, mon âme s'envole de ma vie
Les rayons du soleil se changent en ailes d'anges.
Chante, mon souffle sursaute et s'égare !
La vie s'empare de ce qu'elle n'a pas donné !

Berce-moi, mère inconnue, je viens à toi !
La mort dans un instant va réduire nos distances.
Chante, ma vie va se joindre à la tienne
Dans l'espace-néant.

Berce-moi, l'univers des hommes fuit,
Le blanc devient le noir et le rouge le jaune,
Chante, si les fleurs sèment l'amour,
L'enfant naît aussi un enfant comme un autre...



Gary Klang



© 1998 Paul Labelle

Gary Klang est né le 28 décembre 1941 à Port-au-Prince en Haïti. Il fait ses études de lettres à la Sorbonne, à Paris, de la propédeutique au doctorat. Son mémoire de maîtrise et sa thèse de doctorat sont consacrés tous deux à Marcel Proust. Klang émigre en 1973 à Montréal.

*Son œuvre est très variée : romans, essais, poèmes, théâtre, sans compter de nombreux articles sur la littérature ou des questions linguistiques et culturelles. Ses livres sont publiés au Québec, à l'exception de son premier recueil de poésie **Ex-île** qui parut en France en 1988.*

Il est membre titulaire de l'Union des écrivains québécois (UNEQ) et membre du PEN Club.

*Le 14 juillet 2000, Gary Klang a été choisi par l'Union Française à Montréal pour être le parrain de la Fête nationale. Le même soir, la France organisait le lancement de son recueil de poèmes **La terre est vide comme une étoile**.*

Il a été invité en octobre 2002 au Festival International de Poésie de Trois-Rivières (Québec). En 2005, il a été nommé président de section de Montréal (pour deux ans) au Conseil des Écrivains francophones d'Amérique.

Il est grand temps de rallumer les étoiles

Je prends ce vers à celui qui
Sans rime
Et sans façon
Chanta le pont de Seine
Et le nouveau
Pour dire
Ce qu'au tréfonds
Gît par ces temps
De mort
Et de déconfiture

Ces heures de haine
Et d'amertume
Où l'on ne sait à quel saint se vouer
Quel Dieu prier
Puisque tout paraît vide
Et que les êtres
Ont perdu sens et équilibre

Les petits hommes éteignent les flambeaux
Et font de l'ombre sur la terre

Il est grand temps
Grand temps
Vous dis-je
De rallumer les étoiles

Le poète

Tu nous léguas le Verbe à la démesure de l'étoile
Empruntant les chemins d'illusion
Histoire d'apprendre le maniement du feu
Si loin des jeux de mort

Mais c'était l'ère des rêves
Où le bas volait vers les hauteurs

Tu vins sans illusions
Déçu par un échange qui n'apportait plus rien

Et un jour
Dans la pâleur de la ville triste
Je dus forcer pour que tu cèdes

Puis ce fut lors le grand pays des neiges
Et toi
Emmuré dans un songe que nul ne peut comprendre
Lisant la nuit
Peignant le jour
Projetant tes fantasmes
Dans un soleil obscur

Je te salue ô Poète laissé seul au hasard de toi-même
Nul n'a compris le grand drame qui se joue

Mais tes mots demeureront à la démesure de l'étoile

Soleil de Bretagne

Me revient l'effervescence des premiers jours
Par la robe verte couleur d'espoir
Je te croyais perdue dans les marées
Au vent breton qui se perd dans la mer
L'ombre de l'homme
S'efface comme un très mauvais rêve
Et soudain par la magie d'une image
Je te revois au soleil de Bretagne
Avec les vaches qui n'étaient pas les mêmes

Nous visitons Combourg
Port-Blanc Goasvininic
Brocéliande et le château de la Roche-Jagu
Comment épeler ces noms étranges au cœur des mémoires d'outre-tombe
Ces noms bretons qui me font tant rêver
Même si tu n'en dis mot pas même à Waterloo
Que tu compares aux champs à vaches
Sans rien voir de l'Histoire ni de l'épopée partie de l'île
À la conquête de l'univers

Je te revois soudain surgissant du passé
Comme si des voiles jalouses t'avaient longtemps portée
Donnant aux gestes à tout contact un goût amer
Rendant la vie obscure
Écartant la lumière

Mais le songe d'une image
Et ton sourire
Font renaître ce passé que je n'espérais plus

Beckett attend Godot

Blessure à jamais vive
Voilà qu'à l'heure de la relâche
Reviennent la griffe et la morsure

Où sont donc mais où sont
Ceux qui furent

On entraîne après soi le grand poids de l'enfance
Rien n'est plus comme avant

Qu'en est-il ô mon Dieu
Qu'a-t-on fait de l'enfant
Jamais l'aval ne remplacera l'amont
On s'accroche tant bien que mal
On feint de ne pas souffrir

Mais le voile est là qui couvre l'œil
L'amour n'est plus le même
On voudrait celle qui parle la langue de Goethe
On souhaite voir s'arrêter le fleuve

Ô et puis vivre dans le désir absurde
Beckett attend Godot
Mallarmé n'écrit plus
Le jour se lève
On n'est pas là où l'on se trouve
Sœur Anne sœur Anne ne vois-tu rien venir

Je vois le ciel du temps passé
La route qui monte au haut de la montagne
La promenade qui durait jusqu'au soir
Et les autres qui s'inquiètent de l'absence

Où es-tu où es-tu mon amour
Alors tout était lisse
Il y avait la porte ouverte
Le café qui attend le couple qui n'est plus

Où es-tu où es-tu ô mon âme
Je voudrais te parler
Te dire ces phrases cent fois redites

Où es-tu où es-tu
Je veux te voir te dire un dernier mot
Toucher ta main ton bras
Je te veux près de moi
Où es-tu
Parle
Dis-moi
Je n'entends point

Beckett attend Godot
Mallarmé n'écrit plus
Le monde se ferme comme une main

L'indicible

Comme une feuille égarée dans le vent
Qui cherche l'arbre qu'elle a perdu

Comme un enfant courant dans une ville morte
Cherchant en vain sa mère dans les décombres

Le poète court après des mots muets
Pour donner sens à l'indicible
Et à l'inexprimable

Madrid

Au pays du grand maître qui défit les visages
Et de l'ours blanc plus grand que tous les autres
Dans ce pays des jeux de mort
Où nous voyions l'homme à la cape défier la bête mythique
Nous avions des nuits fauves et des joies
Où l'amitié seule avait son mot à dire

C'était le temps d'avant

Celui où la fissure ne perçait pas
Cachée par l'enthousiasme d'une jeunesse faite de rire et de poèmes

Nous écoutions alors Garcia Lorca et Machado

Son las cinco de la tarde

C'était l'heure où le toréador rendait l'âme dans l'arène de Madrid
L'heure des bars et des flamencos

Je me souviens d'une fille rencontrée par hasard
Avec qui nous marchâmes dans Madrid jusqu'à l'aube
Malgré celui qui citait Cervantès du haut de son balcon
Et les *serenos* qui répondaient très vite à l'appel de nos mains

C'était l'heure des soupers sans fin
Et des promenades sur la *Gran Via* jusqu'au petit matin
Nous relisions Hemingway et Lorca

Son las cinco de la tarde

Le temps du vide

Plus rien
Qu'un vide
Sans accord et sans phrase
Ce vide
Où le poète perd la parole
Et l'on se dit
Que peut-être
Il n'y a plus de rythme
Plus que cette quête du rien
La recherche d'un ailleurs
Désir fou de revoir ce qui
Sans doute
Pourrait revenir

On attend l'étincelle
Une lueur
Mais l'écho ne renvoie que l'angoisse
La peur de ne plus dire
Le chant
Qu'hier encore coulait sans heurt

Même la colère ô muse
A fait faux bond
Comme ce fut naguère en grand moment d'absurde

Et aujourd'hui
Où règne le rien
L'on assiste
À une pièce écrite dans une langue autre
L'histoire folle
D'un pays
Où les hommes
Ne parlent plus même langage

Enfance

À quoi sert de le dire
Les choses n'ont pas grand sens
Lorsqu'on heurte le temps

Enfance ô mon amour
Tu nous retiens comme un filet dressé
Comme ces lèvres levées au cœur des eaux tranquilles

À quoi sert de vous dire ce qui n'a pas de but
Sinon ce très long fleuve à retenir
Et que je laisse comme une voile que les vents portent au gré de l'onde

On se demande ce qu'on fait là plutôt qu'ailleurs
Et c'est ainsi que naît ce très haut sens d'étrangeté à n'en pouvoir
Puisque ceux qui étaient présents s'en furent
Pour des raisons qu'eux seuls ô oui eux seuls sauront nous dire

Comme une pluie de Bretagne que jamais l'on ne vit
Malgré tous ceux qui nous disaient contraire

Je n'en peux mais vous dis-je
Tout ce qui fut n'est plus
Le temps passé ne se retient

Le labyrinthe

Je recueille les morceaux d'un puzzle inexistant
Où ma vie tente de prendre forme après l'effondrement des sphères
Rien n'y gît qu'une angoisse
Nuit opaque où l'on crut voir des lueurs au loin
Mais ce n'est qu'illusion où coule un fleuve qui ne va vers nulle rive

On croit tenir le fil
On pense trouver la clé des songes
Mais c'est la poudre aux yeux que jette un dieu moqueur

Seuls demeurent tous ces mots dont on ignore s'ils reflètent ce qui veut
naître et se déroule comme une ancre qu'on retire quand on voudrait mettre
à la voile et que le bateau glisse déjà vers un port qui n'a pas de nom

Quelle est donc cette source où ne danse aucune barque

Je recueille les morceaux d'un puzzle inexistant
Nuit opaque où l'on crut voir des lueurs au loin
Mais ce n'est qu'illusion

Jamais ne sort du labyrinthe

J'ai souvenance

J'ai souvenance
De la main qui s'efface au miroir
De la promenade
Le soir
Où le silence n'avait point place

J'ai souvenance
De l'amour
Tendre comme la durée
Dur comme un fleuve au temps d'orage

J'ai souvenance

Amour fou

Je t'allongerai dans un rayon d'eau vive
Les pieds ouverts sur la toile brune
Et je perdrai le fil du rêve
Et la notion du temps

Je m'enfoncerai les mains déliées dans le creux vert
Sans regrets
Sans amarres
D'avoir pris les chemins de traverse

Emporté comme un songe
Par la houle
Et par ta lumière

La fille fleur

Ô buisson frais comme une amande
Lèvres rougies par les feux de l'absence
L'ogre écarta la toison rouge
S'incrustant violemment dans les lieux d'ombre humide

Il n'y eut plus alors
Ni repos
Ni sommeil
La pente
Plus dure qu'à l'homme des temps anciens
La soif inextinguible comme au désert des songes
Et puis
La voie déviée du but
L'aube crépuscule qui n'en finissait plus

Refus des lèvres doubles

J'aimai la fille fleur au seuil d'adolescence
L'être de nuit qui semblait une enfant

J'aimai la fille fleur
L'amande rose au buisson frais

Faut-il faut-il que je m'en ressouvienne



Jacques Ravix



© Jacques Ravix

Jacques Ravix, né le 23 février 1942, est poète-écrivain et médecin. Il a effectué ses études à la faculté de Montpellier et de Besançon en France. Il a exercé pendant plus de trente ans la médecine à l'hôpital Pasteur de Dole en France et à la maternité Isaie Jeanty de Port-au-Prince en Haïti. Il est actuellement en semi-retraite et s'adonne à la poésie et à l'écriture. Il a reçu le Prix de la meilleure oeuvre littéraire 2003, accordé par l'Association Internationale des Écrivains et des Artistes.

Quand j'ai besoin de vacances
Je repense à la chanson
À la chanson de mes vingt ans
Je m'embarque dans tes yeux
Dans tes yeux qui se ferment
Comme un couchant de planète inconnue
Dans tes yeux qui se ferment au moment de l'orgasme
Que j'aurais préféré ouverts
Pour explorer le fond
Le fond de tes pensées
Et vivre d'illusions
Comme on a à vingt ans

LES MARASSAS PLEURENT D'INNOCENCE
À L'AUTRE BOUT DE LA PLEINE LUNE
SI PRÈS DES ENFANTS FAMÉLIQUES
QUE LE VENT BERCE SUR LA DUNE
PLEURENT MARASSAS
ET MON AMOUR À L'AUTRE BOUT DE LA PLEINE LUNE
CE QU'ELLE EST TRISTE CETTE DUNE
QUAND J'AI SI MAL À MON AMOUR

TU ES BELLE COMME UN BLEU D'ARC-EN-CIEL
TON NOMBRIL S'APPARENTE AU CRATÈRE D'UN VOLCAN
VIENS, ÉPUISEE AU CREUX DE MON ÉPAULE
DANS LE STRIDULEMENT DES CRIQUETS
LA DANSE FOLLE DES LUCIOLES
ET LE SIFFLEMENT MERVEILLEUX
DE LA GRENOUILLE DES TROPIQUES

J'écoute le murmure
De la pluie sur le toit
Et je jouis
J'écoute le pianotement
De la pluie sur le toit
Et je jouis comme ce n'est pas possible
Alors que dehors
On crève les yeux des enfants
On éventre
Et on assassine
J'écoute le bruit de la pluie sur le toit
Je jouis quand même
Et puis...
J'ai honte

SOUVIENS TOI DE TA PERLE
À MA LÈVRE APPENDUE
DANS L'EMBOUCHURE DE TON ANTRE
LE FIL
CHEVELU DE L'ORGASME
ET MES MAINS SUR TA LYRE
À L'AUTRE BOUT DU TEMPS



Josaphat-Robert Large



© Josaphat-Robert Large

*Josaphat-Robert Large est né à Jérémie (Haïti) en novembre 1942. Poète et romancier, il écrit en anglais, en français et en créole. Son roman **Les terres entourées de larmes** (Harmattan - 2002), a obtenu le Prix littéraire des Caraïbes en 2003. L'auteur est membre de la Société des Gens de Lettres de France, du Pen America et de l'Association des Écrivains de langue française. Il partage son temps entre les États-Unis d'Amérique et Haïti.*

Source poétique I

Assis sur la balançoire de la lune
tu comptes les coups de vent sur
 le feuillage
tu comptes les rayons du petit jour
les papillons de l'abat-jour
Mais cette main qui trace les mots
suis-je celui qui la dirige ?

D'où vient le souffle d'une parole ?
Quel est le titre de l'ouvrage de la vie ?
Qui compte les notes sifflantes d'un rossignol ?
et combien y a-t-il de do dans ce chant aérien ?

Suis-je l'auteur qui fait chanter la solitude ?
quand la phrase tombe de nulle part
découpant l'ailleurs
tranchant la page en gouttes de mots
Il tombe une pluie de vers
 dans mon poème

Et sont-ce des sons
ces sentiments autour des phrases
Qui font applaudir le lecteur ?

Source poétique II

Maintenant le passé est là
Ma maison baignée d'encre
suis-je un livre que vous ouvrez ?
des mots de chair que vous lisez ?
suis-je le poème qu'on récite ?
J'ai pourtant flirté avec le vent
un enfant simple j'étais cette
parole qui se traçait
Suis maintenant une page
au présent peut-être une ponctuation d'air
Attendras-tu le temps
de cette chaloupe de signes ?

Des branches brûlant d'éclore
le feu s'éparpille dans le livre
C'est un incendie de lettres !

J'ai raconté cela aux papillons

Jazz poétique I

Araignée tissant ses fils sur
la page
et aux marges du poème
d'un chassé-croisé de lettres
se brode une parole
En hommage à une poésie musicale
Je chanterai l'aquarelle d'une présence
Avec des syllabes de voix flûtées
Des mots comme des miroirs en ce décor
de corps dansant le Blues
Je parlerai ensuite de la couleur d'une souffrance
Ô croire en la croissance des sens
Dans l'auditorium d'un mûr soleil
je reviendrai lâcher mon sourire
par l'embouchure d'un clairon
lâcher mes lèvres souriantes
avec une ébullition de sons
...
Et tous les oiseaux du monde
relanceront mes échos

Jazz poétique II

Je promène mon cœur autour de toi
et aperçois l'espoir que profile ton corps
 toi ma note féminine
 mon do que je porte sur mon dos
 mon do ré mi adoré
 mon sol sexuel

Et l'orchestre débute
rythme de clarinettes au clair de la lune
un Si sème la sève de son style
un Fa y façonne une dièse quand
 une lyre inespérée lâche ses notes qui
 provoquent au loin un délire d'échos

...

D'un Mi au masculin arrive le refrain
qui fait éclore une
 suite de trilles dans le poème

...

On voit au loin
une étoile endormie qui traverse le
 ciel en do ré mi...

Jazz poétique III

Une pluie de Jazz drue sur les trottoirs
une musique sérielle de sons bleus de Blues
qui accompagnent les paquets de mots que
délivre le livre

Aux pâturages de l'écoute
une parole se faufile
s'infiltré par les œillets de l'
œuvre

cet air de lettres
cette symphonie de syllabes
L'écriture du jazz se tisse
ruisselante de lueurs comme une lune
de musiques
un parchemin de sons qui flâne

Ce livre de l'île aux pages lumineuses
dans le ciel
est un ouvrage de vers
ouvert sur l'infini

Promesse poétique

En attendant voici la lune
chevelure de lumières déchirées
Nous marcherons vers
cette chute d'encre tant promise

Nous n'avons pas été là où
l'on nous attendait
Était-ce avant aujourd'hui
la déclamation de ta pensée ?

Je ne vois plus rien
des pélicans ont bu la lumière
et un éclatement de cymbales
accompagne tes gestes



Syto Cavé



© 2002 Thomas C. Spear

Syto Cavé est né le 7 août 1944 à Jérémie en Haïti. Influencé par Gabriel Imbert, Cavé s'inscrit au Conservatoire d'Arts dramatiques à Port-au-Prince. Avec Charles-Alexandre Abellard et François Latour, Cavé fonde la Société des Messagers de l'Art, un groupe qui fait des lectures de poésie et du théâtre (français et haïtiens) sur scène et à la radio.

En 1968, Syto Cavé s'exile aux États-Unis avec sa femme, l'écrivaine et peintre Yanick Jean, et s'installe à New York où il reste jusqu'en 1982. Avec d'autres Haïtiens en exil il fonde la troupe de théâtre Kouidor. Pendant une dizaine d'années, cette troupe expérimentale et politisée fera des mises en scène dans diverses universités et salles. Kouidor est présente dans de nombreux festivals en Martinique, Guadeloupe, France, au Canada et au Festival Latino-américain. La troupe explore de nouvelles formes de théâtre.

Syto Cavé est de retour en Haïti en 1982. Avec Cayotte Bissainthe, Hervé Denis, Lyonel Trouillot et Pierre-Richard Narcisse, Cavé fonde l'Atelier des Arts et Spectacles (ADASA) à Port-au-Prince en 1983. En 1989, il fonde la compagnie théâtrale Vigie, avec Toto Bissainthe.

Syto Cavé a plus d'une douzaine de pièces pour la scène, en créole et en français. Elles continuent à être jouées en Haïti, aux États-Unis, en France, en Martinique et en Guadeloupe. En plus d'écrire et de mettre en scène ses propres pièces, il réalise des mises en scènes d'œuvres d'autres auteurs. Il vit à Pétion-Ville où il continue à se consacrer au théâtre et à l'écriture.

Écoute ce piano

Il fait tellement dimanche quand on est bien
Une routine de chanson à même te ressembler
Tu es ce roman que je n'écrirai pas...
Mon temps d'amour aux pluies...
J'ai mal encore
J'ai mal à te parler
La maison du dimanche est une fleur de l'esprit
Inerte bleu de raison
La quête d'une chanson
Quel être je deviens
Grimace du matin au bord de tes cheveux
Ou ce cheval brun, sans âme ni randonnée
Écoute ce piano
Écoute cette musique
Je suis un homme perdu
Je suis un homme pendu au coeur d'une chanson
Mon lot, c'est d'habiter encore
Ces mots qui mal me disent
Ces mots qui me malmènent
Je suis un passager
Le bref locataire d'une parole d'amour
Il fait tellement dimanche quand t'es à mes cotés
Que j'ai peur de te perdre aux jeux de la semaine.

Donc, je t'écris. Certes tu m'as connu par cette physionomique clôture sous laquelle je me suis d'abord présenté : un rassemblement de traits, une coupe de cheveux, telle façon de marcher, la forme et la couleur de mes yeux, et puis cette espèce de phrase tatonnante qui, à force de tourner sur elle-même et autour de toi, allait dans un premier temps me confondre, m'éclipser, tant elle était folle d'intensité. Ainsi je fus cette convenance physique agréée par tes yeux, confirmée ensuite par une parole ou un geste d'amour. À supposer qu'il n'y ait pas eu ça, rien peut-être ne serait arrivé entre nous. C'est pourtant ce « ça » confiné, fondé par la rencontre qui me tient aujourd'hui en doute. J'aurais pu ne pas être celui qu'il t'a plu d'apercevoir et qu'est venu confirmer une phrase. J'aurais pu ne pas être ça. Qu'advierait-il alors ? Cette idiote question me taraude, comme si à deux pas de mon être je me trouvais incessamment menacé par un autre : celui que j'aurais ou n'aurais pas été si je ne t'avais rencontré, l'éventuel ravisseur de mon lieu et ma place, un hôte brumeux, hypothétique, une épave, une bavure. Je suis né sans doute d'un empêchement. C'est peut-être la menace d'un inconnu devenir qui m'a rendu présent, c'est-à-dire là, réconforté par ta perception.

D'ou ai-je pu à mon tour te voir ?

Quel fut le moment de ce rapprochement ?

Nul ne s'avère à le dire

Nul c'est-à-dire aucun « je » de hasard.

... et je meurs chaque fois un peu plus

Tu ne peux savoir combien ton corps habite ma mort
Parfois l'envie me prend de mourir à cette seule idée
Être une fleur
Un brin de clarté à tes cheveux
Devenir un fleuve qui tienne source dans tes yeux
Et puis, ne jamais m'arrêter
T'habiter toute entière
Voyager par tes gestes
Tes sautes d'humeur
Et aussi ton mauvais caractère
Présent à chaque battement de ton sang
Présent par ce que j'ai de transe de semence
Par mon sourire inquiet
Ma foi et mes blessures
Par mes croyances d'azur
Présent pour t'apaiser
T'aider à continuer
T'aider à oublier
T'aider à tout recommencer
T'aimer encore comme un voilier
De porte en porte
De port à corps

Encore du soleil

Il y a encore du soleil. Heureusement ! Nous pouvons donc tout brûler. Tout. Et dans le plus grand secret. Par une sorte de secret poétique. Un geste initiatique. J'indique ma source lumineuse et je la brûle pour vous ouvrir les yeux. Carrément. Vous l'offrir. Vous la donner à voir dans son ultime visage. Comme un masque hagard, étonné de se voir brûlé, consumé. Le geste peut être cyclique, puisque je brûle ma vie, je brûle mon temps à vous le dire. Je deviens du même coup, et par ricochet, sujet et objet de la consommation.

?

Qui suis-je ? J'ai dû une fois, moi aussi, me poser cette question. Je suis qui je vais et ce que je regarde. Je suis l'au-delà et l'en-deça de tout ça. Je suis une question. Je suis l'exigence même de la question. Je suis un va-et-vient, une dérive, un retour, un étonnement, un saisissement. Mais je ne suis jamais là où on a décidé de m'être. Je suis un semblable tortueux, indomptable et fréquent. Un passager de la configuration. Une forme de l'émotion, de la conflagration. Le débris du naître-pareil qui fait querelle entre les pôles. Il arrive que de temps en temps, je ne sais par quel moyens, un désir s'illumine, une sorte de rassemblement qui me donne en bannière, en lieu-repère. Je ne suis qu'un courant, l'élan d'une transmission. Et pourtant, je suis seul face à ce qu'il faudrait appeler moi-même. Mes arrangements. Mes séquences. Et mes modes d'expression. Je suis la pluie et le vent, d'une certaine façon. J'ai la couleur du sang qui fait monde, rêve et pestilence.

Solitude

Les rideaux sont morts, disait-il, faisant ainsi allusion aux sacrés papillons qui ne reviennent plus au balcon attendant à sa chambre. Paul aussi avait disparu, mais sa mémoire demeure, à travers une pierre recueillie ou les lampes associées sur la vieille étagère. C'était des formes parlantes d'une jeunesse de l'esprit qui semble de mise encore, car les maisons issues de cette vision maintiennent leur beauté. Il pouvait à l'époque reconnaître une femme un parfum qu'elle suscite quand sonne l'angélus.

Mais, où sont les phalènes ?

Que deviennent les grillons ?

Dans la lumière terne du temps, entre le balcon et la houle de la rue, baignent les souvenirs.

Lointaine noblesse d'êtres et de choses qui ont fondé leur partition.

Nul n'osera les oublier.

Cesser l'heure

Cesser l'heure
Et moi avec
À midi ce fut dit
Dans mon être de rue
Cette ardeur persistante du soleil

Or, tu te tiens
Ombre ou tourment
Dans l'addition des vents

Telle âme en nage
Depuis l'étoile
Jusqu'à la ville d'Ife

Un chant pourtant
D'amour et d'encens
Un chant au recensement
D'une pure présence

Ta forme à raconter
Au vieil oisif de la rue

Les corps

Les corps morts semblent vides comme débarrassés du poids de la conscience.

Le corps de Michel s'est allégé à sa mort. Il m'a paru déshabité. Quand l'ambulance arriva, on l'a recouvert d'un drap blanc avant de le ficeler sur un brancard.

Et c'est ce corps ligoté dans son rien, dans son vide, qui suscita en moi cette question «À quoi est dû pareille réduction ? Comment un corps vide peut-il représenter tout un parcours de vie ? Comment admettre Michel par la figuration de ce corps vide ?

S'il faut qu'il y ait mort, elle doit s'établir de divers endroits.

Michel ne serait donc pas mort par ce corps vide qu'on va plus tard exposer aux regards dans un salon funéraire avant de l'inhumer ou de l'incinérer.

Tout ce rite serait entrepris pour témoigner d'une affection et marquer un adieu.

Or, se dit à la radio de Michel « la dépouille mortelle sera exposée etc... etc... »

Que signifie la dépouille mortelle ?

Une autre chose se répète aussi ici « l'enterrement est à 4 heures ».

Entendre par-là « l'enterrement aura lieu coûte que coûte à 4 heures ».

Nul ne semble pouvoir y échapper. On est tous convoqué à 4 heures. Qui se laisse aller comme ça ?

À tout vivant donc je demande de ne pas céder à ce genre de chantage.

...et le vieux traversa lentement la rivière.

La route mène à l'histoire, par les bœufs, les rivières, la permanence du fleuve, le jeu des enfants dans l'immense bleu du jour, jusqu'à la ville supposée, jusqu'à la pierre écrite, jusqu'aux marches du palais, sur le chemin qui conduit à Sucrette où l'eau s'active, se fait parole et nous remet en ligne.

Salut Christophe !

Bonjour Dessallines !

J'y ai laissé ma peau.

J'y retrouve mes pas.

Façon de dire son revenir-là, téméraire, infini.

Le récit de la pluie se mêle à l'histoire des enfants du cours d'eau. Face à l'ampleur du paysage, la ville a l'air inhabitée. Sans panneau indicateur, les rues nous entraînent au désir d'aller, à la passion du voir.

De l'angélus à l'angélus.

J'ai quitté la vieille église où se cache Saint Jérôme

Qui a dû le connaître ?

Qui a cru l'avoir vu ?

À l'heure de la fête patronale, on s'empresse à sa porte

— Dis, quand reviendras-tu ?

Cette chanson de Barbara fait que les cloches sonnent. Je procède d'elle en légionnaire du cœur, parmi les lampes à kérosène et le passage du Saint Esprit.

Le père de mon ami s'appelait Mille-Homme ! La verticale raison du nom donne lieu

à la terre mère.

« L'Artibonite est cette eau qui traversa sa mère et n'enjambe pas son père »

Encore une parole devenue chanson.

Il est 7 heures du soir. Le maire de Petite Rivière nous reçoit chez lui avec du whisky, du rhum et le riz lalo. Il y a un va et vient de cœur à cœur. Il y a d'autres poèmes à mettre en chanson et il y a le port La Crête à Pierrot.

Nous le visitons à l'aube. La plupart des canons ont été volés par les Dominicains et d'incertains Haïtiens. Il n'en reste que deux. Comment parler du Port ?

Quand on pense qu'ici Lamartinière, Magny, Boisrond Tonnerre et Marie-Jeanne ont livré autour de Dessallines une bataille décisive à l'armée française !

— On veut nous dépouiller de notre histoire.

— Elle aura sans doute encore lieu.

Je continue, ô mon pays, ma lente marche de poète parmi les feuilles d'acacia, le miroir des anges et une fleur de morne déchirée, tout près, là, Nan Sucrette, un site, dit le maire, que les gens devraient se soucier de protéger. Une routine de l'autodestruction s'installe chez nous.

Où ira t-on se voir ?

Par quoi désormais se montrer ?

Et en quelle nudité ?

Tant de questions reviennent. La rivière les aide à couler.

Un vieux, assis au bord, me parle au présent beaucoup plus qu'au passé. Ma maison est de l'autre côté. Il faut savoir par où traverser. Il m'arrive certains jours de ne pas pouvoir y aller, quand il a plu trop fort. La rivière est en crue. L'eau se fait boueuse. Ceux qui la bravent perdent la vie. Djo qu'on disait grand nageur pour avoir sauvé tant de gens pris dans le courant, a été lui aussi emporté. C'est arrivé un matin du mois d'août, après les

grosses averses. Leau raconte-t-on, est venue chercher Djo. Elle lui aurait sournoisement fait signe puis l'aurait pris dans ses bras goulûment et l'aurait emmené jusqu'en bas, en aval, entre ces deux rochers. Que tu vois là bas, ces deux rochers baptisés depuis « Croix de Djo ».

Sucrette est une rivière qui ne plaisante pas. Elle peut, quand le sang lui monte à la tête, dévorer ses propres enfants. Elle a pourtant ses bons côtés. En été, elle est plus accueillante. Ses veines se font bleues et elle attire beaucoup de monde, et plein d'oiseaux et de chansons. Elle parle à voix basse, sussure à l'oreille des jeunes gens qui voudraient se fiancer. Alors, des troupeaux se forment de cabris, de moutons, de poules et de bœufs pou les noces qu'elle occasionne et qu'on désire tant célébrer. La mariée est toujours en blanc, avec voilette et talons hauts, alors que l'époux, vêtu de noir, ressemble fort souvent à un taureau qu'on mène à l'abattoir. C'est pas sérieux, me dis-je, d'engrosser une jeune fille et d'essayer de se débîner comme une pintade.



Jean Saint-Vil



© Jean Saint-Vil

Né en 1945 à Port-au-Prince, Jean Saint-Vil est titulaire d'un doctorat de géographie et a travaillé pendant 25 ans en Afrique. Il s'est mis sérieusement à la poésie en 2004 et écrit depuis quotidiennement pour «rattraper trente à quarante années perdues», comme il aime à le dire. Depuis l'année 2004, il a produit plus de 1 500 poèmes traitant de tous les thèmes, se plaisant toujours à dire qu'il écrit une poésie qui «tout embrasse et tout étreint», de l'amour à l'humour pur en passant par la nature, la réflexion philosophique et l'autobiographie.

*Il a publié en 2006 **Hilarités** aux éditions Infomille poètes au Canada et s'appête à sortir toute une série de recueils dont le premier fut présenté au public en août 2008 sous le nom de **Femmes à la clé**.*

Femmes au vent

J'aime le vent turbulent
Qui s'en prend à vos jupes
Pour dévoiler à tout venant
Une parcelle de votre charme.
Ça peut aller très loin
Jusqu'à l'extrême limite
Qui livre aux yeux heureux
Les monts et les merveilles
Que vous cachez à tort
Comme des jardins secrets
Qui tantôt sont hirsutes
Comme des forêts vierges,
Qui tantôt sont tondu
Comme des pelouses rases.
Le vent qui vous aère
Et soulève les montagnes
Dans les aires des lingerie
Jusqu'à la peau des fesses
Comme une douce brise
Qui saute aux yeux des hommes.

Le poète est mort. Vive le poète !

Poids lourd des mots suaves et légers !
Mais lourds de sens et de conséquences,
Qui tirent à vue, à boulets rouges
Contre le racisme et l'injustice,
Dans les combats de guerre et de paix
De tous les dangers des peuples noirs,
Souffre-douleur partout sur terre,
De l'Angola à la Guyane, via le Harlem et le New Orléans,
Ces hommes-panthères, ces hommes-hyènes,
Assimilés, acculturés, déracinés, colonisés...

Césaire est mort !
Un grand poète s'en est allé,
Chantre passe-partout de la Négritude.
Une grande pointure, semeur d'espoir,
Toute une vie : pure poésie,
En lettres éternelles.
Tantôt discours contre les colons,
Tantôt cahiers pour le retour en terre natale,
Et tantôt fin de non-recevoir.
Laisse-nous les clés de la Négritude !
Et ouvre grand pour les Noirs martyrs
Qui ne tiennent plus sur leurs genoux,
La porte étroite de l'ouverture et de la tolérance.

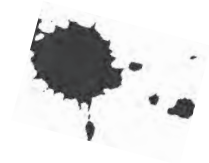
Les petits bateaux

Ils sont heureux, les petits bateaux
Dans les allers et les retours
Des vents doucereux des alizés,
Qui se lèvent tôt et se couchent tard
Comme des lampes de chevet.

Ils sont heureux, les petits bateaux
Ces pensionnaires de l'océan,
Têtes baissées dans tous les temps,
Les pieds dans l'eau jusqu'aux genoux,
Couverts de sueurs froides jusqu'au matin
Comme les plantes de rosée.

Ils sont heureux, les petits bateaux
Faisant la queue pour un départ
À tout moment vers l'infini des horizons
Bleus comme les têtes des hautes montagnes.

Ils sont heureux, les petits bateaux
Qui dans l'eau fêtent au jour le jour
Comme des poissons dans leurs ébats.



Tomy M-Day



© Tomy M-Day

Né le 1er janvier 1948 à Morne Liberté, Tomy M.Day est sensible à tous les Arts. Très jeune, il prend la décision téméraire de rompre avec les normes hypocratiques et se lance dans le champ de la médecine naturelle. Il s'y engage dans l'unique souci du respect de la vie. Nous nous retrouvons comme lui, aux prises avec l'inacceptable. Comme lui, la révolte nue prend à la gorge dans un cri muet. Rien n'est plus proche de la déchirure intérieure que l'inexprimable.

Blues en ré-volte majeur

Pleure

ma joie trop longtemps étouffée...

Chante

ma douleur enfin libérée

sur ma guitare aux accents

graves

il ne reste qu'une seule

corde

pour blueser ma révolte en...

feu.

Paroles à un ami

nos poètes se sont tus

une femme vient d'être
violée
son corps humilié
et son âme déchirée,
hésitent entre la vie et...
la mort
tandis que son regard
vitreux
sur-vole les dernières
flammes
de sa maison
où dormait son enfant
et nos poètes se sont tus...
Là au coin de cette rue
en croix,
soudainement déserte et...
muette,

le corps d'un enfant
git,
la ru-meur s'est immobilisée
aux derniers
gémissements
de cette rue...
qui se meurt goutte à
goutte
de sang et
d'effroi...
Nos poètes se sont tus...
L'horreur continuait de
naviguer
sur les flots...
virés au rouge
qu'elle enfanta
en guettant déjà

... sa prochaine victime.

Tandis que nos poètes cherchent

encore

une veine... tragique.



Marie Alice Théard



© Marie Alice Théard

*Fille du vent, de la vague et de l'espace, vivant sous le réverbère de Dieu, Marie Alice Théard, poétesse et historienne de l'art, est née en Haïti le 3 août 1948. Elle est responsable des **Éditions Théard** en Haïti. Elle est également commissaire d'exposition et dirige la **Galerie Festival Arts** depuis 1983 à Port-au-Prince.*

Tout a commencé par le nez et ses vertus esthétiques.
Puis, sont arrivées la sueur perlant ta peau, la coquinerie de ton sourire, la sensualité de
ta silhouette faite de déliés et de mâle odeur.
Et puis,
et puis tu m'as plu tout partout.
Bousculant les règles apprises de la bienséance, j'enfourche ton corps, galopant après
l'orgasme,
Le souffle suspendu, je vis la plénitude
de ces caprices du temps,
plongeant dans ces émotions imprévues,
je m'étourdis, comme quand j'entreprends un voyage dans un carrousel de foire,
exploitant cette échappée vers le plaisir.
Je te bois et je me soule de toi.
Je jouis de toi.
Tu jouis de moi.

Il fait un dimanche maussade
et le ciel se pare de tous les doutes de la légende voyageant le train de ma réalité.
Dans le désert immense de l'absence,
je revis ces moments passés et empilés dans mon souvenir.
Je ressens encore au coin de ma lèvre la morsure de tes baisers gourmands.
C'est arrivé il y a si longtemps
dans mon temps d'avant.

Et je revois le profil de ton nez.
Ton nez, rien que ton nez,
érotique, effronté, glouton,
passionnément trivial dont les narines s'ouvrent, palpitent,
furetant dans les recoins multiples d'une débauche inattendue.
Ton nez témoigne de toutes les canailles envies.
De ton nez, la vue sur le sexe est inévitable
mon précieux ami.

Le dos

Douce amie, ton dos est la plus belle de tes parures et ton meilleur ami. C'est l'endroit où la mémoire s'exile toutes sirènes hurlantes, quand nous voulons nous défaire d'un souvenir trop pénible. Sur les chemins sablonneux d'une vie, il est le bagagiste des émotions complexes, des actes gratuits et des situations pathétiques. On s'y réfugie quand les choses se passent différemment de nos attentes ou que l'on s'enthousiasme pour des hypothèses improbables. Se façonnent sur le dos, les séquences pour se fabriquer des attitudes de belle ordonnance par vantardise ou vanité, contraints de cacher nos états d'âme. Il aide à faire le point avec les tumultes intérieurs, ou à prendre un engagement vital. C'est un sentiment bien étrange, celui qui nous porte à croire, que contrairement aux mains, le dos ne trahit jamais. Il ne nous vient pas à l'esprit que ce dépositaire de toutes les souffrances accumulées au cours d'une vie, depuis les premiers incidents de l'enfance jusqu'aux accidents de l'âge adulte, pourrait flancher. Ce dédicataire de toutes les crispations ne saurait nous faire faux bond. Belle impertinence !

Nous tournons le dos pour conjurer le sort ou cacher nos confusions, fuir l'indicible pitié, marquer le mépris ou ignorer les déclarations outrancières ne méritant pas de relever le gant. Rencontre notre dos, le baiser de carême partant se perdre dans l'oubli. Vient s'y réfugier la peur du climat délétère, décevant, sur lequel toutes les donnes sont misées.

Lors des grands désarrois, pour avoir outrepassé nos droits, ou enjamber les interdits, se donner le temps d'accepter, de dissimuler sa déconvenue, on se met sur le dos. C'est le meilleur refuge pour le face à face avec soi, cultivant le détachement quand le bonheur n'est plus de mise ou que l'erreur de raisonnement nous dépossède d'un rêve. Le dos a une connaissance de nous et de nos mélancolies impalpables. Il est le complice de

nos lignes brisées et de nos fissures profondes. Le dos décèle les richesses de nos zones obscures, nous assistant dans la lutte pour sortir de la macération de la déception. Il paye pour les promesses non tenues et la vague successive de nos jours de ténèbre; sans oublier son combat pour vaincre l'attrait des profonds abîmes de nos désespérances. Le dos est le port de prédilection pour résister à nos fougues suicidaires, génératrices d'angoisses nauséuses.

D'un commerce agréable, le dos est tributaire des dommages subis à combattre vaillamment le trac accompagnant l'ambitieuse gageure des pérégrinations hasardeuses. Le bas du dos récolte les contrecoups des randonnées démentielles des jusqu'aboutistes. Il sert de tampon à nos jambes flageolantes quand nous prétendons être indifférents aux commentaires moqueurs, aux rires narquois, aux critiques dévastatrices, à une flopée d'insultes et autres billevesées dont l'orientation malhonnête nuit à notre dignité. Le dos sympathise, au point d'en pâtir longtemps, à nos douleurs convulsives, nos contorsions, nos faillites, nos deuils. Attentif à trimbaler nos heures non constructives, le dos est sur la ligne de toutes les fuites: la dépossession, la hantise, la lâcheté, la défection, la remise en question, le désarroi, la touffeur, le gel, l'escamotage, l'hésitation, la passion, le vice. Il charrie les signes de nervosité accompagnant le charisme, la compétition, l'éloquence et jusqu'aux récompenses, toutes émotions nous fatiguent le dos.

Imprégné d'une profonde complicité érotique, le dos projette par son haut niveau vibratoire, une élégance raffinée laissant le vis-à-vis soufle suspendu et béat d'admiration. Fier dans sa sobriété, le dos, pour un caprice passager, permet le geste large, voluptueux, suscitant les silences incisifs du désir. Atout précieux dans les jeux sexuels, il donne le ton ou le change. Le dos est témoin de la lente maturation de ce sentiment que soulève le contact du regard, chiffonné par une impatience inquiète, posé, déposé intentionnellement sur la nuque, sa voisine. Il dévoile occasionnellement ses intentions secrètes, en accentuant le creux de sa coulée médiane, mettant en valeur sa ruelle au dessin fouillé; quelques gouttes de sueur serpentent alors la colonne sinueuse accusant la beauté de ses vertèbres dont les lignes vont se fondre dans l'anse du bas des reins. Le dos est sur la route escarpée voyant débiter le voyage des baisers pressants, allant culbuter vers les orgasmes ravageurs.

S'appuient au creux du dos, les premières secousses de la germination d'un nouvel

amour. Il faut reconnaître à ce confident le mérite de pérenniser nos états d'âme, peu importe la pertinence ou l'incongruité de la chose. Il ne mesure pas les conséquences de son support quand, tourneboulés par le délire du plus bel après-midi de juillet, nous l'esquintons afin d'accéder à l'accomplissement d'une envie sexuelle. Convié à la noce, il est de toutes les plénitudes.

Par-ci, par-là, et de temps en temps, le dos est lorgné du coin de l'oeil par des intriguants. Son décor austère se pare alors d'infimes vibrations, son paysage s'anime d'une envie bestiale. Dans sa coquetterie, il se laisse prendre au jeu. L'affaire est anodine ; il ne fait qu'accepter un tribut. C'est le baiser du resquilleur, esquissé en public ou sous une porte cochère. Il se laisse volontiers piéger par l'amant de passage. Dans les moments de tendresse, il reste discret. Par contre, il se raidit sous l'impact des joutes oratoires, dans l'ambiance véhémement des concours, nos émotions se déguisant astucieusement nous nous cachons alors derrière nos manières impeccables, rivalisant de politesse. Toujours au rendez-vous, le dos se ressent de l'incompréhensible menace des dédales tortueux du doute, des affres de nos chimères, tout droit sorties d'une hallucination ou allant vers l'illimité. Le dos se hérisse sous un mauvais pressentiment. Tout le monde dort sauf lui, quand nous nous battons avec l'énergie du désespoir ou lâchons prise, dans l'affrontement d'un nouvel avenir improbable. Las, triste ou fautif, sur le dos s'accumulent nos malaises croissants, nos calmes apparents, nos sourires contraints et le voisinage de l'inacceptable. Le fatiguent autant les insignes honneurs, le succès inattendu ou l'effroi d'une tempête. Que dire de ces crampes provoquées par nos phobies, nos imprudents conflits, nos impudences latentes, nos randonnées marécageuses, nos surabondances de ripailles, nos envies coupables, nos désertions, bref toutes ces pluies diluviennes et leurs orages détrempant les berges où le dos croit reposer.

Microcosmes révélateurs d'égoïsme, nous maltraitons le dos pour traverser la vie et observer la loi des effets et des causes de nos expériences successives. Nous rejetons sur le dos opprobres et quolibets. Jusqu'au *fantôme archaïque* du désir repose sur le dos nu. Peu importe les contritions tardives, le dos porte les signes irréfutables de multiples avatars. Il perd ses proportions harmonieuses au fil du temps. Ses muscles s'affaissant, le dos se traîne cahin-caha sous l'outrage des ans. Oubliant qu'il ait pu susciter quelques envies, nous ne faisons plus de lui qu'un sujet anecdotique. On s'en plaint, perdus dans les rhumatismes : le goût immodéré d'une peau présentée par le revers d'une silhouette, s'étant

affadi depuis belle lurette. Le dos n'est qu'une « donna poverta ». Pauvre vieux dos, nous ne le laissons au repos que pour rencontrer la mort corporelle qui dans sa légèreté, n'a que faire de béquille. Délivré de nous enfin, le dos, ce complice absent de commentaire critique, nous regarde entreprendre le périple vers le royaume des âmes.

Douce amie, ton dos demeure jusqu'à la fin ton ami fidèle. À me lire, je vois se dessiner un sourire dans tes yeux, cela est fort plaisant. Bien des détails manquent à l'écheveau de mon histoire pour parler du dos. Ce n'est pas là mon domaine d'expertise. Pour reprendre Paul Eluard : « Le tout est de tout dire et je manque de mots, et je manque de temps et je manque d'audace ».

L'humilité

Quand la musicalité berce jusqu'à la trivialité de certains mots, d'aucuns expliquent que c'est là l'expression de la pensée créatrice d'un poète. Ces êtres que l'on admire parfois, sur lesquels on s'apitoie souvent, ou que l'on dédaigne, dérangent par leur quête de l'ailleurs, leurs jubilatons, leurs révoltes et leurs douleurs intérieures n'allant pas forcément dans le sens du vent puisqu'ils ne cherchent jamais que la transcendance.

La poésie ne peut être une hystérie ni une attitude; elle est l'expression vraie, spontanée du cours naturel des émotions confiées en toute humilité. Émotions partagées dans une certaine naïveté, elles ne cherchent point de réplique. La poésie limpide pour un lecteur, hermétique pour un autre, sort des profondeurs du néant et chante des états d'âme, des humeurs et des besoins. Ce n'est point là entrer dans un cirque pour jongler avec les mots, ou entamer une course dont le trophée est promis au virtuose du contenu du Larousse et du Petit Robert. En poésie, comme en prose poétique, le dit et le non-dit stabilisent le créateur, le gardent entier, sain et en paix avec lui-même. Le poète parle de la solitude, compagne de tout processus créateur. La dynamique naturelle d'un texte, ses variations infinies, la saveur de son, relèvent de l'essence de l'imaginaire poétique qui n'est autre que la perception immédiate d'une émotion. La réceptivité, la sensibilité, l'honnêteté sont les qualités premières d'un esprit créateur.

La technique brillante, la culture, la curiosité intellectuelle, le contact énergétique avec la nature, ne sont que les outils complémentaires pour qu'un lien se forme entre le vécu et la manière de le communiquer, cette aisance que donne la complémentarité aide certainement à assouvir cette soif de ne plus faire de différence entre l'écriture et soi.

Quand un texte chante, sa musique est la petite brise venue de la résonance intérieure. La secrète inspiration ne peut être que de pur amour. Quelque chose d'ineffable habite le créateur et sa révolte insuffle la vie aux mots. Le déferlement de la vague dépend de l'énergie des fonds marins.

L'intuition poétique permet de parcourir des infinis. En ratant les émotions d'un poète, on se retrouve dans un capharnaüm de mots élégants quand le vocabulaire de

l'écrivain est riche, où dans la mappemonde des maladresses pitoyables si l'écriture est jeune. Cela fait partie de l'ordinaire et du goût vulgaire à vouloir rythmer avec adresse une cadence et des rimes. Comment avoir quelque estime pour une prose poétique tribulaire de la technique habile de la mise en page et de l'intellect ?

Au large des normes et des interdits linguistiques, est assis en tailleur la transcendance de toutes les peurs qui engendrent cette explosion substantifique de la création. Le lecteur se retrouve alors en face de ce jaillissement époustouflant de beauté. Il dit que l'artiste est sur la voie royale; accompagné d'une réalité différente, il ne peut rencontrer souvent qu'un seul lecteur dans cet univers autre et si palpitant. Mais, qu'importe.

La reconnaissance de la forme ne concerne en rien le poète. La rencontre de l'autre n'est qu'un croisement de routes sur le chemin de la quête de soi. Pour qu'une communion entre une pensée créatrice et son lecteur connaisse la bienfaisante entente, il faut que les deux puissent mettre dans l'instant toute une éternité. Ceci va à l'encontre de toute raison. Il en est ainsi depuis des coutumes immémoriales. On ne peut tous saisir la fulgurance d'une émotion qui n'est pas nôtre, appréhender sa vérité et son innocence. Il est rarissime de faire d'un nomade le ménestrel des émotions confuses. On ne devient pas poète à sa convenance et en maîtrisant la grammaire. Certes, il faut de l'adresse et la maîtrise d'une langue pour bien vibrer avec elle, tourner la rime et lui donner relief. Mais... mais il est impératif de vivre intensément ses remous intérieurs pour gagner l'embarcadère de ceux qui piègent la raison pour qu'éclate leur moi profond.

Il n'est point nécessaire de tendre l'oreille pour saisir l'âme d'un poète. Quand l'être est attentif, généreux, il se retrouve complice de toute la pétulance d'un texte humblement offert. Le lecteur se réjouit alors de l'osmose provoquée par cet élan irrésistible qui porte le créateur à poser ses émotions en bordure de soi. C'est alors que jaillit le cristallin de toutes les musiques de la planète terre. La pensée créatrice est un voyage désorganisé qui, toute honte bue, dévale la pente vertigineuse de l'inconcevable révolte afin d'atteindre l'harmonie et l'équilibre de l'être dans un monde où nous sommes tous, raisonnés ou habités de folie, seuls, irrémédiablement seuls.

Le baiser

Premier temps

Ai-je reçu assez d'amour en réserve pour parler du baiser ? N'ayant pas loisir de comparer, je me lance tête baissée dans la cavalcade des sentiments exprimés par ce geste.

Parlez-moi de l'enfance et de son baiser innocent. La vie s'avance, arrive l'adolescence. Nous apprenons à faire du mouvement un geste, c'est le baiser entre deux rideaux, le baiser volé par un cousin lors d'un « l'ago-caché ». Sonore, bruyant ce baiser d'une tendresse malicieuse chavire dans un trouble érotique, gourmand de curiosités nouvelles. On le dit d'une sensibilité maladroite.

La mi-carême se fait toujours complice des baisers de nos dix-sept ans. Ce baiser s'éparpille, fanfaronne afin de cacher un sentiment neuf nous portant vers la cible de tous nos désirs. De peur de tomber dans le burlesque, ce baiser est parfois hésitant, souvent brutal et salivant d'émotions troubles. Vingt ans, la saison des baisers étouffants, obsessionnels, désordonnés, déments, baisers de dupes alors que nous les croyons vainqueurs ou vengeurs. Complices du premier amour, on les associe au baiser des dieux. Ceux sont les baisers tant de fois réinventés et racontés à nos petits enfants, en comblant les vides de la mémoire quand le temps nous rattrape. Ces baisers amples de générosité et bien vite oubliés, baisers échangés, donnés ou reçus dans l'embrasure d'une fenêtre au seuil de paroles décisives que nous croyons éternelles mais qui s'effacent avec les neiges de l'hiver.

Honorable baiser, baiser imposé quand il faut ravalier sa peine faire bonne contenance. Le baiser d'occasion et de feinte bonhomie, le baiser étranger ou officiel sont aussi malaisés que ce baiser complaisant ou de compromission maquillant d'artifices nos conflits intérieurs. Ces gestes s'accompagnent souvent d'accolades scellant le pacte entre tristes sires. C'est la tartufferie portée à son summum.

Lors d'un événement majeur, nous jouons un rôle social, question de convenance.

C'est la balade des baisers mains élégants. Le spectacle parle de lui-même. La main portée précautionneusement à hauteur d'yeux et que l'on ne voit guère, l'esprit ailleurs. C'est le prototype du baiser distrait, hâtif et courtois, brassant prétentieusement l'air froid de l'indifférence.

La relation amoureuse prenant de l'âge, charrie le baiser négligeant, mécanique, marqué par la flétrissure des saisons traversées. Ce baiser a pourtant meilleur score que le baiser de désamour, de rancune et de lâcheté, celui de Judas, capable de changer une destinée.

Se présente émouvant de brume, le baiser de loin, celui des gares et des aéroports, baiser de pluie au bord du fard, baiser des retrouvailles hypothétiques et illusives. Le baiser déchirant du dernier baiser de rideau, quand demain n'appartient plus au futur.

Étincelant boulingue le baiser prometteur, déposé afin de nourrir l'imaginaire. Pareil au fifre, il précède, insouciant, le baiser d'amour et de sexualité, celui des amants qui s'offre et se prend, ne perdant rien du présent. Devant ce baiser, la sagesse se retrouve gros Jean comme devant. Toujours talentueux, il nous fait retrouver notre allant même si l'été s'est affadi dans les plates-bandes de l'automne. Ce baiser offre en plein midi la carresse amoureuse de l'aube. En rompant avec l'habituel, il nous propulse dans ces instants lubriques visant la plénitude dans toute sa provocation. Il est coupable, compromettant, gouailleur et volcanique. C'est le baiser enrubanné alimentant tous les désirs de l'ami précieux. Ce baiser audacieux, imprudent, nous rend plus belle que tous les printemps. Baiser coquin, baratineur, persuasif, se faufile dans les détails d'un corps à découvrir. Au mépris de tous les dangers, il échafaude patiemment une complicité à la saveur de péché. C'est le baiser sans condition, le baiser de l'amoureuement aimé.

À distance respectueuse se dépose le baiser affectueux mêlé d'honneur et de fierté. Plus intime est le baiser de tolérance et d'amitié, celui de tous les pardons et de la rédemption. Complice est le baiser de fraternité et de compassion, capable de sauver une nation. Que dire du baiser de bon augure, de joie, de liesse, ce baiser rafraîchissant qui arrose les terres désolées, ravonnées de batailles perdues. Le baiser honnête, large, spontané, le baiser de dignité apaisant les âmes avides d'amour et de liberté.

Le baiser de toutes les grâces, de l'acceptation de soi et des autres. Celui de toutes les différences mêlées, le baiser de l'absolu qui nous attend patiemment à la croisée de nos vies, le baiser de Dieu.

Deuxième temps

Freud écrit que le désir est coupable. N'ayant pas eu l'honneur de rencontrer ce grand professeur, je dis que l'amour est salvateur et atout maître de tous les jeux sexuels.

Dans le simple contentement de rapports chaleureux, l'histoire prend sens. Non loin de moi, un tambourin rythme l'atmosphère de ses notes sensuelles. Dans la solitude ambiante, la somnolence berce le rêve. L'ami précieux revient dans la souvenance des différents baisers que nous avons échangés. Viennent s'y mêler ceux qu'il ne m'a point donnés. Il les a offerts au vent. Il faut avouer qu'ensemble ou séparément, nous avons fait des choses folles, tellement folles que nos envies actuelles, les plus extravagantes, passent pour banales.

Comblant toutes les distances, flotte dans l'air l'odeur exquise de l'autre. Je ne sais plus où loge le désir. Si la conversation prend un tour badin, le baiser est présent à la pensée. S'insinue dans l'espace, le baiser simplement esquissé. C'est un petit baiser taquin dans les nuances qu'il exprime. Ce baiser déposé comme par mégarde sur le lobe de l'oreille ou au bas du cou, minuscule il va se loger ou s'égarer dans le fouillis de la chevelure foisonnant sur la nuque. Baiser tendre, attentionné, frivole dans sa gracieuse élégance, ce baiser me laisse sur un petit nuage. S'y joint un baiser des pieds, appel muet à une énergie nouvelle. Je suis prête à tous les compromis. Pourtant, ce baiser ne m'a rien demandé, rien promis.

Le baiser sur le nez, c'est le baiser aérien d'un flirt sans conséquence, on dirait un compliment dans les apartés de salon. Un baiser affable, gentil, presque correct. Cependant, pour des motifs obscurs me voilà troublée. Se réveillent en moi des souvenirs

lubriques, fantasques, annonciateurs de la montée de tous les raffinements de secrètes concordances.

Une bourrasque fait intrusion au creux de moi, peut-être au creux de nous, qui sait ? Nos corps vont-ils se plaire, s'aimer, s'accorder ? Ce simple baiser de l'ombre, volé, voulu, maladroit de hardiesse, déménage des frissons subversifs de mes épaules au bas de mes reins. Ma morale s'accommode déjà de ce chemin singulier, libertin. Il y a fort à parier que je me sens la femme la plus désirée au monde grâce à ce baiser irrévérencieux et conscient de l'être.

Ne se cherchant plus aucune justification, ce baiser entraîne son pareil dans un tumulte silencieux, propulsant une ardeur aventurière. La rencontre aura lieu. Le plaisir n'est que différé de se chercher mutuellement, goulûment, dans l'immodération et la démesure de la passion. Exclusivement occupés l'un de l'autre, nous participons à la même quête de volupté sur la voie intime. Aux hasards des premières affinités, le baiser fleurit, devient bavard, mouillant d'envies nos sexes voyageant dans cette inconvenante insolence. Intrépides et rebelles, nous évoluons dans ce parcours sensuel où je sais être la femme la mieux baisée.

Tu prends mes lèvres et en toute discrétion je dépose un baiser sur ta toison. Je baise ton âme à en perdre le souffle.

Ceux sont là paroles d'amants comblés. Nos corps se rappèlent de tous ces baisers déposés dans le temps si long dans son devenir... Il y aura tant de baisers pour nous seuls inventés avant que notre histoire à deux se ferme. Dans l'attente de l'absence, je me plais à rêver d'un solitaire baiser, celui des retrouvailles et de l'infini félicité.



Génération 2

Années 50-60

Joël Des Rosiers
Robert Berrouët-Oriol
Michèle Voltaire Marcelin
Elsie Suréna
Saint-John Kauss
Jean François *dit* Avin *ou* A20
Paul Harry Laurent
Frantz Dominique Batrville
Max Freesney Pierre
Jean Dany Joachim
Marc Exavier
Rodney Saint-Eloi
Pradel Henriquez
Jean Armoce Dugé

Élodie Barthélemy
Alex Laguerre
Mathurin Rodolphe
Hugues Berthin Férol

Joël Des Rosiers



© 2008 Jean-Claude Cintas

Né aux Cayes (Haïti) le 26 octobre 1951, descendant d'un signataire de l'Acte d'indépendance, Joël Des Rosiers passe son adolescence au Canada quand sa famille gagne l'exil et partira faire des études à Strasbourg où il se lie à la mouvance situationniste au début des années 70.

*Médecin, poète et essayiste, il parcourt le monde, en particulier un long voyage au Sabel, avant de publier aux éditions Triptyque divers recueils de poèmes dont **Tribu**, **Savanes** et un essai **Théories Caraïbes**.*

Sa poésie qui procède de mystères et de sacrifices est en même temps travaillée par d'extrêmes tensions qui se mêlent étrangement à une érudition apparemment clinique où la mélancolie de la chair s'offre à se commuer en deuil, en cérémonie religieuse et sensuelle.

*Il reçoit en 1999 le Grand Prix du livre de Montréal pour **Vétiver**.*

Depuis 1996, Joël Des Rosiers est vice-président de l'Union des écrivaines et écrivains québécois (UNEQ) où il est membre du Conseil d'administration depuis 1993. Il a aussi été vice-président de la Société Littéraire de Laval de 1991 à 1995.

Ô Prince que je suis pour l' Aimée
un océan de fécondités gît entre nous
sous les ciels de gaïacs durs et souverains

et la jeune fille est vierge et la jeune fille est lettrée
mais ma voix si pure offusque l'empyrée
se peut-il que nos moelles s'accordent
dans le fourneau des lignées-souches

le sang tuméfié comme un buffle de rizières
bat au seuil des temples
et la jeune fille dans ses poils et son odeur de bête
donne qui ne fut donné

Sommeil de la jeune fille

la jeune fille dort à cette heure
dans le singulier silence de l'heure qu'il est
je suis quant à moi en état de rêverie

fourbi par la nuit

je rêve les rétines aveugles
de toutes mes faibles forces et c'est à elle

si belle
si soudainement belle durant ces heures privilégiées
de telles heures dont l'encéphale s'imbibe vraiment

il y a dans mon coeur ému
par le sentiment d'accord avec ces heures
que nous venons de passer ensemble

beaucoup de place pour la jeune fille
dont l'incomparable vêtement de peau sombre
rehausse les subtiles froidures de l'air
par temps d'hivernage

tout entier je suis gouverné

et je tremble

Au soir férié

les lieux encore

soumis à l'odeur de sa peau
l'empreinte de ses peids nus
sur le tapis berbère

au soir férié
quelques paroles chues de ses lèvres
natives

le souffle de la jeune fille comme un dais
mouvant de mers sourdes
il y a au loin la Soufrière qui s'effluve

et son visage si sombre irisant mes rétines
et mes lèvres
posées sur l'épiderme de la main
qu'elle retire

aussitôt

au bord d'une fêlure
quelque chose affleure



Robert Berrouët-Oriol



© 2008 mcplasse

*Robert Berrouët-Oriol est linguiste, spécialiste en aménagement linguistique et en communications institutionnelles. Poète et lecteur critique, pisteuse de l'œuvre de l'écrivain Franketienne, il a collaboré à de très nombreuses revues à Montréal, à Paris, en Italie, à Namur, etc. Conférencier invité à plusieurs reprises du CIEF (Conseil international d'études francophones), Robert Berrouët-Oriol est également l'auteur de la première étude théorique relative au concept exploratoire d'« écritures migrantes et métisses » au Québec, ainsi que d'articles portant sur la fiction romanesque d'Émile Ollivier, Pierre Nepveu, Dany Laferrière, Jean-Claude Charles, etc. Il a publié plusieurs livres et, au fil des ans, plusieurs textes et poèmes en revues, incluant des traductions anglaises, portugaise et catalane. Son **Thoraya, d'encre le champ** (poésie, 2005), a admirablement été rendu en anglais par le traducteur de René Depestre et Edwidge Danticat, Carrol Coates, de la Binghamton University, sous le titre de **Thòraya, the ink field** (poésie 2007). Plusieurs séquences de poèmes tirés de **Thoraya, d'encre le champ** et de **En haute rumeur des siècles** viennent d'être traduits en catalan lors de la **Foire internationale du livre de Barcelone** et des **Noches de poesia**, dans le recueil collectif publié, en coédition Espagne/Québec, en décembre 2008, sous le titre **Troc paroles/Troc de paraules**.*

Par décours de mes lampes

- Extraits -

p.9:

nos voix nous précèdent caracolent par petites touches d'ivresse consentie sur nos terres non dites affleure sans appel ce visage tien gracile fragile tragique statuesque beauté comme poncée dans l'argile seule la Reine de Saba y eût droit par décret de l'encre à ton effigie cent fois auscultée à guetter souffles primeurs alpages dans la lumière bleue irisant ton visage l'as-tu choisi ce halo d'éternité ainsi se déclinent tes traits de douce cire saurai-je un jour solfier l'Angélique Opéra à hauteur de ta voilure gorgée de rêves de rives lointaines aquilin le nez en tracée de compas flaire route en jambées baladines hume sel d'aube tes lèvres nées de l'offertoire créole deux siècles métis à célébrer tes lèvres charnues gourmandes provocantes sculptées pour croquer mâles focs et la vie follement bandée fleur fureur et rage au pubis tout à la fois lèvres crépues dressées en jets prolixes elles parlent paroles de feu au quotidien rendez-vous de mon sextant tu sais c'est par ces lèvres-là que s'ouvre toute la beauté du monde par elles qu'il est bon le frais pain du jour aux coulées du dire aux plissement des paupières mais hormis pèlerinages cathodiques je n'ai jamais vu tes yeux je les devine marronnant trop-plein de larmes citerne fissurée sous l'arche de tes cils veux-tu ainsi voiler à mon regard ta rétine braisée accrochée à tes songes attends ne réponds pas tu as déjà promis chaleur à ma nuque cassée d'avoir trop miré mes propres rêves

p.27 :

j'ai tiré ma révérence en trait de fusain sur les lèvres du jour ne m'attends plus sur ce boulevard aux pieds borgnes épuisé d'avoir trop compté mes maux j'ai fait vœu de marcher désormais à côté de mes pas à l'aune même de l'île que je porte dans ma tête on y accède par chemins de patience aucun pont ne la relie aux glaciers qui l'entourent pour fêter ton absence vieille déjà de ces jours comptés en décades tremblées je dresse table amène face à l'unique quai d'où l'on ne part ni ne revient sans risquer d'y retrouver son âme mettre table hospitalière est un rituel légué par Edmond mon aïeul paternel notaire de son état au temps des océances traversées il vint des pentes vertigineuses du Monte Cinto en île Corse les malles sanglées de rêves et d'effroi à bord de la Coloniale après escale et séjour en Basse-Terre de Guadeloupe il y prit femme une créole aux seins gonflés par tendresse rouée et certifiée d'Afrique à sa demande modifia son patronyme scalpant les deux premières notes pour n'en garder qu'une seule à l'image du sien sans doute en gage de fidélité à ses reins vibrants et aux nombreux alambics dont il allait avec succès armer les meilleures guildives de Saint-Domingue jusqu'à l'actuel Mont d'Oriol commune de Cap-Rouge aux parages de Jacmel un jour au lever de ce siècle j'y découvris une amphore portant mon patronyme elle attendait pour mémoire que je lui fasse destin

p.45 :

n'ai en mains que mes mots déchaussés marchant par vents contraires mots frêles malingres bêchés au front de mer à toutes escales de mes lampes à toutes enchères de mes fêlures mots de faïence et de strass parfois dérochés au détour des lèvres angéliques mots pour aller venir vers soi et découdre mes cervicales rouillées de débauche de stupre de libation de dérèglement des sens à chacune de mes vies j'étais Graal des sens pisteur de sentes polyglottes aux avants-postes du délire ébloui par moi-même n'aimant que mes frasques mes jeux de rôles sur aines affamées me suis-je jamais soucie que c'étaient là péchés véniels ou mortels sur lubrique échelle des passions rien que la plongée dans la fête paillardes dans l'instant l'extase la vitesse la démesure l'ivresse la frénésie de vivre toutes veines ouvertes à dévierger luxure sur la terre comme au ciel buvant cul sec mes plaies à la goulée titubant sur le fil de tes cils le jour où j'appris que notre secrète oeuvre de chair avait été vaincue par complot de ventre aride de verglas et de feu rouge à ne pas oser traverser sans raisons majeures et pièces justificatives à l'avortement des boutures au tribunal concupiscent où siège l'hideuse induction abandonnique car la pierre fond fosse léthale ourdie de spasmes incandescents à l'oeil gauche de Judas tramant noeud coulant d'aptère cène incrédule j'y ai noyé mes pas

Barcelone / Montréal, octobre-décembre 2008

En haute tumeur des siècles

- Extraits -

Testamentaire, *Territoires du Je*

ores
dans les veines précaires de la Fauve
offerte
 ouverte
 misée
 bradée
lamie au rut vocal de l'encan
ta suave cicatrice
 pour le pain béni du jour
 pour des bourses gorgées de suc
drague à marée nue

paie tribut géolier
la langue blessée par balles
 en tes naufrages numéraires
 sonnants trébuchants
compulsives tes trêves pubiennes
fêtent lune faussaire
le corps du déni
où veillent tes rets

d'onctueuse Fauve
voluptuaire
 baladine
recto verso hilares
tes funambules tonsures dandinent
 à l'échouage de Latour
dans l'extase convulsive des bouges
ritournellent
un poker de rentables nuitées

gemmes
 jusqu'au vol tragédifère du spasme
 noctiluque cordée des luettes
que conjuguent tes miroirs
muselés ligotés au tournis
tes aromates assermentées
étales
 féériques
 pavanent
à l'usufruit d'un fol manège
en toi
ma langue baguée de rêves
s'agenouille
mêmement
lentement
à prier cérémonial prébendé

et bateleur
et transitaire
 ta croupe à-valoir maquille râles
 rapines en fleurs
dans l'allégresse des litières
au tumulte halluciné de ta gorge
pour ta criée de reliques
j'ivre félures

Montréal, juin 2008



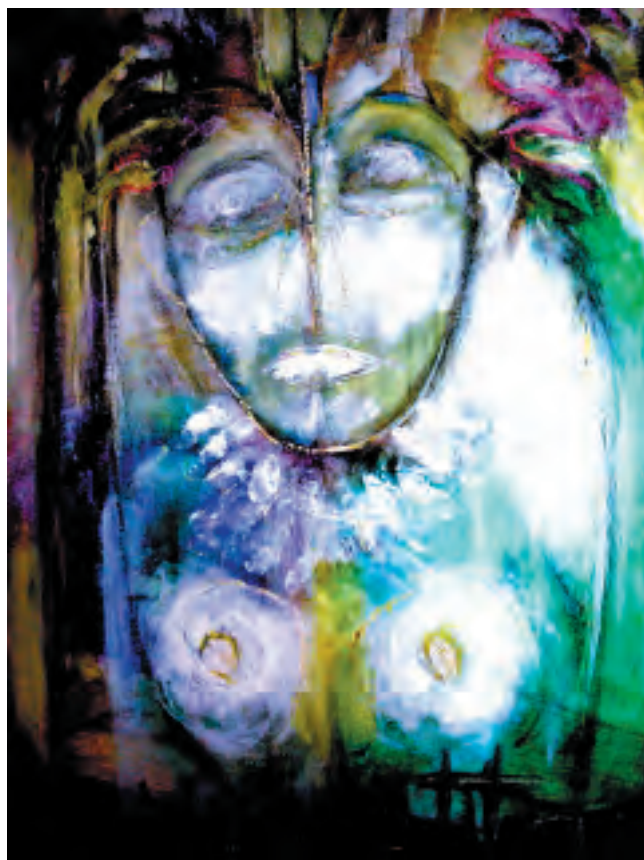
Michèle Voltaire Marcelin



© Michèle Voltaire Marcelin

Michèle Voltaire Marcelin, comédienne, peintre et écrivain, est née à Port-au-Prince en 1955. Elle a vécu en Haïti, au Chili et aux États-Unis et réside maintenant à New York. Depuis son adolescence, elle suit l'exhortation de Baudelaire en s'enivrant de poésie...

«Peindre ? Rien dans ma formation ne me prédisposait à la peinture. C'est elle qui m'a saisi au vol et m'a prise d'assaut. Je ne choisis pas mes thèmes ; ils me choisissent. Parfois, c'est le passé qui revient comme fétiche, mais il y a aussi des incitations fortuites qui trouvent en moi un état de résonance approprié. Cela peut se déclencher à partir d'un poème, d'une image vue au hasard, d'une mélodie entendue quelque part. Alors, je manipule ma pâte et mes couleurs, j'imprègne ma toile, je l'incise, et en travaillant, j'attends un signe. Souvent j'entrevois quelque chose qui pourrait être une image et qui m'est révélée par la suite dans le cheminement du travail. Le poète Machado dit que le chemin se fait en marchant. « Se hace el camino al andar. » Parfois, le chemin est heureux et je me retrouve avec le bâton du sourcier à la main qui me mène directement au trésor, à la source. D'autres fois, je me trouve devant une route barrée. C'est dans le travail qu'il faut chercher une réponse. »



Violetta - La Désenchantée

La Désenchantée

- extrait -

J'ai rêvé de Lélian à la Tête de l'Eau. J'oublierai bien des choses et les choses m'oublieront, mais comment oublier l'amour de mes treize ans. Celui qui a bouleversé l'horloge de ma vie.

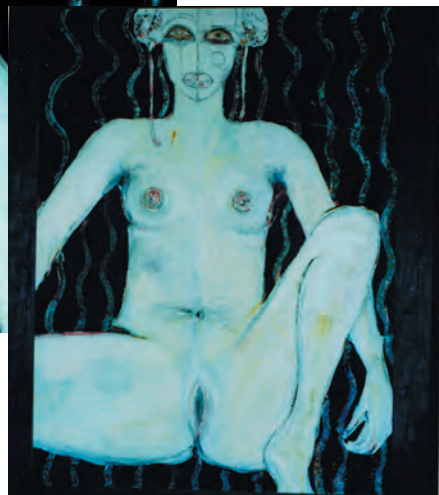
J'ai la mémoire à fleur de peau. Traces de caresses ou de coups, ma peau ne garde aucun secret. Tout apparaît en relief, lisible pour tous. Une vraie peau pour aveugle, à lire avec les doigts. Plaisir et pénitence. Avec mes ongles, je traçais jusqu'au sang, le nom de Lélian sur mes cuisses et glissais ma main sous la jupe bleue de l'uniforme, pour caresser des doigts, le contour des lettres incisées dans ma chair.

Il m'avait accrochée au détour d'un regard. C'était un jour de fête. Quelle fête ? Il pleuvait ou il ne pleuvait pas. Je ne me souviens pas de la couleur du ciel. Il me regarde. Je le vois. Et de cette seconde d'éternité, je garde l'éblouissement de cette image. C'est lui. Tout en violence. Tout en refus, à l'écart de cette fête. Silhouette efflanquée, sans chaussettes, chemise ouverte. Au milieu de tous ces beaux jeunes hommes parfumés, aux plis de pantalon impeccables. *Viens petite fille*. Il a une voix de mise en garde. Et dans ses yeux, il y a du feu. Un incendie sans porte de sortie. Je suis étourdie, folle, perdue. Je vais brûler. Je brûle. L'univers vole en éclats et il est la cause de ce mystère. Il m'a attrapé par le bras. *Viens petite fille, embrasse-moi*. Et en dépit de mon indignation. Non. De quel droit. Insolent. Sur ma bouche. Un baiser, que malgré ma peur récitée comme une

leçon, il n'est pas concevable à cet instant qu'il puisse finir Mon Dieu, et que je rends. Et un rendez-vous que j'accorde. Et je sais déjà que j'offre mon âme au diable. Perdition. Perdition. Parce que milles subterfuges, milles mensonges me seront nécessaires. Une petite jeune fille de bonne famille qui a rendez-vous avec un voyou. Jésus Marie Joseph. Vous vous rendez compte. Ne vous étonnez pas si bientôt, c'est le mur des lamentations par ici. Oui. On peut prédire qu'il va déluger des larmes bientôt.

Et un jour. Dans sa pièce aux murs nus, à peine à l'abri du ciel. Un jour de presque personne, un jour de lui et moi, sa bouche a étouffé toutes mes inquiétudes. Baisers sans murmures, langues fondues, confondues, entre cette enfant sans poitrine et ce bandit à moitié nu. Le matelas mince était posé par terre dans cette chambre où passait un souffle de vent. Je gardais dans mes paumes une odeur de danger. Suc amer et visqueux de caimites, collant à mes doigts. Et pour ce dévoyé entré dans mon cœur par effraction, ma soif ne s'est point passée.

*Et mon amour qui doit être puni
 Mon amour et mon innocence
 Mon amour est ma souffrance
 Mon amour est mon paradis...*



Mal-aimée

Amours & Bagatelles

L'amour, c'est que tu sois pour moi le couteau avec lequel je fouille en moi.

F. Kafka

La Vraie Vie

Dans la vie de Lola, il y avait eu un suicide, un divorce, une infestation de puaises. Ils avaient dû exposer tous les matelas au soleil pour s'en débarrasser. Il y avait eu la naissance de sa soeur Rose aux trois yeux. Heureusement elle était mort-née, et on gardait son foetus dans un bocal. Plus tard, il y eut des errements amoureux, suivis de scènes avilissantes; une fois, son mari allant la chercher dans un bal criminel où elle dansait dans la pénombre au bras de son amant. Et puis des maladies qui traînaient derrière elles le désespoir; la grand-mère Félicité noyant ses souffrances dans l'eau de vie, refusant de montrer au medecin le crabe qui lui rongerait l'anus, mais hurlant sa douleur à la lune comme une chienne. Pourtant, s'il vous prenait l'envie de le lui demander, et si elle était dans un de ses moments de sincérité, elle vous avouait qu'aucunes de ces occurrences n'avaient eu de conséquences aussi décisives sur sa vie que son histoire avec Jean.

C'était un amour magnifique et extravagant. Vieux comme le monde. Fluide comme le temps. Lui-même, en souriant, disait qu'ils s'aimaient depuis deux siècles.

Pour elle, n'existaient que le temps d'avant lui et celui d'après. Le premier si court qu'il ne lui restait en mémoire que des souvenirs d'enfance. Le second temps rempli de cet *évènement*. De cet amour *tous-vices toutes-conditions* dans lequel elle s'égarait jours,

nuits et mois, dans la même atmosphère où tendresse et cruauté s'entremêlaient. Les années se confondaient dans une prétendue éternité où s'enflammait cette passion qui dépassait le décorum auquel les autres essayaient de la réduire.

Si, à peine sortie de l'enfance, elle avait cherché cet homme, l'avait elle cherché, ou était-il venu à elle ?

Si elle continuait à le rechercher avec cette impatience irrépressible, tout en maintenant des amours parallèles, c'était parce que depuis toujours, *seculo seculorum*, et par la grâce du ciel, elle savait que la moitié d'elle même, qui lui donnait des ailes, demeurait en lui.

Elle l'avait donc toujours aimé. Quoi qu'il lui soit advenu dans la pauvre vérité de sa vie, c'était la seule constante. Une habitude devenue exigence et dépendance. L'esclavage consenti de ce fil rouge qui l'attachait à lui entre le ciel et la terre.

Comme presque toujours avec les histoires d'amour, celle-ci était née par hasard, et de gestes imprévus. Décembre qui était pour les autres une période de joyeusetés était à ses yeux un mois noir, marquant une autre année de solitude. L'air mélancolique dans un bal de salon, elle était distraitemment occupée à compter les mouches tandis que toutes ses camarades dansaient sur un air, qu'était-ce encore? Un boléro ancien. Une mélodie sentimentale :

Tu n'as pas changé/Tu es toujours ce jeune homme étranger...

L'air sentait la sueur et le parfum. Les lampions colorés trouaient l'obscurité. Les conversations amoureuses fleurissaient dans tous les coins tandis que tourbillonnaient les étincelles des allumettes du Bengale dans le jardin. Soudain, sans l'avoir vu arriver, il était là, devant elle, *Mademoiselle ?* Rien que de très banal jusqu'à présent dans cette scène. Mais il dut se passer quelque chose d'irréparable parce qu'à la fin de la soirée, Lola fut à jamais changée.

Le souffle de cet homme dans son cou, la chaleur de sa main, étoile à cinq branches, lui brûlant le milieu du dos... toutes ces sensations lui communiquaient un secret, indicible mais qu'elle sentait dans sa chair, ses os et son sang : celui que sur son corps, sur toute sa peau, les mains de cet homme lui apporteraient le repos. Voulant croire sans

preuve le bonheur possible avec lui, par espérance, par impatience, elle était tombée dans son lit. Elle avait été détournée de toute prétention à une vie tranquille à l'arrivée de cet homme dans sa vie. Ce qui l'attachait à lui était cette sensation de vide irrémédiable si l'autre, qui semblait répondre à toutes les attentes et à tous les désirs, disparaissait. Chacune de ses absences lui paraissait une perte irréparable. Comme si elle s'était vue soudain seule et abandonnée sur une île. Lui, au début, avait accueilli cet amour avec plaisir mais sans étonnement, tellement son long passé de conquêtes l'avait habitué aux passions qu'il éveillait dans les yeux et le coeur des jeunes filles ; acceptant leurs hommages avec une indifférence superbe, les regardant après l'amour comme autant de choses inutiles, les faisant fuir d'un froncement de sourcils comme des tourterelles pourchassées. D'elle, c'était sa façon d'aimer, si entière et si profonde, qu'il n'avait trouvé chez personne d'autre, qu'il aimait.

Elle l'aimait furieusement, avec un élan excessif, sans contrainte et sans pudeur. Il ne la rendait pas heureuse. Il empêchait qu'elle ne le soit avec un autre. Adroit à lui faire du mal, il la heurtait souvent. La froissait avec des paroles malheureuses, des gestes brusques. Rejetait sa tendresse pour ensuite la caliner comme une enfant, lui offrant son affection sans jamais se livrer. Elle mettait tout son orgueil à garder ces blessures secrètes, mais cet amour la tuait à petit feu. Qui pourrait expliquer jusqu'où peut aller l'amour ? Parfois, la passion des amants ne prend fin qu'au bord de la folie. Presque au point de non-retour. Mais commençons par le commencement, et laissons parler Lola.

En 1955, cette terrible année de souffrance de 1955, tous ceux qui se désolaient de la sécheresse qui s'étendait sur le pays et étaient réduits à manger du tuf puisque rien ne poussait plus dans ce pays de malheur, se seraient réjouis de voir pleurer ma mère. Le torrent de ses larmes aurait lissé la terre craquelée et remontait le cours de la rivière, reverdit les herbes sauvages et les feuilles amères qui avaient ballonné le ventre des enfants affamés la saison précédente.

Elle s'était mise en croix en travers de la porte pour empêcher mon père de passer, lui crachant des menaces d'une mort annoncée, du sol qui allait se fendre pour la recevoir dans son chagrin. *Terre ouvre toi, terre fends toi. Tu vas voir, tu vas voir. Mon âme à*

Dieu, mon corps aux chiens, ma vie allée au vent... Elle se signait en hoquetant *Mon Dieu, Mon Dieu...* Et elle pleurait. Et toute cette eau qui s'échappait de ses yeux inondait sa robe, dégoulinait sur le carreau luisant de la cuisine, coulait dans les rigoles trop pleines menaçant de noyer tous ceux qui gémissaient misère dans leurs boîtes en carton. Tout se brouillait, devenait fluide. On ne pouvait plus dire *Ici finit la terre, là commence l'eau*, et si cette histoire avait eu lieu dans un autre pays, il y aurait un petit garçon qui ferait flotter un bateau en papier dans le caniveau, mais ici on ne gaspille pas le papier, fut-il papier journal, vous savez bien qu'on en use pour boucher les trous des murs. En attendant, c'est le déluge, la maison est devenue une île, bientôt il nous faudra construire une arche.

Ma mère pleure. Et le murmure continu de ses larmes est si dense qu'il est impossible qu'on ne l'entende pas sur la terre entière. Si elle était fontaine, des jeunes filles au pieds nus, grâces déguenillées, se précipiteraient vers elle pour recueillir l'eau de ses yeux dans des vaisseaux émaillés, des gobelets en plastique, des cuvettes cabossées en aluminium. Ici, où les sources sont taries, nulle d'entre elles ne diraient *Fontaine, je ne boirai pas de ton eau*. Mais ni lumineuse ni Wallace, elle n'est qu'une femme aux yeux gonflés, grosse d'un minuscule têtard qui clapote dans son fluide amniotique. La cause de ce présent drame.

Mon père ne semble pas se soucier de ce torrent. Indifférent au déluge, il retrouse les jambes de son pantalon pour ne pas les tremper dans les flaques d'eau, passe au travers des bras de ma mère, détachant ses mains qui s'accrochent à lui, ses ongles, griffes d'oiseaux qui s'enfoncent dans sa chair, et sort.

Maurice ne pars pas. Les menaces deviennent gémissements. *Maurice revient*. Mon père ne se retourne pas.

Les hommes, dit-on, et on a peut-être raison, n'aiment pas les femmes malheureuses. Surtout si c'est eux qui causent leur tristesse. Mon père, en cela pareil aux autres, il n'y a donc pas lieu de s'étonner, à la moindre larme, préférerait se réfugier entre les cuisses d'une Didine, Rosita ou Alina quelconque, qui demandait si peu et qui riait beaucoup. *Ab, amor de mis amores, vamos a gozar*, devait-elle dire d'une voix chantante, en l'entraînant vers le lit. Tout cela pourrait passer pour de l'égoïsme. Passons pour ne pas lasser.

Ma mère était d'une jalousie à brûler des églises, à écorcher vif des enfants, à dépierrer les murs de sa maison. Mais elle restait vaincue devant ces filles toutes jeunes qui n'avaient d'autre ambition que de rendre heureux mon père. J'ai rencontré une de ces Alina un jour, et malgré son sourire, je l'ai tout de suite haïe. Parce qu'elle était belle et qu'à cause d'elle, ma mère avait les paupières d'un rouge perpétuel.

Je ne sais pas ce qui avait provoqué cette dernière scène.

Un rien allumait l'étincelle inquiète dans les yeux de ma mère, faisait flamber cet essaim de guêpes espagnoles dans son coeur. Un billet étoilé de fautes d'orthographe, oublié par mégarde sur le chiffonnier.

Et elle ne sait même pas écrire Maurice. C'est une sotte. Sotte à pleurer Maurice. Un nom dit pour un autre dans un moment d'abandon au milieu de l'amour.

Qui est cette Didine ? Rosita ? Alina ? Encore une putain. Une belle salope. Et cette fois ? Quelle était la proverbiale goutte d'eau qui a fait déborder le vase ? L'odeur d'une autre femme, sa sueur ou son parfum sur le corps, le sexe de mon père ? Mais je m'é gare, je rêve, j'hypothèse. Ce qui est certain et la vérité vraie, c'est que dans sa colère, elle a crié que l'enfant qu'elle portait, cet enfant dans son ventre, n'était pas le sien. Mon père a ri. *Je ne te crois pas Marie Thérèse, tu es folle.* Ma mère n'a pas cillé. Ensuite il a dit : *Réfléchis bien à ce que tu dis Thérèse.* Alors, de sa bouche, à voix basse, un à un, elle a égrené des détails. Mon père s'est levé et dans ses yeux, l'orage. Et dans un silence venu mourir dans un autre silence, il s'est habillé, a passé ses chaussures, s'est dirigé vers la porte. Et c'est alors qu'elle a commencé à pleurer.

Après le départ de mon père et du plus loin qu'il m'en souviennne, il n'y eut plus que des voix de femmes dans cette maison ancienne. Les cris, les chuchotements qui sont restés dans les cloisons de notre demeure ont ce ton aigu, grave ou sévère que je peux assortir aux photos de ces mortes collées sur mon miroir. Les voilà toutes ces femmes qui ont coloré les jours de mon existence, cette lignée de femmes dont je suis descendante. Mon aïeule Sélitane, baptisée Julia, je vais tout vous dire, avait mangé la terre d'Afrique avant de boire l'océan qu'elle traversa avec la cour du roi Béhanzin. Dans son grand âge, elle devint aveugle, et longtemps sa mélopée, litanie répétée de continent en continent, et que ma fille ne transmettra pas à ses enfants, flottait à travers la maison. Elle était âpre comme une pie voleuse, grapillant tout ce qui n'était pas assujetti par des clous. Enfouis-

sant ses pauvres trésors dans une boîte en carton qu'elle gardait jalousement sous son lit, pour inspecter à loisir ses richesses avant de s'endormir. Après la mort de cette femme frustrée, illétrée, qui maniait en virtuose le nerf de boeuf, on retrouva, parmi des chiffons de papier sans valeur, un coeur en argent ciselé, terni par les années, où étaient inscrits le mot « Bonheur » d'un côté et les initiales entrelacées G.S. de l'autre.

De passage aux Antilles, elle avait fait la connaissance d'un certain Gaston Sarogance, propriétaire d'un débit de boisson, dont elle avait subi le plaisir dans l'arrière-boutique chaque soir que le bon Dieu avait fait, jusqu'à ce qu'elle fut grosse. Il se débarassa d'elle en l'envoyant en bâtiment à l'autre bout de notre île et en promettant de l'entretenir elle et son enfant. De cette petite femme-pintade, noire et grise, naquit ma grand-mère Félicité. Grande. Belle. Si grasse, qu'elle déplaçait son poids d'air en marchant. Brise qui soulevait la poussière et les feuilles fanées.

À seize ans, sur le chemin qu'elle empruntait pour aller à l'école, elle semait derrière elle des espoirs, dettes qui demeureraient impayées. Les hommes en bavaient. Une flamme claire brûlait dans leurs yeux. Des poussées de désir brusques déchiraient leurs pantalons et provoquaient une migraine telle qu'ils se précipitaient vers la pharmacie la plus proche acheter des analgésiques.

Alcantère Debramme, un vieux monsieur couleur-cadavre qui avait l'apparence d'être riche, avait même perdu la tête et était un jour venu demander sa main.

Félicité, née et nommée pour le bonheur, avait préféré, par quel voeu irréfléchi ? demander l'amour d'Anselme en cadeau de mariage. Anselme aux souliers rafistolés avec de la ficelle, toujours un cahier sous le bras, une plume derrière l'oreille, avait volé son coeur avec des poèmes qu'il lui envoyait par dessus la barrière. Petits papiers roulés en boule où amour rimait avec toujours et coeur avec bonheur. Les paroles s'envolent, les écrits restent. Madame Julia avait dit *non, non et non*, ayant des ambitions plus hautes pour sa fille. Face à ce refus, le coeur de Félicité était devenu un jardin de ronces. Épines sèches. Deux ans, elle porta un deuil d'amante pour cet amour contrarié, jusqu'au jour où elle aperçut Anselme accroupi près du mur, se soulageant d'une indisposition soudaine. Elle n'était pas si délicate, mais cette colique avait été provoquée par un abus de figues volées. La marchande avait pointé Anselme du doigt et Félicité ne pouvait pardonner la gourmandise de son poète. Elle aurait peut-être encore regardé vers Alcantère De-

bramme, mais le vieux monsieur, abandonné comme un gibus après le bal, s'était consolé avec une *Primerose* du quartier et n'était jamais plus repassé devant la barrière. Quant à Anselme, je vous le dis dès maintenant, puisque nous n'aurons plus l'occasion de le revoir, des années après que le temps eût calmé les médisances, il avait vieilli seul avec ses poésies devant l'unique étagère de la boutique de sa mère où se cotoyaient de l'huile de foie de morue, du *Frosoforme* pour la mémoire, de la pierre d'alun pour reserrer la vulve, du *Cafénoïl* pour la migraine, des titos roses et des piroulis qui se ramollissaient sous leurs fines feuilles de plastique rouge. Au dessus de lui, les deux gravures, le gras *Je vendais au comptant*, le maigre *Je vendais à crédit*. Qui aurait voulu vendre à crédit ?

Le coeur libre de Félicité reflorissait avec l'arrivée d'Estime Placide qui possédait la maison dans laquelle naquit ma mère Marie-Thérèse Lorette Placide qui tomba amoureuse folle perdue de mon père. Maître Derville, puisqu'il était avocat, Maurice pour les intimes. Ils furent heureux. Quelle épitaphe. Car après les premières années, les choses changèrent. L'amour n'est-il pas toujours une merveille à l'entrée de la fête ? Ma mère, ma pauvre douce, était trop fragile pour ne pas souffrir des conséquences du charme de cet homme dont le sourire attirait les tourterelles.

Marie-Thérèse aimait Maurice, et Maurice se laissait aimer jusqu'à la lassitude, par cette fille mince au regard triste qui buvait ses paroles, s'appropriait le paysage reflété par ses yeux, humait l'air même qu'il respirait.

Mon père aimait rire et chanter, boire et danser. Il avait sa table réservée dans tous les cafés de la ville et une bouteille marquée au nom de Monsieur Maurice à la portée de main de chaque barman.

Portrait de mon père en jeune marié.

Un soir, avec un groupe d'amis, il se laisse séduire par une promenade en dehors de la ville. Chacun sa chacune, ils se réveillèrent dans un bordel de province en plein midi. Dans ce temps-là, il avait encore scrupule à chagriner ma mère, et essayait diverses belles paroles à lui offrir en consolation. Un des amis, un colonel, lui offrit de l'enfermer dans la prison du bourg. Seule façon de sortir de ce mauvais pas. La même soirée, le bruit courait que Maître Derville avait été arrêté. On parlait de dénonciation, d'actes subversifs... On fit savoir à ma mère éplorée qu'il lui faudrait faire des démarches auprès du

colonel pour libérer son mari. Elle eut si peur qu'elle eut une défaillance et tomba assise sur un réchaud. La cotonnade mince de sa robe fut trouée par les charbons enflammés. Cris. Lamentations. Glaçons pour refroidir les brûlures. Il riait en racontant l'histoire. Ma mère n'a jamais su la vérité.

Donc en cette effroyable année de 1955, sans tambours ni trompettes, aidée par sa mère et une sage-femme, Marie-Thérèse accoucha d'un enfant de sexe féminin. Elle garda le lit longtemps avant les *relevailles*, dans l'espérance que mon père reviendrait. Espoir déçu.

Quelque temps après, on me trouva un parrain et une marraine et on me baptisa Lola. C'est un nom de pute. Aussi me voilà. Ma mère avait menti. Je suis bien la fille de mon père. J'ai hérité de son égoïsme. La passion amoureuse qui m'emporte à chaque fois avec la même violence vers des hommes si différents les uns des autres, est celle de mon père. L'impétuosité qui me caractérise est la sienne. Nous partageons le même goût de l'aventure, et nous sommes si obstinés, la brutalité de notre entêtement est telle qu'une horde de chevaux sauvages ne pourrait nous détourner d'un plaisir que nous nous sommes promis. Et en vous parlant des histoires d'amour et de mensonges de mon père, je vous parle aussi des miennes. De mes amours, il y en eut de scandaleuses, de secrètes, et l'une d'entre elles particulièrement cruelle. Certaines ne furent que bagatelles. Il y eut aussi des histoires sans âme et sans grâce. Une s'achevant alors qu'une autre était en train de naître. Tout cela pour en oublier une seule. Car à chaque fois, je me rendais compte que jamais une autre histoire ne compterait autant pour moi que celle que j'avais vécue avec Jean. Mon corps le disait à mon esprit, mon esprit répondait à mon corps, et je comprenais même au coeur des aventures et mésaventures avec d'autres hommes que jamais plus je ne connaîtrais ce moment insupportable, ce déchirement, cette violence qui menaçait non pas les autres, mais moi-même : l'absence de Jean.

On aime toujours ce qui vous fait souffrir. Il paraît qu'un tourment amoureux est pareil à tous les autres. Il faut laisser passer le temps. On ne meurt que la première fois. Les autres fois, on pleure. Ensuite, on fait passer le goût de l'homme parti avec un autre. Combien faut-il aimer de corps pour en oublier un seul ? Croyez-vous possible que l'odeur d'un homme persiste à travers le temps ? Je connais, je me souviens de ce corps, j'ai aimé cette peau, cette odeur de tabac. Et le parfum de l'absence est si fort que jamais je n'ai eu besoin de fumer et de m'imprégner les poignets de son eau de cologne

pour le rendre présent, le faire revivre en moi. Mais tout s'efface, tout finit par s'exorciser. Il s'agit de recouvrir les souvenirs douloureux par d'autres, moins importants plus répétitifs, plus quotidiens. Comme on recouvre des ordures de feuilles sèches. Mais que je vous raconte.

C'était au commencement du monde, quand la terre était encore plate, que cette histoire s'est déroulée. Vous le savez bien ou le devez savoir, qu'elle traite d'un amour malheureux. Les amants heureux n'ont pas d'histoire. Le moment où l'amour ou le coup de foudre va se produire ne se distingue en rien des moments plus ordinaires et plus innocents. Il n'y a pas de présage, de signe prémonitoire. Pourtant dans ce temps sans temps, dans l'univers immobile, j'aurais pu dire le jour, l'heure et la minute et la seconde où je l'avais rencontré. C'était un vendredi. Un 13. Dans l'année la plus longue qui put exister sur terre. Et dans ma mémoire, c'est ce jour-là que tout commence.

Je rencontre Jean et plus rien ne sera comme avant. Jean avec son visage sculpté, ciselé, tel que je n'en ai jamais vu de pareil. Il marche avec ses mains croisées derrière son dos. Et quand il sourit, c'est le soleil. Il était marié, donc inaccessible, mais j'en étais absolument éprise. Et je me suis forgée toute une histoire dont il n'y a que moi qui me souviens. Je l'ai aimé, je suis partie, je suis revenue. Je ne sais plus combien de fois je l'ai quitté. À chaque fois avec la souffrance d'une noyée. Enveloppée d'algues, mes poumons se déchirant par manque d'air, éclatant à la surface de l'eau. Je l'aimais soufflé coupé. Je le fuyais pour respirer. À chaque fois, pleurant les morts successives de cet amour tandis qu'il souriait, en me répétant que lui ne me quittait pas.

Quand je le rencontre, j'ai quinze ans. J'ai quinze ans et je suis au bal. Jean n'est qu'un inconnu au sourire tendre dont le regard croise celui de l'adolescente un peu frêle qui fait tapisserie en robe et sandales bleu-sirène. Cérémonieusement, il m'invite à danser. Par pitié ? Gajeure ? Émerveillement dans les bras de cet homme. Moi qui ne connais que ceux des garçons de mon âge, je suis troublée, grisée, affolée dans les bras de cet homme qui a, a-t-il trente ans ? un âge très ancien. Et quand la musique s'arrête, je refuse d'être libérée de son étreinte. Pour l'amour du ciel, je veux qu'il me garde prisonnière à vie. Je me rends, mon Dieu, je suis coupable, je me soumetts à lui. Il sourit, dit merci, mais je suis toujours là, accrochée à lui. Impossible de se dégager. Alors, dans le bref silence entre deux chansons, il me dévisage soudain comme jamais je n'ai été regardée auparavant. Terre nouvelle. Découverte. Et je lis dans ses yeux le signe et la promesse :

le désir et le désir déjà exaucé. Il s'était rapproché de moi, et dans un moment où tous les autres avaient disparu parce que j'étais devenue aveugle et sourde, un moment si bref que je l'avais peut-être rêvé, il murmura des paroles dont la couleur différait de celles que j'entendais ordinairement. Un *J'ai envie de toi* dit quasiment sans respirer. Des mots qu'à quinze ans je n'avais jamais entendu et qui viennent secouer ma vie ensommeillée. Et ce vague sourire avant de s'en aller. La voix triste sur le disque entonnait : *Si je t'ai fait de la peine, en te quittant ce soir-là / Sans un mot sans un regard même pour apaiser ton émoi...*

Nuit sans sommeil, peuplée de rêves. Peuplée de Jean. Le lendemain, je le cherche dans toute la ville. Tout le jour et sur tous les visages, je cherche Jean.

C'est qu'une grande folie d'amour souffle sur mon adolescence. J'ai quinze ans et un coeur d'opéra. On y joue toujours un drame, une tragédie tropicale. L'amour est pour moi un mélange troublant de sacrifice, d'exaltation et d'euphorie. Je veux être Phèdre, Bérénice ou Cyrano et je ne fais que rivaliser de délire avec Alfredo. Me voilà devenue celle qui aime les autres à en mourir. Et je les aime tous. Ces faux Rimbaud, ces faux Verlaine. Avec une affection souvent intempestive. Sans réciprocité exigée ou attendue, et même parfois en dépit de leur indifférence affichée.

Je me voulais d'une disponibilité totale et relevais le défi devant leur tiédeur, dans le désir persévérant de les rendre amoureux. Et ces histoires banales, avec ces jeunes hommes dont aujourd'hui je reconnais l'égoïsme et la légèreté si évidente, je les embellissais, par fierté, par bravade, ayant l'orgueil de vouloir vivre des aventures exceptionnelles. Ambitions déçues, intrigues toujours recommencées sous leur déguisement illusoire. Cérémonies inutiles. Jusqu'à Jean. Jean qui avait reconnu cette faille en moi et allait devenir le bourreau désiré qu'attendait cette victime consentante. C'est par lui que j'ai appris à souffrir en souriant. Je crois tout ce qu'il me dit. C'est un prodige de sensibilité et de vérité que cet homme. Il ne ment qu'à sa femme. Je réserve mes mensonges à ma mère. Jean me donne des leçons particulières. Je me suis mise en tête d'apprendre le piano et le samedi, quand Madame est absente, avec la couverture jaune du Hanon bien en évidence sur le vernis noir de l'instrument, je m'évertue à faire le plus de fausses notes possible tandis que Jean promène ses mains sur moi. Il s'agit de tromper la vigilance des bonnes qui pourraient écouter à la porte et rapporter un silence suspect. Parfois, c'est lui qui se met au piano et je suis entre ses genoux. Quand c'est de nouveau mon tour sur le tabouret, le staccato de La Valse Indienne est le seul rythme qui résiste à ses assauts et

que j'arrive à maîtriser. Aujourd'hui encore, c'est le seul morceau que je puisse jouer de mémoire. Je l'ai jouée jusqu'à l'épuisement cette valse, tandis que sa bouche et ses mains jouaient à d'autres jeux. Je ne sais pas quel type de rapports il entretenait avec celle que j'ai toujours appelée Madame. Elle me semblait d'un âge aussi ancien que Jean et ne m'intéressait pas.

Se doutait-elle de ce qui était en train de se passer chez elle ? Ce n'était sûrement pas la première aventure de Jean. Je n'étais pas sa seule élève, et je n'avais pas le monopole de sa tendresse. Mais c'était la plus imprudente de ses liaisons. Et comme tous les amoureux, nous étions exhibitionnistes. Nous nous dénoncions sans le savoir par le tremblement de nos mains, nos regards complices, nos sourires esquissés, furtifs, trop vite réprimés. Par des frôlements que nous croyions imperceptibles et qui étaient des indices pour tous les autres. Révélation aussi précises et terribles qu'un cri d'amour « Te amo » aria vibrante, chantée par une soprano sur scène. « E finita la commedia. » L'année suivante, sans avoir appris les sonates que jouaient ses autres élèves dans les récitals du lycée, je pris l'habitude de le rencontrer dans la chambre d'un ami. Je séchais mes cours et le rejoignais l'après-midi. La chaleur de nos corps nus se mêlait sur le matelas sans draps dans cette chambre de célibataire. Il met la radio. Il m'embrasse. Jamais on ne m'avait embrassée comme cela. Il me dévore de baisers. Il me mange la bouche. Il me mange moi entière, ma chair, mon corps. Pas un morceau de moi qui échappe à sa bouche, à ses lèvres, à ses dents, à sa langue. Festin de cannibale. Il mordille, suce, lèche, déchire, me marque de ses dents. Il touche à tout, pille et dévore. Vorace, avide. Mais j'avais beau vouloir me fondre dans le corps de Jean, mon corps encore si frêle lui en refusait l'entrée.

Ce qui s'était passé ensuite, et qui s'était répété de nombreuses fois tout au long de cette année de perte, j'aurais préféré ne pas m'en souvenir. Mais la première humiliation acceptée fut quand il m'ordonna de faire l'amour avec un autre avant de revenir. Auquel de mes anciens amoureux délaissés allais-je demander ce service ? Du reste il me le refusa. Je revins tête basse encore vierge dans ce lit où Jean, entretemps, en avait défloré d'autres. Mais quelle importance ? De lui, j'aurais tout accepté.

..... À suivre

derniers jours d'avril
les arbres étaient lourds de fruits
nous mangions des mangues
nos lèvres et nos mains tachées de sirop jaune
et chaque soir la pluie

ta jambe m'ancrait au lit

je n'oublie pas la misère au dehors mon amour
je n'oublie pas
l'eau déserte
le lit de pierre
au fond de la rivière
les vers luisant dans le ventre des enfants
la faim qui grogne comme un chien
je n'oublie rien

dans le noir
les voix à la radio et tes yeux
prophétisent des malheurs de fin du monde
mais ton étreinte éloigne ma solitude
et fait frémir des ailes d'oiseaux
tout au fond de mon coeur



Amours & bagatelle

L'amour fou

*«Non, l'amour n'est pas mort en ses yeux et cette bouche
qui proclamaient ses funérailles commencées.
Mon amour n'a qu'un nom, qu'une forme...»*

Robert Desnos

Un homme m'attend sur le seuil de sa maison, une arme à ses côtés. Un homme seul, assis à l'ombre et que je vois à peine, mais dont je reconnais tout le corps, les yeux fermés, à son odeur. Il promène ses yeux sur moi, tend les mains, et m'enlace si près, si près, que je ne peux voir son visage. Je vertige. Je chavire. Et quand je lui ouvre ma robe, je jette en même temps mon âme à ses pieds. Il suffit à justifier mille hérésies, et dans ses bras, je perds le dieu de mon baptême et jusqu'à la mémoire d'autres prénoms d'amour.

La nuit enfante des merveilles. La lune est déchaînée, pleine et ronde. Les lucioles s'allument une à une comme des étincelles. Voilà l'ombre et la lumière séparées dans le jardin plein de senteurs. Je suis cet homme dans sa chambre. L'eau claire de la lune baigne le lit à travers les rideaux. Des feuilles sèches d'eucalyptus, froissées entre les draps, me saoulent d'un parfum sombre. Il m'embrasse et dit mon nom. Le conjugue de paroles aussi douces que vulgaires, aussi vulgaires que douces. Ses mains rugueuses remontent mes jambes jusqu'à trouver ce triangle, nuage noir de mon désir où je dis oui, et encore oui. Et il y a sa bouche et le feu de sa langue qui me ravagent. Il me met en croix, lèche la trace humide sur la soie du slip. Il dézippe et dégraffe, écarte mon plumage, ordonnance mon corps. Viens que je te fasse mal. De face et à l'envers. À l'envers et de face. Viens que je t'apprenne des manières sous tes jolis frou-frous. Et de face et de pile, et de pile et de face. J'ai les bras déployés, les cuisses en delta et mon sexe est d'amiante.

La pierre ponce de sa langue me lèche le fri-fri. Et je gémiss mon syllabaire. B-a-ba du plaisir. J'accordéonne mes soupirs. Je m'envivre à sa queue. Je la suce et la suce et lorsqu'elle m'envulve, elle touche à mon coeur. Crée en moi un vertige. Elle qui seule peut éteindre en moi cet orage quand il me garde ouverte, coule en moi et m'inonde. C'est un désir long et brûlant qui mêle bouches et membres, une douceur qui entre en moi et soudain me déchire. Je gémiss à tout va la chanson, des couleurs chantent en moi et je fais des prières inversées. Je ne reconnais plus ma voix qui crie. Ah, quelle insolence, cet amour qui récidive. Feu sous la cendre. Vous me croyiez mort et me voilà pourtant. Dans ce lit aux draps usés, éclairé par la lune, il m'a prise sans faire halte, enserré ma taille de ses jambes. Arbre étouffé par des lianes. Au rythme de ma chair et de mon plaisir, remous et secousses au milieu de son lit. Balance, cadence. Écartelée et gémissante, je me laisse mourir telle une bête lasse.

Mensonge

Ils m'ont menti, ceux qui m'ont dit qu'un jour je serais plus tranquille. Ils m'ont trompée. Rien ne meurt avec l'âge. Ni l'envie d'amour, ni celle des baisers. Et mon coeur fou me fait parfois oublier ce corps encombrant alourdi par les ans. Si facilement séduit pourtant, si passe de trop près un homme aux yeux trop doux. Et je tréssaille du même désir, cent fois retrouvé, quand un danseur me chavire, ses doigts agraffés à mon cou. Quelle chaleur soudain m'envahit à un éclat de rire ? Me donne envie de mordre à pleines dents ces lèvres heureuses ?

Ils m'ont menti. Je ne fais deuil de rien. J'ai dans mes jambes des envies de courses à perdre haleine dans les broussailles inondées de soleil, vert et ciel mélangés, cheveux défaits, épaules nues au vent. Des envies de culbutes aux membres emmêlés. De baisers dont la saveur serait celle de la pulpe des mangues et m'empliraient la bouche de leur sirop de miel. D'une langue qui aurait la fraîcheur de l'eau d'une fontaine. J'ai des envies

de sexes durs comme du verre. Des envies de peau chaude et d'aisselles dont je lècherais le sel, et plus bas encore dans l'odeur de fougère. Je rêve à la brûlure si douce du sable à la plante des pieds. Du cri arraché au plaisir comme celui de l'oiseau soudain désencagé. J'ai dans mes mains des envies de caresses, dans mes oreilles le doux gémir qui suit une nuque frôlée.

Et vous passez sans me voir, laissant flotter autour de moi votre parfum de bête libre. Sans savoir que mes yeux vous ont déjà appuyé contre ce mur et mes bras ont cadencé votre corps. Que je vous ai de la tête au pieds, comme une menthe, sucé. N'avez vous pas senti mes doigts dans vos cheveux ? Et du plus loin que je me garde, très loin de vous, lorsque je vous regarde, ne sentez-vous pas cette jouissance qui roule en moi ?

Vous ne savez donc pas qu'ils m'ont menti, ceux qui m'ont dit qu'un jour je serais plus tranquille ?

Désirs

C'était le temps d'amour où les hommes se confondaient. Tous à ton image. Tous à ton prénom. Tu avais jeté mon coeur et je traînais dans la rue en attente de caresses. Et les passants, je les racolais selon le jour, la pluie, le temps. La tristesse à fleur de corps, mes yeux à pierre fendre et j'y mettais du noir, et eux me mettaient sur le dos. L'univers réduit à ce lit où je m'accordais le plaisir de ne dire que oui. Les dents serrées pour ne pas pleurer. Toujours tes initiales au fer à marquer sur ma peau. Ce désir en couteaux croisés sur mon coeur. Et du fond de moi, je t'appellais, du fond de ma mémoire. Seul ton nom à se briser dans ma gorge, comme vague frappée au rocher. Tous ces corps que je choisisais, ces amants de hasard à qui je disais *Aime-moi Aime-moi, Ne me parle pas*. Et je me croyais avec toi.

Ah, t'aimer toujours me fut tourment. Toujours cette blessure. Toujours flèche

décochée. Flambée de sang violet. Et je rêvais comme d'autres, d'amours plus faciles. À peine un nuage, l'eau qui glisse tranquille, ou dans un billet doux, *Je t'aime Moi aussi*. Ce n'était pas écrit. Nuage s'il y avait, annonçait la tempête et l'eau nous inondait. Pour nous, toujours il a saigné sur la Carte du Tendre.

Chaque nuit sur la scène
d'un amour majuscule se meurt
Violetta

Je viens boire sur ta bouche
un parfum d'opéra
et perds l'éternité
à te vouloir saisir

Dans les haies de ronces où tu m'as caressé les seins, ah doux, doux pour la première fois et me voilà en flammes, ma robe prête à tomber, égarée en plein midi. Je t'ai pris la main et l'ai mise sur mon coeur qui bat en démesure. Et puis dans le silence de la chambre, la porte ouverte à deux battants comme j'ai fait de mon coeur, de mon corps, je t'ai pris et tu m'as prise. En ce temps de désir quotidien, tu m'inventais des extravagances et ma complaisance était sans bornes, ma chair consentante. Fondue en caresses, chuchotant mes désirs tout bas dans l'étouffement de l'oreiller, les reins creusés par l'envie que tu inscrivais sur ma peau des signes d'amour, hiéroglyphes sur la page de ma peau. Et finalement, enlacés ventre à ventre, queue contre la fente violette, de ma gorge s'échappait quel bestiaire ? Tour à tour hurlements de loups, roucoulements de tourterelles, entrecoupés de mots de toute éternité murmurés doucement *Aime-moi Aime-moi Je veux tout Viens*. Puis vint le temps de l'amertume, et nos corps dépareillés s'en furent par d'autres chemins. Tu t'habillais de lâchetés, moi je prenais mes larmes pour bouclier. Et quelles paroles irréparables jetées au milieu de la nuit que tu renieras au petit matin ? *Trois fois non Je n'ai pas dit cela*. Mais tu as tes yeux de remords et avide de trouver une nouvelle raison de souffrir, je me mets à pleurer ces chagrins secrets et cette jeunesse qui s'en va.

La lune s'est brisée sur ma tête
Et mon sang bleu d'encre coule de ma veine ouverte

Ma plume se promène sur mon corps

Chair privée d'amour

Chair privée de chair

J'entends battre tes pas qui s'éloignent de mon coeur

Et tu me fais la solitude au fond du lit, le dos tourné. Et tu me manques déjà. Un peu, beaucoup, insupportablement. Je regarde la nuit devenir jour, le jour changer encore en nuit, et me voilà au milieu de ce lit où je suis venue mourir avec mon ventre qui brûle.

L'amour a fermé mes yeux à clé

Pauvre mendicante aveugle au coin d'une rue

Enfermée dans sa nuit absurde

J'entends rire au soleil

des petites filles qui jouent aux osselets

Requiescat en pace

Ah, que ne puis-je te dire les mots fous qui me viennent à la bouche ? Les mots fourmis-rouges sur le sucre de ma langue. Tous ces mots incendies, ces mots couchés en travers de la nuit pour conjurer l'adieu ?

Que ne puis-je trouver ces paroles-clefs pour m'introduire dans ton sommeil, réveiller ce désir en toi, le broder à la main au milieu de la nuit ? Pour que peau contre peau, ta bouche contre ma bouche, même souffle suspendu, tu entres en moi, t'enfonces en moi, lance, épieu, fer, feu, sang et me chevauche avec pour seul licou, mes cheveux enroulés à ta main. Me fasses courser une folle cavalcade contre le mur, l'encoignure de la porte et quand tout est fini, que cela recommence dans ces draps où toutes les positions de l'amour ont laissé leurs traces. D'autres eurent les orangers en fleur, l'odeur de citronnelle flottant légère dans l'air, il te resta cet oiseau maigre, blessé à l'aile. Il y a de cela bien longtemps. C'était un temps de solitude, mais ta jeunesse je l'ai gardée pourtant dans le souvenir de mon corps. Et dans mon coeur, tout ce qui touche à toi me devient une romance quand l'été s'abandonne.



Portrait de famille

Marie-Judith

Ma mère est morte en couches. C'est un secret de famille mais il a été mal gardé. Il s'est ébruité, éventé. Oui ; il est devenu du vent. Il s'est fauflé dans l'air, s'est s'éparpillé, a passé à travers la gaze des rideaux et fait voler comme des mouches cet assemblage de mots bourdonnés d'oreille à oreille, venus mourir aux miennes dans un chuchotement. Je suis une orpheline-née. Enfant non-désirée. Selon les rumeurs, ma mère s'est retrouvée mystérieusement enceinte l'année de ses quinze ans. L'année de toutes les duperies ; l'année des promesses non-tenues. Ils se trompaient tous. Monsieur, Madame, les deux filles...

Mensonges. Mensonges. Un vertige de mensonges. Le père et sa maîtresse, dilapidant l'argent du ménage. La mère, les yeux flous, sirotant les liqueurs en cachette. La soeur aînée, la Jacinthe mal-aimée, mariée avec ce fou d'Alphonse Bourelli, et qui prétendait être heureuse alors que tout le monde savait bien qu'il ne l'avait jamais touchée. Mariage non-consommé. Mariage aussi blanc qu'avait été sa robe de mariée. Et le tourbillon bleu des mouches à merde qui bourdonnaient. Marie-Judith, la fille d'Amédée et de Nirvah Prospère est morte en couches. Ma mère est morte en couches. Son sang glissant en rivière, de la couverture de plastique installée sur le lit pour l'occasion, jusqu'au sol parqueté d'acajou. Rosanna, désemparée, essayant d'endiguer le flot, épongeant le plancher et la flaqué de sang qui se déployait à ses pieds. Rosanna dans un hurlement appelant *Madame Amédée Madame Amédée...* Pas précipités dans le couloir. Quand ses parents entrent dans la chambre quelques instants plus tard, Marie-Judith est sans doute déjà morte. Et c'est un père fou de douleur qui l'emporte dans ses bras en dévalant les escaliers, qui la dépose dans sa voiture et fonce à l'hôpital. Rosanna reste muette, distraitement touchant les fleurs de sang caillé sur les draps. Le drame est consommé. La souffrance commence. Il faudra tracer une ligne rouge entre l'avant et l'après.

Hortensia

Hortensia Nerval apparut toute nue dans l'embrasement de la porte. Esquissant un pas de danse, elle entra au salon en criant très fort *Musique Musique*. Les mains papillonnant au dessus de sa tête folle, elle tournoyait sur elle-même jusqu'au vertige. Elle chantait *Lalala* et elle dansait. Pâle et molle, sa peau fripée flottait autour d'elle comme la gaze défraîchie d'une moustiquaire, comme une robe blanche toute plissée, une robe de mariage fanée, tachée de bleu. Il y eut un moment d'effarement. Les couples qui dansaient au son de *Amor Amor Nacio de mi Nacio de ti Nacio del alma...* demeuraient immobiles, figés dans leur poses. Georges perdait le souffle, suffoquait. Il s'élança vers elle, bafouillant *Maman Maman Viens Maman*, en lui tenant les épaules, essayant de son mieux de cacher sa nudité, mais la vieille dame résistait. Éblouie par ces lumières et cette ambiance de fête qui lui avait rappelé sa jeunesse, elle regardait autour d'elle, un rouge de merthiolate saignant sur sa bouche édentée, le regard flottant et perdu discernant vaguement la silhouette des hommes, elle fronçait les sourcils de contrariété. Ses mains tremblaient. *Laisse moi tu me fais mal, je veux danser*. Georges avait cet air des gens qui souhaitaient de toutes leurs forces disparaître. Peut-être mourir. Il tira sur les bras de sa mère pour la forcer à sortir. Et puis soudain, il y eut un choc sourd. Il avait glissé sur le parquet trop ciré en entraînant la vieille femme. Ils se débattaient entre le canapé et la table basse. Il y eut des rires étouffés mais l'évènement scandalisa plusieurs personnes. Celles qui d'un air affairé disaient *Pardonnez moi mais il est tard nous devons partir*, et les autres qui avant de trouver l'excuse qu'elles cherchaient, s'esquivaient. Seule était restée Rose.

Charité

Monsieur Célestin remettez-moi mon drap. Monsieur Célestin remettez-moi mon drap. Oh, Monsieur Celestin ! Oh !

Sans desserrer les dents, Célestin tirait le drap des mains de Charité et traversait la cour d'un pas vif, la tête droite.

Madame ! Madame ! Voila monsieur Célestin qui va encore monter sur le balcon !

Sans s'arrêter, le drap blanc sous le bras, Célestin rentrait dans la maison et grim-pait l'escalier. Il commençait à sourire en arrivant sur le balcon. Hors de souffle, il poussait une petite table contre la porte pour être bien tranquille. Il dépliait le drap et enveloppait son corps nu à la manière d'une cape. À chaque fois qu'il voyait passer une écolière, ou une jeune marchande sur le chemin caillouteux, il ricanait doucement, ouvrait les pans du drap et hurlait *Dracula ! Dracula !* en exhibant son membre immense et dur. Nadine Célestin mortifiée envoyait alors Charité à l'étage. *Eh bien, allez donc, c'est pourquoi je vous paie.* Charité, les larmes aux yeux, se demandait ce qu'elle avait bien pu faire au Bon Dieu. Parce qu'après toute cette excitation, monsieur Célestin allait passer sa rage sur elle et sur le balcon même. Madame Célestin prenait son chapelet et faisait comme si elle n'entendait pas les assauts répétés de son mari sur la petite bonne.



Invité d'honneur

Adieu

«*Je prends congé des morts, mais pas pour les oublier.*»
Saramago

Parfois, j'ai des nuits empoisonnées de cauchemars...

J'erre à travers un grand jardin saccagé par le vent. Des aboiements déchirent le silence. Un chien me poursuit. Un chien noir, pelé, famélique. Il me poursuit et il gronde féroce, canines offertes. Je perds ma route et me retrouve pantelante, affolée, devant une grille rouillée que j'essaie vainement de pousser. Une odeur d'angoisse, aigre, phosphorescente, m'envahit... Je suis trempée d'urine et de sueur...

Par la porte entrouverte de la chambre, je vois Nestor venir à moi. Il revient fréquemment la nuit, en grand mystère, dissiper mes mauvais rêves et hanter ma pensée. Un parfum de miel et d'alcool le précède ; un souffle grisant, presque écoeurant, de figues trop mûres. Une nuée de papillons jaunes, annonciateurs de grands changements, voltige autour de lui. Son visage reste fardé de leur poussière incandescente. Il ne dit rien. Il ne dit jamais rien. Il s'assied au pied de mon lit. Ses bras sont des épines vertes qu'il enroule en collier autour de mon cou...

C'est par un hasard, un pur hasard que j'ai rencontré Nestor Bragamance. Dans la chaude odeur d'une fête où j'avais été entraînée le jour de mon anniversaire *Viens Tu ne peux pas rester seule Viens t'amuser*. Les gens se préoccupent de mon bonheur. À la demi-clarté des lampes, les couples dansaient, et moi je m'ennuyais. J'ai farfouillé dans une pile de disques et j'ai trouvé ceux de Ferré. Tu te rappelles Nestor ? J'ai changé la musique et tout s'est arrêté. Et tu es venu. *Qui ose ?* Tu as dis *Qui ose ?* Et c'était moi.

Je t'ai rencontrée par hasard,
 ici, ailleurs, ou autre part.
 Il se peut que tu t'en souviennes...
 Sans se connaître, on s'est aimé,
 et même si ce n'est pas vrai,
 il faut croire à l'histoire ancienne...

Je me souviens Nestor. Je me souviens de cette nuit passée dans ta petite voiture bleue. Nous avons déserté la fête, et nous avons fait la fête à deux, la nuit de ma fête à moi. J'avais dix-huit ans cette nuit là.

La nuit tourne autour de moi tel un manège. Elle s'arrête et se transforme en cette autre nuit où j'ai crié ton nom en touchant la place vide dans mon lit. Cette nuit où je t'ai attendu jusqu'à l'aube. Je me suis accroupie sur les draps défaits dans l'attente illusoire de te voir revenir, réparaître, et enfin j'ai cédé au désir de sommeil. Et quelle est cette voix qui m'appelle dans le petit jour pour me rappeler ton absence ? Pourquoi s'est-il levé ce jour, pourquoi ? Au milieu de la nuit, un rêve, rien qu'un rêve. Mais tu ne reviendras pas dans ce petit jour blême. Avec toi est passé mon passé. Où est-il mon passé ? Noyé dans cette nuit, égaré par mégarde ? Comme ces mots qui s'effacent de l'écran de l'ordinateur et il faut tout recommencer. Mais il y a mille détails oubliés...

Un baiser. Il y avait eu un baiser banal et quotidien. Un baiser *à plus tard*, un baiser *je reviens*. Mais quelles étaient les dernières paroles ? Le dernier regard ? Pas celui que j'ai jeté sur ton visage à l'hôpital. On n'avait pas voulu que je te vois d'abord et j'ai dû supplier l'infirmière. *Comment vous croire ?* ai-je demandé. *Comment croire qu'il est mort si je ne le vois pas ?* Et elle a eu pitié, et derrière la vitre j'ai vu ton visage et comment l'oublier ? Le dernier regard que l'on jette sur l'homme que l'on a tant aimé. À quoi servent les yeux sinon à pleurer ?

Je revois notre chambre. Peinte aux couleurs de lumière. Couleur des papillons de la Saint-Jean. Tu es né en Juin et tu disais souvent *Quel beau cadeau d'anniversaire, cette nuée de papillons jaunes...* Tu n'es pas revenu dans cette chambre. J'ai tout emporté un jour de cette pièce. J'ai tout ôté. Et un soir, je me suis retrouvée seule dans une chambre vide, dévastée par ton absence. Et je me suis couchée à même le sol pour brailler mon malheur dans cette chambre de supplications, d'amour, d'attente vaine.

Ô mon amour au goût d'orange,
écorce amère dans ma bouche.
Ô feuilles séchées.
Je me souviens d'un jour de Juin ;
je me souviens.
Comment rester dans ce lit jusqu'au petit matin ?

La balle t'a percé le coeur. Un petit point rouge. À quoi sert le coeur sinon à compter le temps de ton absence ? Je n'ai ni froid, ni faim. Je ne vais pas répondre au téléphone. Je n'ouvrirai pas les lettres qui m'attendent sur la table. Je ne songerai pas aux nuits anciennes. Parce que ton souvenir me revient avec une telle violence que je me lève pour déchirer tes photos et effacer ta voix sur d'anciennes cassettes. Et je ne veux voir personne. Pourquoi dire ma peine à ceux qui passent ? Le couteau dans mon coeur ? Pourquoi gaspiller mon souffle et ma parole ? Car le jour recommence. Les gens vont et viennent. J'ouvre le journal sur tous les malheurs du monde. Et le soleil se lève inéluctablement, le pâle soleil de Mars qui recommence le supplice épouvantable du temps qui passe. Comment ose-t-il passer ? Qui ose ? Je vais dire *Qui ose ?*

Les jours qui ont suivi ton absence, ces images sont venues habiter mon obsession malgré moi. Derrière mes paupières cousues à l'envers, petits losanges de satin rose aux points de fil blanc, se cachent des scorpions, des blattes, des cancrelats. Et de ces insectes que j'écrase à chaque cillement, coule un jus noir et épais. Mélasse amère. Larmes vénéneuses dont l'acide me ronge les joues

Alors, j'ai fait silence autour de toi, silence. J'ai fait silence et encore silence.

Je revois tes mains sur le clavier du piano noir. Que j'oublie tout, sauf cela. On peut tout oublier. Tout ce qui est resté en suspens, interrompu : une partition indéchiffrée sur la table, un disque posé sur le phono, l'odeur âcre des bains chimiques dans la chambre noire, les photos de mariages suspendues, épreuves accrochées, attendant ton retour...

Même l'eau de noix de coco, mise au frais pour se rafraîchir après l'amour ? Les patates douces boucanées que nous mangions quand nous n'avions rien, rien que l'amour et l'eau. Et tu en faisais un festin. L'eau de coco devenait du vin, et les patates de l'amitié, on en faisait un miracle : il y en avait toujours assez pour tous ces amis qui remplissaient cette maison de musique et de bruit. Que j'oublie tout sauf la découverte à deux de Paris. Et le soir où nous avons raté le train et nous avons passé la nuit sur un banc à Juan

les Pins. Et Venise au petit matin et la forêt d'Amazonie. Le pèlerinage à Saut d'Eau, les tangos de Gardel et les fados de Lisbonne. Et en Grèce, il y a eu une coupure de courant à l'hôtel ce soir-là, et tu m'as laissée seule pour aller à la taverne. Et les escaliers de la grotte de Capri. Et ces nuits passées à écouter le cri rauque du saxophone et les mélodies du piano dans les volutes de fumée et les rires, dans tous les bars de New York. Et je n'oublierai ni les colères ni les larmes, ni les drames. Les *Tu m'aimes ?* demandés à deux heures du matin ; les portes claquées, et les retours ; les *Pardon, pardon mon amour...* Combien de vies dans notre vie ?

Alors qu'il n'y ait pas de prières sur ton nom. Qu'on ne chante aucun chant que ceux des fêtes. Je refuse tous chants funèbres, toutes prières sur toi. Ton nom est ma prière. Et que m'importe s'ils ne comprennent rien, que m'importe ? Qui dort seule le soir ? Que vais-je faire dans cette nuit plus longue qui m'enveloppe chaque jour ? Que vais-je faire de ta mort sinon une chanson, un long poème ? Allez, cette pièce est jouée depuis longtemps. L'amour dont tu m'avais parée se fane et tombe en poussière.

Nestor est encore venu ce soir et, tantôt visible dans la lumière, tantôt caché dans l'ombre, il m'a semblé, en dépit de son silence, terriblement vivant.

À l'aube, j'ai enfin sombré dans un sommeil sans nuages. Quand je me suis réveillée, une fine poussière d'or poudrait les draps.



Elsie Suréna



© Elsie Suréna

Elsie Suréna est née en 1956 à Port-au-Prince en Haïti. Elle a grandi dans le Sud où elle vit après un séjour de plus de vingt ans dans le Nord (Cap-Haïtien).

Elle s'initia aux arts visuels à l'École Nationale des Arts (ENARTS) dans les années 80, puis continua sa formation aux Etats-Unis, tout particulièrement le collage et la photographie. Elle a commencé à exposer en 1999 et a participé à plusieurs expositions collectives en Haïti, aux USA et au Japon.

Parallèlement, elle écrit et a publié plusieurs livres. Certains de ses textes, parus dans des revues ou des anthologies, ont été traduits en anglais, en portugais et en japonais. Elle écrit aussi directement en espagnol et en anglais.

Elsie Suréna ne se voit pas comme écrivaine ou photographe mais plutôt comme une artiste qui s'exprime en utilisant le médium le plus approprié au projet entrepris.

Une saison de tardives fleurs sauvages

Décembre 2007

Saison nouvelle

Septembre ramène les pluies mais
Tout en moi chante notre rencontre
Hier encore improbable
Je décrète les cyclones hors-la-loi
Reviens vite à Port-Salut

Prélude

Dans un incessant murmure
De longues notes inquiètes
Ta main fredonne la mienne
Au creux des silences
Pudiquement caressés
D'errants effluves de vétiver

Merveille inconnue

Ah ! Tes baisers !

Parfois légers

Comme la fine tresse de cheveu qui frôle un cou ?

Ou joyeux

Comme des envolées de madan sara sur les rizières de l'Artibonite ?

Timides, peut-être

Comme la brise qui réveille une fleur de frangipanier ?

Ou bien sonores

Comme pluies de juillet sur toitures de tôles ?

Doux

Comme une plume de poule qui chatouille le creux de l'oreille ?

Non, possessifs

Comme la main de l'enfant refermée sur le jouet préféré ?

Ou rien de tout cela et pourtant bien davantage ?

Ah ! Tes baisers !

Merveille encore à découvrir...

Tentations

J'imagine souvent le contour de ses lèvres humides
Entrouvertes sous mes doigts qui les soulignent
La façon avide dont elles accueillent, enchâssent
Et gardent les miennes si bien au chaud

J'imagine aussi la fragrance de son creux d'aisselle
Entre pain mouillé, musc et citron vert, lorsque
Dans la moiteur de l'été il pose la tête sur un bras
Replié, chemise entrebâillée sur sa poitrine lisse

J'imagine surtout ses gestes nerveux et gauches
Pour me déshabiller ce soir-là dans la pénombre
Au rythme d'un impétueux désir qui talonne et se
Cabre, indompté, sous ma très impudique main

J'imagine encore mes caresses qui prennent le large
Des mots sans suite ça et là échappés de son plaisir
Ses gestes fous, son regard ému qui soudain s'absente et
Ses mains ancrées dans mes cheveux au bord de l'infini...

Fantasma en mauve mineur

Hiberner dans tes rêves

Entre le balbutiant bémol du désir

Et le dièse de l'ultime gémississement

Pour enfin connaître la volupté promise

Lyrisme de tes mains troubadours

En saison de nuits mauves

Première fois

Me découvrir dans tes yeux encore incrédules

T'entendre rire de mes hésitations d'hier

Humer le bouquet de ton haleine

Déguster l'offrande de tes baisers

Éclairer mes draps de la lumière de ta peau

Cueillir la fleur de tes gémississements

Frémir sous les confidences de ton souffle

Te donner asile sans réserve ni conditions

Et sans force presque recommencer

Aveu des heures ferventes

J'aime
Te voir
Tendre les lèvres
Vers ma bouche
Comme on s'approche
De la Sainte Table
Pour ensuite m'embrasser
Avec fureur

Allégeance

Sans regrets
Mourir à tout ce qui fut
Et renaître à toi seul

Aveu des heures tardives

J'aime les baisers

Rhumpunch

Gourmands

Aventureux, qui

Effleurent, se posent

Hésitent, sculptent

Papillonnent, balaient

Soupirent, pressent

Mordillent, happent

Reniflent, s'engouffrent

Lèchent, siphonnent

Cherchent, s'immiscent

Suçotent, s'abandonnent

Tirent, gémissent

Titillent, chevauchent

Vont et viennent, s'affolent

Puis s'arrêtent hors d'haleine

Au seuil de la douleur

Fantasme de Hounsi

T'accueillir
Encore
Dans mon lit
Aux blancs draps
Embaumés de fwobazen
Et en faire un temple
À ta dévotion

Aveu des heures complices

J'aime le petit goût propre et âcre
De la pointe trop saillante de tes seins
Quand elle frissonne
Et durcit sous ma langue
Qui l'invite, danse autour
La fait vibrer
Ou la lèche
Dans la fausse pudeur
De tes plaintes

Secret itinerary

To travel your skin
Everywhere hands
Or lips can reach
And make it wherever
The final destination may be

Fantasma delicatessen

Lécher
L'un après l'autre
Tes frileux orteils
Comme on lèche
Une coulée de miel campêche
Le long d'un goulot

Fortissimo

Vertige de l'harmonique de tes mixtes relents d'aisselle

À tes souhaits

« Fais-moi mal »
Et soudain la saison bascule

« Fais-moi mal »
Et l'impossible paraît probable

« Fais-moi mal »
Et le quotidien se fait lieu de mystères

« Fais-moi mal »
Et mon cœur bénit ton souhait

« Fais-moi mal »
Et je deviens femme cuir et velours

Absence

Insondable
Désert sans manne
À traverser jour et nuit
Avec l'espoir de ton retour
Comme seul viatique

Tu me manques

Telle une chienne reniflant

Un mâle à la trace

Hier soir j'ai suivi un inconnu

Dans les étroites rues de notre ville

Il portait ton parfum mon amour

J'ai retrouvé sous ces notes boisées

La rare odeur de ferraille mouillée

Du petit creux poilu là entre tes seins

Où mes vagabondes narines ont élu leur patrie

Il est temps que tu reviennes de La Gonâve

Si de mon balcon
Je devais un jour
Te voir
Arriver de loin
Après cette absence
Impitoyable
Je n'irais pas
À ta rencontre
Afin de mieux savourer
L'avant-goût du plaisir
De plus en plus
Proche
De me noyer
Dans la marée montante
De tes odeurs
Enfin retrouvées

Attente

Colombe aux ailes brisées
Le temps se traîne
Sans te ramener
À l'orée de mes nuits
Qui s'impatientent

Parfum de solitude

L'arôme anisé de ta peau
Traîne encore
Entre mes draps froissés
Et garde en otage mes sens



Saint-John Kauss



© Saint-John Kauss

Biologiste et chercheur, poète et critique littéraire, chef d'école et philosophe, passionné de haute métaphysique, Saint-John Kauss (John Nelson) est né à Hinche (Haïti) en 1958. Il vit retiré à Montréal.

*Il a publié plus d'une centaine d'articles critiques et au-delà d'une quinzaine de publications, notamment **Pages fragiles** (1991), **Testamentaire** (1993), **Territoires** (1995), **Territoire de l'enfance** (1996), **Paroles d'homme libre** (2005), **Le manuscrit du dégel** (2006), **Hautes feuilles** (2007), **Poèmes exemplaires** (2007) et **L'Archidoxe poétique** (2008).*

Son œuvre fait actuellement l'objet d'études académiques et de thèses à Port-au-Prince (Haïti), à Montréal, à Paris et aux États-Unis.

*En 1991, il fut second lauréat du Prix de Poésie Air Canada décerné par la Société des Écrivains Canadiens pour ses **Pages Fragiles**. Il a également reçu à deux reprises, en 1998 et en 1999, le Prix Cator pour ses activités littéraires et scientifiques.*

Gestuelle

*à Roland Morisseau
à Serge Legagneur*

à Jean-Richard Laforest

*«Au-delà de la glace, du nord, de la mort, notre vie, notre bonheur.»
Rainer Maria Rilke*

compagnons de la grande rivière du nord
compagnons qui s'éveillent dans la tristesse des oiselles en poèmes

que la marche soit lente
mais que le décompte de notre pain quotidien
soit à la mesure du cri et de l'enfant qui a faim

compagnons de la grande muraille que j'éprouve dans mes poèmes
voix de haute haleine attachées à nos souvenirs
visages d'habiles pourvoyeurs de mots fragiles à chaque visitation
jeunes radoteurs toujours présents au rendez-vous des poèmes
comme au premier jour de la naissance de l'aîné des poètes

je vous salue comme à la première neige
comme au premier sourire de l'enfant à peine né
je vous salue entre les gros mots et le bonheur
de nos fillettes qui se refusent au silence
je vous salue avec les mêmes mots maigres d'un petit matin à perte d'ennui
là où habitent pécheurs et sentinelles de la garde des mots
qui n'appriivoisent que les syllabes de notre premier cri
de notre chair depuis belle lurette mise aux enchères
que saurais-je de la terre que j'embrasse dans ses tours parallèles

vous avez ouvert la voie à la caravane des mots
des maux d'une terre mystérieuse de paradoxes et d'espoirs
vous nous avez montré du doigt le désert de Gobi
et ses squelettes et tous ces morts réconciliés dans la nuit
ces oiseaux-dinosaures ces carnivores mécontents de leur sort
en somme tous ces manuscrits délaissés aux entrepôts de l'Histoire

le temps est insondable et les poètes
des voyants de haute lice comme à la fin d'une phrase
fieffés navigateurs d'eau douce dans la vallée des syllabes
fiers croisés dans le ventre du lexique
illuminés et rassembleurs d'étoiles pour la révolte
des sangs mêlés

vous qui avez léché le souffle des grandes caravelles
vous qui donnez dans le silence des longs murmures aux jupes des primevères
dans le rêve et dans la nostalgie des fruits défendus
vous suaires des petites et des espérances muettes
qui dites la faim des fossiles parmi les fous
vous pirates pauvres et coupables des fausses accusations sur les lèvres
qui rappelez Homère dans sa souffrance et dans sa fidélité à l'écriture
vous ramasseurs de parchemins et de blessures
quel destin que de renouer les mailles de la solitude parmi les hommes

la vie est une garce et les poètes
glyphes de la divination
grimoires aux alphabets façonnés de crucifiés
voyants des voyelles atomisées sur une page d'histoire
jusqu'à l'usure des embruns de chaque cauchemar sédentaire

fut-ce le temps des grandes découvertes de ballades
d'odes et d'élégies spontanés pour les beaux yeux de l'aimée

ô grève des hommes et de la terre sauvages
inflexibles sous la crue de l'amande éphémère
mais pardonnés au ressac des pierres que l'on ignore

je vous salue de nouveau
Ô poètes de la liberté et de la garde des mots
frères indubitables modèles
pour la quête à la joie
et à l'ivresse des lendemains

que reste-t-il à écrire
après nous avoir ouvert les chemins de l'indolence
la grande route des alphabets jusqu'aux vêtements des saisons
que reste-t-il à promettre
avec la fidélité des mots et l'acharnement du bouleau
sinon les rues de notre enfance
les doigts de nos amours
les folies de nos paupières et de nos baisers partagés

le temps est indomptable et les poètes
comme des enfants aux semelles de l'exil
où je chasse la femme
l'unique désirée de cette aire énorme
l'exil de mon enfance et de mon adolescence
parmi des hommes de première main
avec les mêmes blessures et les mêmes interrogations
de crucifiés et de chasseurs de maux dans la foule
des témoins

que passent nos chemins de songes la nuit et les poètes

Repentigny, été 2002

Lieu de ma naissance

à Claudel et à Clarel

«Je hais l'oppression d'une haine profonde.»
Victor Hugo

une larme entre deux fleurs sauvages déshabillant les orages / la moisson des terres cultivées
la passion des mains appliquées au champ de cannes

juste une larme entre deux fleuves
Artibonite et le Guayamuco
simples tracés d'esclaves au temps béni des colonies

j'aime cette terre pour la fringale et les friandises d'enfant partagées à la soignée de nos membres

j'aime cette terre pour son nom inscrit sur la pierre balafrée des libertés

j'aime cette terre pour l'odeur du petit-mil de la moisson espérée

j'aime cette terre pour les plages le sable l'eau des aimés au solstice de nos étreintes

j'aime cette terre pour les libellules et les chrysanthèmes à l'étrave de nos enfances

j'aime cette terre pour les fleuves les sources les montagnes attentives à nos amours

j'aime cette terre pour les effluves les embouchures envisagées à la croisée des chemins

j'aime cette terre pour le tambour et les hounsis qui dansent au faite du plaisir

j'aime cette terre pour le sel ceint de la mer et de nos songes

pour les matins apprivoisés

les papillons de la Saint-Jean

les cerfs-volants des carêmes

l'orée inattendue des desseins et des douleurs

pour le sourire dénoué de la ville sans créneaux

j'aime cette terre pour les mots des poètes sur des pages endormies

j'aime cette terre pour le passage des écoliers désabusés avant l'entrée

j'aime cette terre pour les demoiselles aux sourires à demi-effacés

j'aime cette terre surtout quand on joue aux osselets avec l'espoir de rattraper le temps et les auvents

j'aime cette terre que

ni la mer à l'arrivée des colons en sanglots
ni la terre chaude masquée d'indigo
ni l'oiseau-mouche inscrit au dos de la bécasse
ni la poussière ni le sable ni les apatrides
ni le soleil en bandoulière
ni la douloureuse délivrance de la femme qui meurt dans ses eaux et dans l'enfance
ni les échos de la misère
ni la sève brute des mémoires
ne sauront arracher au cœur même des coquillages

vierges des îles meurtries / mûries dans l'allée folle et d'entre les totems s'échappent des
roses géantes des rires et des amants refroidis où gémissent les fontanelles de la mémoire
/ méiose des heures inanimées

te voilà gestes flous des mémoires te voilà
que je salue entre l'œil et le doigt
qui dès ce soir marque l'instant indéfini
la nouvelle aire à l'encolure des rivières des gemmes
et des sarcelles

je sais je sais que le poids des ruelles est une entorse à ta chair
que l'aire du bruit et des rumeurs accomplies est une offense à la liberté des tulles et de
ivrognes

mais te voilà chauve au socle du temps présent
que pluies d'orage à demi-mots multiplient les varechs
les bras chargés de sortilèges sur des chemins qui n'en finissent plus de vieillir

si vaste que fut ton cri au profil aquilin le pli de la terre au filin des oiseaux
funambule que fut le poète / le prophète / le poids des voiliers éparpillés entre les rives
quelque part une lune étranglée toise l'épave et ramasse deux bourgeons le
sourire de l'aimé qui échappe au vent

une épave telle que tu es aujourd'hui dans l'indifférence de ormes / des lobes de la mitose
bercée des plasmés alourdis vers l'irréductible paupière et pour l'avenir des fous dévisagés en futaie

une épave au fouet du maïs planté au beaupré des souvenirs élémentaires de
tout ce qui est semé au bord des chaleurs intimes dans la tendresse et dans la joie des
bras d'un pays conquis au palais des hirondelles

bois d'orme / bois de cèdre et de saule sans nulle syllabe involontaire à leur écorce qui
épouse comme une sangle dénaturée l'été / le printemps / l'automne et l'hiver des fosses
communes

bois de chêne / bois de frêne et le merisier et le bouleau et l'acajou qui parlent de la
femme communautaire qui font rêver l'homme de sève et de liberté

j'écris sous ces bois avant même d'aimer
après l'amour avec les mots en archipels
de tous les jours

j'écris pour être lu de mon frère inconnu
qui vit là-bas dans la mélasse et dans la peine
j'écris pour que mon pays ressemble à un conte de fées
fait d'histoires pour les enfants et les gens qui ont faim
j'écris pour être entendu de la masse et de la rue
sans préjugés d'aucuns et sans regrets
j'écris pour dire les choses avec les mots de tous les jours
une fleur à la main et une rose entre deux doigts
j'écris pour alléger l'exil et tant d'années à observer
et à écrire sa vie
j'écris pour dire la fin de mon histoire
de mon amour pour ELLE et pour mes filles belles à souhait
j'écris pour ceux qui n'ont pas de voix
qui ne savent pas écrire les mots avec tendresse
j'écris pour revoir mes maladdresses d'enfant
d'adolescent nu dans les rues et dans le lit des rivières
j'écris pour dire et dénoncer les nuits de ma naissance
pour parler à mon unique fils de LIBERTÉ sans négociations

j'écris pour la paix même à bon marché
contre les génocides des peuples tristes d'ennui
j'écris pour les exilés incorrigibles pour les marchands de rêves
et pour les hommes de bonne volonté
j'écris pour les humiliations et les défaites assistées
de nos mères
j'écris pour les asilés en rémission pour les marchandes de roses
et pour les poètes abîmés dans leurs rêves
j'écris contre ce long demi-deuil des opprimés
pour cette terre à partager et le sable nu de l'amitié
j'écris contre ce long calendrier de guerre du Pentagone
qui n'apportera que deuils et désespoir des fleurs
j'écris pour la liberté des peuples et le partage des dimanches
et de nos pains
j'écris pour le plaisir et l'amour des mots
soit la langue de mes origines

interroger le temps assigné qui passe et l'oiselet qui danse aveugle sans prendre garde

Ô terre sans âge
terre d'argile et de nacre à la recherche
d'une destinée heureuse

je revendique l'appel des grandes routes / des pistes de sables à la puissance des glyphes
j'applaudis le poème de l'enchantement des femmes aimées
de l'inquiétude des filles attentives à la douleur de l'ami et de l'aimé
du bonheur d'être deux à porter le poids du prolongement de la vie et de l'enfance
j'apprécie ce poème au milieu d'une page de mes conquêtes

n'eût été le geste unique de l'aveugle dans son sommeil intime à ce poème arbitraire qui définit la nomenclature des fécondations de l'amour loué dans les encans et sous les lampadaires

n'eût été ma déchirure d'homme présent sur les quais dans ma solitude et dans l'irréprochable défaite de mon cœur qui bat la crécelle
n'eût été la terre / sa moisson la fiancée et ses baisers qui partent en guerre contre le fugitif agressif

Ô navigante source idéale à la débauche de la mante et d'une étoile il
n'est nulle forêt / nul habitant / nulle vestale qui soit ignorante de l'alphabet des grandes routes du vent

est-ce ce mot dans l'embrasement de ma folie / serments de mes désirs à fasciner la rose et ses corolles d'aubépines à en- cercler la vie dans sa marche d'écolière
est-ce parole dans l'embrasement de mon enfance si solitaire que nulle femme / nulle page n'enflammera ne fût-ce qu'une fois dans l'ombre catégorique / minoritaire

ainsi marchent les îles qui te ressemblent et qui s'ajoutent
à la Terre
ainsi toutes nos îles enlacées dans leur misère qui répondra au-delà
des blessures de l'épopée du sable et de la pierre
voiles toutes en ces lieux de mémoire / de ma naissance si fortunée d'histoires et de massives rumeurs

Ô toi / terre forestière / qui ne sais plus négocier les saisons
qui ne lis plus lettres et poèmes des rivières et des fleuves encensés

Ô terre souveraine qu'auraient songée mille peintres en majesté qui soulevas la jalousie
de fleurs amies et de toutes les cités

j'écris pour être lu de ma sœur l'unique aimée
qui vit là-bas en pleine ceinture des dieux pèlerins
j'écris pour dire les vérités de la campanule
j'écris pour l'éclosion des rosiers et les caprices de la marguerite
j'écris pour la libellule obsédée par le poids de la silène
pour les défilés du champ-de-mars au jour de carnaval
j'écris pour crier LIBERTÉ au vol du milan
et pour le parfum des amants allongés en signes de compassion
j'écris pour l'abondance de l'herbe mouillée
et pour la rosée du matin aux vasques du roitelet
j'écris pour la beauté brève du sureau
pour l'involution de la vigne et du rude bouleau
j'écris pour la liberté de l'homme dans sa chair
pour l'ivresse de l'oiseau-mouche et pour la vigilance des vierges
j'écris pour les vacances ensoleillées les lavandières apprivoisées
pour les jeunes épousés au bord des giroflées
j'écris pour les Incas assassinés pour les Taïnos déchiquetés
telles des affiches abandonnées

j'écris pour ce pays que je ne reconnais point
pays de rumeurs et de sautes d'humeur
j'écris pour l'implosion des fleurs et la muée des cigales
j'écris pour la paix des vivants et la tranquillité des morts
j'écris pour l'assurance de l'île entre deux battements de cœur
j'écris pour ce pays des églantines et le chant des mélèzes
j'écris pour que le coq chante dans chaque main émerveillée
pour le bonheur des passions et le sourire effacé de l'océan
j'écris pour la latitude des mélancolies égarées
pour l'alliance des cœurs sans omission aucune
j'écris pour crier LIBERTÉ de l'indien et du nègre
sous la fumée des îles et à chaque pas de conquérants

par le balancement du papillon
et par la tristesse du névé
par le don profond de la jusquiame
et par le mot de passe de la pervenche
par l'ambivalence de l'anémone
et par le chant sacré de la scabieuse

je dis l'envol du sang au mépris de l'amour
 jusqu'à la limite du désir et des amants heureux
 je dis l'appriovissement de la douleur d'aimer
 jusqu'au dénouement de la fable finale si tout est à recommencer
 je dis l'aumône dans le bonheur d'aimer
 jusqu'au prolongement de mes premières empreintes
 je dis l'espoir dans le poème à aimer
 jusqu'à la germination de la page hautaine
 je dis l'encensement du poète à lire
 jusqu'à la promesse du verbe aimer à conjuguer
 je dis l'errance dans ta beauté réelle – Ô femme
 jusqu'à l'émerveillement de ton regard si illisible
 je dis les premières plaintes de l'enfant que j'étais
 jusqu'à l'humiliation dans la foulée des fleurs et sortilèges
 je dis la faim la liberté dans mon calendrier d'absence des grands chemins
 jusqu'au matin des villes et des ruelles à parcourir
 je dis le partage des eaux et de la moisson libérée
 jusqu'à l'accomplissement et l'itinéraire des premières vigiles
 je dis le cantique des cantiques du soulagement et des amitiés formelles
 jusqu'à la montée des voiles et des rendez-vous à solliciter

que n'ai-je point raconté jusqu'à la dernière chanson
 jusqu'au premier poème lu à la cité des cœurs
 le poids des saisons et la folie des hommes
 de ce pays et de cette île aux grands nuages
 qui n'arrête pas de boire à gorgées lentes les embruns salés
 du quotidien

voiles toutes et plus loin dans ton voyage et dans ta fuite
ton grand besoin de liberté
au milieu de mes conquêtes
au milieu de mes aveux
d'avoir manipulé les vagues et l'étincelle
du grand large

plus loin de mes déboires
la femme rebelle et oubliée
dans toute sa beauté

Jardin Botanique de Montréal, été 2005



Jean François *dit* Avin *ou* A20



© Jean François

Avin, de son vrai nom Jean François, est né en Haïti, dans la ville de Petite Rivière de l'Artibonite. Depuis septembre 2002, il enseigne la linguistique et les littératures francophones au York College (City University of New York).

Sous le pseudonyme de A20, il est l'auteur de 3 ouvrages publiés à New York.

Cyclique

J'aime ma chambre
où dans mon lit
à côté de moi
je suis allongé
songeant que peut-être
dans d'autres lits
on m'invente

j'aimais les seins de la femme
qui vient de rentrer
devant sa porte
tous les matins
je buvais mon café
attendant d'elle un geste qui m'inviterait
à venir chercher
ma fumée dans sa chambre

j'aimais la croupe de ma voisine du dessous
elle me réveillait la nuit
quand elle avait fermé ses clés
à l'intérieur
j'espérais qu'un jour
fatiguée de l'escalier de secours
elle confierait la besogne à sa chemise de nuit
le temps de prendre la mesure de mon lit

J'aime Nathalie
Qui me trouve beau
Quand j'ai la fièvre
Doux
Quand j'ai pris froid
Féminin quand
Elle a ses règles

je ne m'aime pas
 qui jamais
 n'ai fait profession d'originalité
 qui
 tous les matins
 bois mon café
 à ma fenêtre
 qui
 revendique mes ancêtres
 dans les histoires pour enfants
 et qui aime des femmes
 convoitées par tous les grossiers
 de la ville
 depuis l'avorton du pharmacien
 jusqu'au boucher du coin Saint-Antoine

à califourchon
 sur ma taille libérée
 un livre
 ses mots que l'on dit muets
 parcourent le chemin jusqu'à ma tête
 de plus en plus
 des voix arrivent
 qui me soufflent
 « L'eau n'est jamais trop loin »

mon rire
 sec
 ainsi qu'un homme abandonné
 ouvert telles les femmes
 le mercredi soir
 rouge comme les lèvres
 qui me déçoivent

D'une chambre

Une chambre que tu t'es donnée une fois pour toutes. Quand ton amour épuisé réclame un lieu, tu la déplies. Et tu refais les angles en accord avec la taille et la couleur des habits que tu as déposés sur le parquet. Tous mes slips y sont restés depuis cette nuit de juillet. Je suis nu... même dans les yeux de Vincenza.

Septembre arrive toujours trop tard dans ces pays en mal de saison. J'ouvre avec fracas les portes, j'essaie de reconstruire notre lit, j'actionne les deux corps que nous avons laissés en attente. Mais les nuits sont prises ailleurs. Tout est vide comme un verre de coca.

Un livre à écrire : le tien. Quand tes mots coincés entre les lignes demandent une bouche, tu m'appelles. Et je suis toujours au rendez-vous, sans avoir la force de te haïr. Je suis bleu comme un soir de juillet. Je suis tout bleu et tout chaud. Même dans la bible de Vanessa. Et je relis son poème où elle fait provision d'ombre pour t'ensevelir. Pourtant je cherche ta chambre. S'il lui faut absolument une autre peau, je suis prêt à me renouveler. Ne me suis-je pas déjà mis au soleil ?

Dans ma rage d'habiter, j'ai donné de la rougeur à Amie. Comme elle n'en pouvait plus, elle est venue m'attendre au couloir. Mais l'autre s'est interposée et j'ai vite compris le scénario. Je retrouve sa peur tous les soirs dans des chansons bêtes comme le philosophe Bergson. Comment lui expliquer que je suis noir comme ma peau ? Je suis noir de cette humanité qui me pousse vers toi, vers notre chambre.

Une chambre d'occasion et un lit d'occasion, ce sont mes coordonnées de l'heure. J'y tiens pour la forme, sachant que je n'ai plus qu'un repère.

Un livre à finir : le mien. Avec plein de gros mots qui m'en imposent. Et cet homme bloqué dans l'ascenseur que tu avais juré de libérer ? Tu vois, je n'arrive même pas à te haïr. Du fond de ma morosité, j'ai conçu un pays où l'enfermement n'est pas une vertu.

J'ai retrouvé ce matin des sourires de femmes que je croyais perdues pour toujours: il suffit d'un patronyme pour qu'un noyau se constitue. Me voilà avec suffisamment d'arguments pour pouvoir négocier ma chemise.

Novembre c'était ton anniversaire et je suis allé à ce spectacle où j'étais sûr de te voir. Mais les danseuses avaient trop de corps. J'ai dû remonter le short que tu m'avais enjoint de descendre. Dire que tu voulais me faire la surprise d'un après-midi où nous serions si plats que la ville nous marcherait dessus.

Je pèse de la présence des portes. Je les refuserai une à une pour pouvoir être au rendez-vous. Mais je sais que tant que ta chambre est pliée, des hommes venant de partout me reprocheront d'être dans ma peau.



Paul Harry Laurent



© James Noël

Paul Harry Laurent, né en novembre 1961 à Limbé, est l'un des plus talentueux poètes de sa génération. Il n'a jusqu'à ce jour publié aucun livre.

*Mais ses poèmes ont été publiés dans plusieurs revues, notamment *Cultura* et *Chemins critiques*.*

*Les textes publiés ici, sont tirés de son recueil inédit *Le vin d'une prose d'écolier*.*

Invité à voir

Invité à voir
Je naquis

À table parmi eux
À l'heure où le monde est gourmand
Je n'arrête pas de boire
Alors on fait chercher les cartes
Et je file
Elles sont toutes noires

Derrière moi
La plus pure larme depuis Ruth
Brûla ma chemise
Et ma peau

Ce que la nuit dit à la rose

Soudain la nuit dit encore à la rose
Deux ou trois autres mots
Deux ou trois autres choses
La rose ne comprend pas
C'était étrange
Un peu trop
Pour son âge

Une nuit maternelle sombre
Couvait des œufs d'étoiles ramassés sous son ventre
Et moi j'étais trop jeune sous ma fenêtre
La nuit était si belle
Je ne pouvais dormir
J'écoutais ce dialogue perdu depuis la nuit des temps
Entrecoupée de jours
Depuis que la nuit est nuit et que le jour est jour
Car ce que dit la nuit à la rose est nuit
Et ce que dit la rose à la nuit est rose
Ce que la nuit dit à la rose
Ce que la rose dit à la nuit
Ne finira jamais

Rose ma fille dit la nuit à la rose
Et soudain la rose frétille
Et ouvre grande la corolle
Comme tu as grandi ma fille
Et ta robe de ballerine
Que je peux voir à peine
Car je suis aveugle ma fille
Quelle coquetterie du cœur
Ma fille ô ballerine
Ta robe est une coquetterie du cœur

Une aile se déchirait dans la nuit éternelle
Et je me tenais tout tranquille
Quelque part
Entre la blessure et le cri
J'écoutais ce dialogue qui commença depuis toujours
Ce que ma nuit raconte à toutes les roses du monde
Depuis que la nuit est nuit et que le jour est jour
Car ce que dit la nuit à la rose est nuit
Et ce que dit la rose à la nuit est rose
Ce que la nuit dit à la rose
Ce que la rose dit à la nuit
Ne finira jamais

Soudain la nuit dit à la rose
Deux ou trois autres mots
Deux ou trois autres choses
La rose ne comprend pas
C'était étrange
Un peu trop
Pour son âge

Embrasse-moi ma fille
Avant qu'il ne fasse jour
Embrasse-moi
Maintenant que je règne sur la terre
Que je l'inonde par tous ses pores
Par tous ses jours
Dépêche toi avant que quelqu'un ne change ton parfum
En un métier sordide
En un service de nuit
Car moi qui suis aveugle ma fille
Depuis que la nuit est nuit et que le jour est jour
Je suis pourtant la mère de toutes les lampes
De toutes les lumières étranges
Qui embrasent la nuit
De toute étincelle au fond des âmes sombres
Au cœur des hommes qui ont un cœur
Qui se dérangent à minuit
Pour faire face au mystère que Dieu créa

Le sole moteur

Ma rétine mise au bleu clair
Et aussi mon veston du premier
Les pétales blancs-de-frêle au miroir
Me dépeçant le foie si tendre
Je saisis promptement le bâton de craie
Qu'une main généreuse me prête
Et je calligraphie à la ligne
Le nom de mon inde

Ma rétine remise au bleu
Remise au clair
Je tire sur pipe
Maintes idées
Un vain orgueil
Longeant sur muscles l'avenue
-hello Georges- sous nordé
Incorrigiblement peintre dans ma vie
Docker avec biceps sur le wharf
Je déballe fantasmes par kilos

ita*uti
naître si beau
itu itama
du premier germe à la dernière fleur
iti ama anke
et quelle est cette langue dans ma bouche
iti ama itu
tellement mienne que je m'en passe

utu anke
naître d'un mot
utu anke utu
d'un mot pays
là où je vis
une pauvre niche sur la terre
visitée par toutes les lumières du firmament
elles tentent leur chance par mon verbe
utu ita iti
par ma fleur

utu ita
un grand silence sur la terre
iti ama anke
il souffle dans ma nuit un vent étrange
venu des îles de la terre

utama utama
il flotte dans l'atmosphère une extrême imminence
utama iti ama anke
un vent étrange flotte dans ma nuit
et le baume nostalgique d'une chose à venir

utu ita
silence
un grand silence sur la terre
ita iti
une île étudie
ita iti anke
une île dort penchée sur la trame des eaux
c'est le plus beau pays du monde

utu ita
une présence par ici
utu anke
un mystère qui cache son sens
utu anke utu
pudeur voile précieusement son corps
utu anke utu
une chose qui n'affirme rien

utu ita iti anke
ici le site regorge d'eau
ita iti anke
c'est le plus beau pays du monde

uti itu
présences je vous vois
uti arimoteu
splendeur de l'invisible
uti arimoteu anke
et qui se lit si bien en un livre pour anges
ita iti eke
une île fustigée par la tempête
arimoteu anke
et toujours soutenue par la beauté du songe
uti ayimotu
et léchée de vos larmes
de vos plumeaux de brise

uti itu
présences je vous vois
ayi motu ayi
une lueur dans l'œil d'une vierge
le point d'onyx
ita iti utu anke
qui ne l'a vu n'aura rien vu du tout
du grand tout

uti ayi itu
présences je vous tiens
qui est-ce qui parle par ma bouche

et qui se dit si bien en une langue du silence
uti ayi itu
la muse la lyre et toute la musique
que l'oreille entend bien sans être visionnaire
qui ne l'a entendu
n'aura rien entendu du tout
du grand tout

présences
vous m'avez habité et logé
rire glacial polaire au milieu des Antilles
vérités étouffées qui toussèrent dans ma nuit
présences je vous remercie
vous avez parfumé mon passage

mon sang que j'étale à vos portes
vous apprendra à lire
vous avez la tête dure
et le cœur exécration
vous faites suer le maître d'école
et lui retenez le prix de sa faim
il mourra d'anémie
cela ne vous regarde pas
aurez-vous la moyenne aux humanités
poussera-t-il comme plante en son aire
devra-t-il grossir en terre étrangère
ou confier à l'alcool
le soin de lui trouver des forces neuves
renouvellera-t-on le contrat
aura-t-il réponse lundi

nos colombes
sur la terrasse
le royaume
se becquètent d'attention
occupées à une toilette éternelle de l'esprit
dont elles sont le familier symbole
l'une d'elles se détache
pour étendre une aile blanche de plaisir

Le meilleur est parti

le pâtre se meurt
on lui échafaude les ailes
on lui soutient les côtes
en vain
il tombe d'un bruit sourd
dans son vide
son propre puits pierreux
fatal
et lumineux

le meilleur est parti
le père des mots est mort
celui-là qui mêlait nos terres
et vers qui j'accourus
jetant au vent mes titres
mon chapeau aux intempéries
et le cœur le premier
palpitant dans mes paumes creuses

le père des mots est mort
et le reste est bien maigre

de quel pain souperons- nous
quand la contre-saison menace nos paniers de moiteur
pauvres ombres de Panurge
suivrons-nous des traces de semelle
qui glanera nos fleurs par mauvais temps

pour René
j'offre une main cousue de chambrée au tamis lunaire
mon canevas si sombre piqué d'or
je laisse couler le clapotis de l'eau derrière ma tête
à ma plume je dis
la phrase n'a pas à vieillir

la nuit est habitée par un seul homme
et il faut lui parler



Frantz Dominique Batraille



© 2000 Jean-François Chalut

Frantz Dominique Batraille est né le 20 février 1962 à Port-au-Prince et emmené le même jour à l'Arcabaie, la ville natale de sa mère Denise Élysée, descendante d'émigrés protestants français. Le jeune Batraille avait l'habitude de passer ses vacances d'été à Saint-Marc, chez son père Louis Pradel Batraille, médecin magnétiseur.

Poète, journaliste, comédien et surtout, globe-trotter infatigable, Batraille est surtout connu comme un bon viveur plutôt que comme l'écorché-vif qu'on peut découvrir en le connaissant bien. En Haïti, l'imprévisibilité et l'excentricité du personnage arrangent ou dérangent selon l'occasion, selon les milieux.

*Son œuvre est assez variée : de recueils de poésie aux contes pour enfants en passant par une nouvelle inédite, **Potre van lan sèvolan lakansyèl**, récompensée par le Prix Sony Rupaire en Martinique en 1997. Quelques textes comme **Kantik devanjou** ont été traduits en espagnol, en anglais et en portugais.*

Par ailleurs, son géolibertinage comme dirait Depestre n'arrange pas l'excentricité de Batraille ou peut-être, l'un a-t-il occasionné l'autre. De la France aux Antilles, de la Suisse aux États-Unis, du Canada à la Guyane, il voyage soit pour recevoir des prix, soit pour des tournages. Édifié loin des inepties officielles et refusant lui-même tout conformisme de droit, Batraille passe souvent pour un hors-la-loi, un de son temps, ce qui rend son œuvre encore plus sceptique ou plus fascinante. La nomenclature et la bureaucratie lui font peur et en vrai poète, il leur préfère le rêve et l'imprévisible.

J'ai longtemps marché

Jour après jour des sentiers s'annoncent devant moi
Il m'arrive de tutoyer en plein midi des oiseaux migrateurs
et des arbres déchaussés
Je taquine des porteuses d'eau et les demoiselles aux pieds trop parfaits
Je prie pour ne pas finir mes jours dans un asile

J'observe la route des travailleurs
La sagesse des cireurs
et les sourires répétés des marchands de manger-cuit

Après la pluie se définit le beau temps
Il faudra traverser les cours d'eau et questionner le ciel
J'entends un récital de rumeurs
Un tel est mort
Une cousine aurait été emportée par les anges de la mort

Qu'est ce que je fais au petit matin ?

Je me lave, je m'habille et j'allume mon transistor
Quoi d'autre ?
Je vérifie bien les notes nécrologiques
Si cela continue je m'installerai chaque nuit dans mon lit-cercueil

Je réciterai des psaumes et des cantiques pour apaiser mon âme

Comment gérer les pucelles avec autant de cris de lamentations,
Te dire ma soif et te dicter ma peur d'un seul battement de tes cils

Je vais enjamber mille cours d'eau
et chasser Saint Paul pour couvrir Saint Pierre
Pourquoi tout cela ?
Oh, tu déliras beauté
J'habite ton grand matin
et la danse de tes pieds me ramène aux oracles anciens
Le vieux vent de toi-même me commande le silence
Un pur silence, Oh Saint Benoît !

En route vers le mont des Béatitudes
Ma beauté si pure
Je meurs en toi
Mon regard de jardinier
fait la fête autour de tes seins
puis visite tes hanches
et acclame tes pieds

Je repasse le poème des poèmes
Avant de cerner la nuit

Après des pelotes de crachats
J'envisage des quartiers de lune
et je relis à haute voix le récit
le long récit des possédés de la lune émiettée
Il y aurait eu Jules Verne sur la photo du magazine
Je vois Armstrong par hasard

Tout peut engendrer la peur
La soif d'eau, la fuite des éléphants

Le cri parfait s'entend grâce à tes pieds

J'ai marché
J'ai longtemps marché
Le vent de janvier a encore soufflé
et la tapisserie du temps présent est aux pieds des chauves

Je dois défier le camp des vautours
et ligoter les monstres marins

Chaque aquarium expose mon collier
Les poissons bossent pour moi
et les cloches apaisent les fatigués

Des Bohémiens m'attendent
L'étoile de David me renvoie aux sources, aux puits

J'imagine la chambre de la reine
Je voile ma face pour penser
uniquement à la beauté de ses pieds

Tes pieds si purs disent tout
la fragilité du ciel
le va et vient des marchandes
et les rumeurs de pluie
Sans gommer
le récital des cireurs assis
à l'entrée de cette résidence

Entre les quatre murs de cette chambre
je repasse mes cantiques

J'énumère les cyclones aussi femmes que toi
Inès, Flora, Élisabeth
Ey ! diras-tu ta soif à la source ?
Cracheras-tu ta haine aux quadrupèdes ?
Allumeras-tu à temps ta lampe ?

À force de marcher dans la savane
j'invente des contes
et dessine l'arc-en-ciel sur mon visage

Le vieux vent de moi-même
me soulève jusqu'au septième rayon
je veux te déclamer

T'es le poème des poèmes
Le jardin des jardins
L'étoile miraculeuse de mon devant-jour
ça roule, ça roule
Les Madames-Sara chantent en chœur
et les voleurs de baiser s'engouffrent dans les églises
Marie Madeleine avait bien fait de laver
les pieds du supplicieé de la Palestine

Le passage des pigeons du Saint-Esprit
m'annonce des crépuscules encore plus beaux

Les chercheuses d'eau apaiseront leur soif
et les vendeuses de chaussures
boucleront enfin leur journée

Je revois le train de mon enfance
le lâcher des cerfs-volants
les voyelles étalées sur le tableau noir
me rappellent Berthe aux grands pieds et Choucoune dans son jardin

Tu marches comme Bethsabée
dans la cour du roi David
Tu es ma reine soleil mon allée des lis
mon buvard noyé d'encre
Bref ma page blanche

Le quotidien rend fou
Rares sont les gens qui persistent à établir une frontière
une frontière entre animaux purs et impurs
J'habite au septième étage
Mon regard lèche les grattes ciels

Les mornes sont si fragiles
les cases si anarchiques
Il est question de petit déjeuner à midi
et de souper à 11 heures du soir

Les marrons du syllabaire jouent à la loterie
les sicaires de la ville prospèrent dans la bêtise

J'ai marché
longtemps marché
Je suis à peine fatigué

J'ai la foi des paysans de marche à terre
et la verticalité des marrons reconnus

Nous avons chanté
Cela vous a paru étrange peut-être
Après mûres réflexions
nous avons ri
Puisque vous avez pris du temps pour nous applaudir
Nous avons choisi de danser
Danser nos peines, nos chagrins

Nous portons des cicatrices sur nos corps
Enfants nous avons connu de terribles châtiments corporels
Les commandeurs privés ont saccagé le royaume de notre enfance

Te revoir, te fêter dans ma chambre
Mes mains béatifient tes pieds

Clair ruisseau, je t'offre ma cruche
Clair ruisseau, je t'offre ma cruche
Clair ruisseau, je t'offre ma cruche

En attendant je garde ton peigne fin
Tu m'as lavé, le mont d'Arabie te sourira

Je veux te parler de ma pluie fine
Tu me diras encore s'il fait beau temps
O mon amour

Le marché aux voleurs a saisi nos traces
et les gardiens du paradis ont chanté avec nous
Tu es venue ce soir et les étoiles t'ont chantée

Tes pieds si purs !
Tes pieds si purs !
Tes pieds si purs !

Tes pieds,oui tes pieds
M'ont conduit au premier fleuve
à la musique des arbres de grand matin

Je veux acclamer ta voix
Ton passage me dicte mille
dix mille versets à la seconde

Le bateau de Noé connaît ma voix
Les oiseaux du mont Ararat
dessinent ma Sainte Face
T'es beauté Ô cantique des cantiques
T'es ma sœur jumelle
L'Oracle des Sabéens !

Viens à ma fenêtre
Tu sais comment tourner le dos au vide
J'aime bien tes hanches
Mes feuilles volantes refont le sonnet des voyelles

- Allo ! Allo !
- T'es là ? T'es là ?
- C'est moi !
- C'est moi !
- C'est moi !

Ma joie de te béatifier Ô ma rose
Mon jardin d'émeraudes

J'ai marché
J'ai longtemps marché
Les sourates et les versets nourrissent mon âme

J'apprends encore des psaumes et des sourates
La danse de tes pieds réveille les coqs du devant-jour

Te redire ma joie !
Te redire ma joie !
Te redire ma joie !



Max Fresney Pierre



© Max Fresney Pierre

*Max Fresney Pierre est né à Chantal, commune des environs des Cayes, le 1er mars 1962. Il a terminé ses études secondaires au Lycée Alexandre Petion à Port-au Prince. Ancien étudiant à L'ENARTS, une branche de l'Institut National Haïtien de la Culture et des Arts, il vit maintenant à Miami où il est éducateur, poète, et journaliste. Max Fresney Pierre a déjà publié trois recueils de poèmes dont le dernier en anglais intitulé **Soul Traveler**, a été endossé par Maya Angelou, l'immense poétesse Afro-Américaine.*

J'écris ton nom

Dans ses vacarmes
la mer pousse une douce brise
Et quel clair souvenir
coule du timbre de ta voix
La mer s'exalte mollement
comme un saxo alto
entre le mains d'un troubadour

Ton nom de voyelles
hautes comme le soleil
de voyelles
basses comme le tambour
de bronze coulé en italique
ton nom est gravé sur la pierre
gravé dans le soleil
gravé sur la toile de ma mémoire

Dans l'or du crépuscule
s'illumine ton visage de mélusine
Dans la clarté vespérale
demeurent
tes grands yeux de perles des Antilles
tes grands yeux
brillant de feux sur ta face féerique

Inscrit sur toutes les allées du temps
est ton nom en kaléidoscope
une touffe de rosiers
longue comme une île
Gravé partout où se cogne le vent
partout où se pose un oiseau
est ce nom damasquiné de cuivre
sur le métal du poème

Ton nom brisé comme des voyelles
arrondi comme un O
déverse tout seul ses battements des laudes
Nom tracé si profond
dans la terre près de l'eau

Reine Chanterelle

Tu as la voix
reine chanterelle
tu es la voix modulée des cathédrales
la sonorité des tambours

Tu es la voix
la clé des romances
tu es la sonnette impromptue de saisons
la sonie acoustique des Iles
Ô tu es la voix des changements

Tu as la voix
le timbre modelé de l'archipel
la voix divine dans la pulpe de l'amour
Tu es la sonatine brisée
traduisant les méandres caraïbes

Tu as la voix
tu chantes la mélodie du matin
Tu bats le rythme qui fait couler le soleil
Et ta voix chaque matin
Réveille toutes les eaux dormantes

Toi la fée Caraïbe

Kiskeya tu es
la fée caraïbe
la mélodie des Antilles
leur belvédère
Belladone aimante
Tu as les lèvres barres de chocolat
Ô beauté d'île
tes cheveux sont un bonnet de ciel
tes yeux des jets d'eau
qui jaillissent de joie
tes dents portent
un blanc épanoui
Toi Kiskeya
la grande mélanoderme

filles de la Méditerranée
belières des tropiques
dans ta bouche
coulent les fleuves apaisants
Tu portes l'anneau de soleil
dans ton majeur caraïbe

L'espoir de mon île

Je perçois les battements de tes ailes
dans la brise
qui me vient du lac
Toi mon reliquat d'espoir
cache-toi dans mon reliquaire
Si tu n'existais pas
je ne saurais comment peindre
sur le miroir de l'île morbide
les contours de ton corps séducteur

L'aurore qui se cache derrière la montagne
vient de pondre le soleil
dans la main du faubourg
Le jour est clair comme l'eau
qui coule sur la surface d'un versant
La mer est bleue comme le ciel
et le sourire de l'horizon
décore l'atmosphère
Je vois tes dents de lumière
dans le soleil de ce matin d'été

Depuis la création
tu fus avec mon île
dans toutes ses détresses
dans sa lutte contre les tintamarres
et la tuméfaction
qui l'avaient poussée vers les rives caraïbes
De ton eau fraîche
tu lui avais lavé le visage flapi

Depuis cette lutte
elle se métamorphosait
devenait une femme gigantesque
dont les épaules s'élevaient
jusqu'à la hauteur des nuages
Ses jambes étaient comme des îlots
et ses doigts longs comme des avenues
Son visage n'était plus un visage
À la place du visage
il y avait des roses en pétales
la mer l'arc-en-ciel
et deux trucs qui s'ouvraient
et se refermaient comme le lever
et le coucher du soleil

L'île était rivière aux houles tremblotantes
Elle affleurait la Caraïbe
Elle était montagnes suspendues
bariolées
soucoupes volantes
qui tournaient dans l'espace
Lorsqu'elle était une femme
elle avait la chevelure
trempée dans la rivière
Elle était sortie victorieuse

dans ses prises de crues avec la mer
Grace à toi elle est devenue terre
elle est devenue
Antille aux grandes impasses
et aux mille collines

Sans toi mon île
qui déride de la chute des eaux
n'existerait pas aujourd'hui
Tu es la flamme qui roule sur le tambour
entre les mains du paysan
qui le bat pour calmer la douleur d'être
Ô espoir ! tu es la rosée du matin
qui donne à mon île la force pour danser
Car elle est de ces îles
qui dansent pour vivre
et de ces îles qui espèrent

Jean Dany Joachim



© Jean Dany Joachim

*Né le 15 septembre 1962 à Port au Prince en Haïti, Jean Dany Joachim réside actuellement à Cambridge aux États-Unis. Il est le créateur de **City Night Readings**, un espace de rencontre pour les poètes, écrivains et artistes, dans le Massachusetts. Passionné de traduction, il a traduit des poètes de langues anglaise, française, espagnole et créole. Il a publié des poèmes dans différents journaux et revues américaines. **Chen Plenn** est son premier recueil.*

Le poète

Le ciel enfilait
son bleu clair
Les lauriers
offraient leur parfum
Puis un murmure...
Un poète qui cherchait son amour.

Histoire de muse

Sur ma feuille blanche
je vois tes yeux qui brillent
et ton nom qui fait le va et vient
dans les pas de mon stylo
Je t'écrirai à l'infini

Traduction

Toi, la plus belle des fleurs
toi, la dernière poésie,
comment vais-je te traduire ?

Le départ

Ta chanson adoucit la nuit
je ferme les yeux façonnant l'éternité
ta voix, cette nuit, ce brouillard
ta silhouette dans le claire de lune,
mon cœur s'enivre,
j'habite en ce lieu inconnu.
Mille nuits j'ai marché
Mille vies je reprendrai ce parcours.

Phobie

La nuit revient sans sommeil
Les étoiles ne brillent plus
Le rêve se termine sans toi
Le matin sans ton regard
Le jour sans refrain
La voix sans chanson
Et le voyage interrompu
J'ai si peur

Hallucination

Tu es si proche
Je vois tes yeux
Tu es si loin
Tu souris
Je tends la main
J'attends
Mon cœur se serre
J'entends un murmure
Toujours ton parfum
Un pas
Voix d'enfants
Dans le lointain
J'essaie d'oublier
Je ne vois plus
J'ouvre les yeux
Tu es si proche.

Passé simple

Je relis notre passé
entre les lignes de mots simples
pour t'aimer au présent simple :
ton sourire, la mer
des couchers de soleil
tes boucles simples
ta robe blanche
notre bref passé simple.

Le premier jour

C'est un dimanche sans sermon
L'amour reste figé au lit et
le désir s'en va se jeter à la rivière.

Le soleil tarde en chemin
évitant de voir les souillures
laissées par la nuit.

C'est un dimanche sans chanson,
les oiseaux restent dans leurs nids
couvant les œufs de la nouvelle saison.

Du sang

Le sang de l'autre
et d'autres
trop souvent versé
en lieu public

cesse de réagir,
mais la terre l'aspire toujours
avec tout son reste
de souffle et de souillures

Plus tard
les pieds aveugles
fouleront la place
avant que la fleur du soleil
dévoile au jour
ses nouvelles couleurs.

Et du Sang
au premier jardin
tout recommencera...

La Marche

À l'ombre du passé
je marche sans chapeau
dans la ville nouvelle
à la rencontre du présent.
Je délaisse avec chaque pas
les miettes d'une vie non vécue
Ah que c'est pesant,
le bonheur interrompu !

Les voyageurs se croisent
s'évitant du regard
mêlant leurs pas sans le savoir
dans les sillons de mon parcours

C'est le printemps dans la ville,
j'avance
la marche me suit.

Homélie d'amour

Mater Noster
Notre-Dame d'amour
Serais-tu vraiment aux cieux ?
Que tu sois reine
Que tu règues toujours
Partout et où tu voudras
Toi qui nous aimes
Nous qui t'aimons
Donne-nous aujourd'hui
Ton pain d'amour
Pardonne-nous nos manques
Comme on aimerait pardonner à
Ceux qu'on aime trop
Fais que nous n'envions pas
L'amour des autres
apprends-nous le chemin de tes yeux
apprends-nous le chemin de ta main
apprends-nous à mourir en pleine mer d'amour
Et délivre nous du mal
De n'être pas toujours aimé
Notre-Dame qui êtes aux cieux...
Donne-nous ton pain d'amour.
Amen

La vie est belle

à Nesrine

Avec ses peines et ses joies
Ses hommes et ses femmes
Ses pays riches et pauvres
Ses arbres qui meurent et renaissent
Ses automnes qui cèdent la place aux hivers
Avec toutes ses rivières et ses déserts
Avec ses merveilles et tous ses artistes
Avec ses catastrophes et ses samaritains
Avec ses enfants qui naissent en s'aimant
Et ses adultes qui se méfient
Avec ses étoiles qui brillent, et brillent
Son soleil qui revient toujours
Avec ses jours qui passent et passent
Et nous qui passons aussi
Et avec tout ça
La vie est belle !

La chemise blanche

C'est moi
La chemise blanche du poète
J'ai perdu des boutons
J'en suis sûr
Mon col s'étend autour du cou
Et mes longues manches couvrent
Les bras de l'artiste

C'est moi la chemise blanche
Qu'il choisit toujours
Pas la bleue qu'il porte pour travailler
Pas la rouge pour protester

Il m'enfile et
M'emporte
Pour des occasions spéciales
Peu importe la saison

Je suis la préférée du poète
Je suis la chemise blanche
Je brille dans la foule
Pour enluminer ses yeux
Et j'absorbe les taches

Bonheur manqué

Les oiseaux venaient chanter
hymnes et cantiques
tous les matins sous ma fenêtre

Enfant, je ne savais pas encore
que je pouvais leur chanter en retour,
leur parler du printemps,
et leur faire des câlins

Je sortais alors mon fistibal
et les bombardais de pierres
en guise de missiles...

Ô mystère de terrorisme infantile !

Plus de poèmes

pour Kristophe

Alors que la poésie m'abandonne,
je n'attends point d'adieu
et je me réfugie dans mes mots.
J'habite mes mots et ils m'occupent
à la façon des Colons
s'accaparant jadis de mon île vierge.
Les mots pirouettent dans ma tête
ils coulent dans mes veines
et comme possédé par Erzulie,
je m'abandonne à leur course.
Je goûte les mots, je les mâche,
je crache les mots
je les avale, et m'enivre.
Je brûle dans leurs flammes
quand ils deviennent feux et
consument ceux qui entravent leur passage.
Je deviens arc-en-ciel dans leurs rayons
je suis bonheur et fleurs.
Je suis love, amor, je voyage.
Je suis ce qu'ils sont
je deviens les yeux de mes mots.
Je suis présent quand ils se posent sur des lèvres
Et je me faufile entre les langues
quand elles bandent en se touchant.
Je suis jouissance
je suis en pleine métamorphose
le paradis peut encore attendre,
je me sens bien avec mes mots.

Visite

Je suis venu te voir
tu n'y étais plus.
J'ai vu les fleurs qui se réveillent
et l'espoir qui sommeille sur l'oreiller.
Je reviendrai.

Aveu

Dans la ville
Où tu n'étais pas,
sans cesse
Je poursuivais ton ombre.

Avec les étoiles
Où tu étais,
Je ne savais pas
Que tu me guidais.



Marc Exavier



© 2007 La Nouvelliste

Marc Exavier est né le 27 novembre 1962. Il enseigne à l'École Normale Supérieure de Port au Prince.

Il est animateur de bibliothèque et est responsable de l'Action Pour la lecture (APOLECT).

Chanson passant comme vent

comme vent
qui ouvre ses ailes
de poussière et d'albâtre
dans la contrée osseuse

entends crever
des seuils
dans les relents du soir

comme vent
le chant passe
en marge de la voix
pour renaître dès l'aube
aux soleils de la pluie
la plus pure démente
occulte
la brûlure des vœux sur le grimoire
aux feux de la Saint Jean

Comme vent
la lune a des bosses
de cendre
dans le bleu transparent
d'une ville frugale
la saison dépassée
par les autres du lucre
dort au bord de la route

en croisé de légende
dans un mystère lourd
de prière et de feu

comme vent
la douleur a des angles
de brume
et des pétales d'algues
aux ébats des noyés
par mer houleuse et froide
à l'envers des saisons

comme vent
le printemps et l'automne sans herbes
fatigués de broyer
des étoiles défuntes
pleurent dans la lumière
où le ciel s'est brûlé

passera dans le vent
le nez des passereaux
plus petits
que leurs chants
et perdus dans le temps
en quête de moissons
de prairie
et de source

les alizés
montant
dans les routes du soir
avec monnaie d'étoiles
et parfum de saumure
saignent leur dernier rire
au bar des nécropoles

Le coeur inachevé

- extrait -

1

l'espoir est un soleil impair
un frisson volé au miroirs
l'espoir est une ruche folle
une ruée de clignements
une rumeur au gras de sel
une marée mûre de sang
l'espoir est un chemin aveugle
un désespoir qui se recharge
un écho qui choisit les mensonges
un gisement de ciels
l'espoir est un fleuve qui rêve
dans le soir fumant de la soif

2

L'encre pucelle de mon sang
fiancée aux doigts de fantômes
trace dans la saison défaite
une chronique inhabitée
le temps pisse au coin des refrains
les paraboles de l'écume
à coeur absent blessure aveugle
jeux transparents comme l'oubli
mon ombre saouïe ses fêlures
dans les tangages de minuit

3

chemins de croix et de poussière
ton nom décroît le désert pousse
mes liens de sang avec la mer
m'ont baptisé au lait d'errance
le sang est un oiseau sauvage
et je suis l'ombre de mon sang
mousse future à mes semelles
chaque saison m'invente un coeur

4

j'habite mes ossements
coeur à chaos nageur soluble
une erreur qui crée ses calculs
la vie est un soleil aveugle



Rodney Saint-Éloi



© Rodney Saint-Éloi

*Né le 27 août 1963 à Cavaillon au sud d'Haïti, Rodney Saint-Éloi vit depuis 2001 à Montréal, où il partage son temps entre l'écriture, l'édition et les tournées d'écriture et de conférences. Il a fondé en 1991 à Port-au-Prince les éditions **Mémoire** et en 2003 à Montréal les éditions **Mémoire d'encrier**.*

Rodney Saint-Éloi a commencé à écrire dès l'âge de treize ans. Il a publié une dizaine de recueils de poèmes et des essais sur la littérature et la peinture. Certains de ses ouvrages sont traduits en anglais et en espagnol. Son oeuvre est une lente traversée des villes, des fleuves et des visages.

Bonjour *mèt* dam,
(à prononcer *maître d'armes*, mais sans les r...)

Pour l'ami Stan, écrivain et trompettiste, amoureux et buveur de rhum, de bière, de vin, grand amateur de chairs déclaré, ci-gît écrivain jonquérois-port-au-princien, maudit cocktail pour un oréo... diversité qui dilue le cœur mais nous le rend meilleur dans la vie comme dans son éternité...

C'est par les mots que le jour s'allume

Mon vieux, mon trop que frère
La compagnie est bien là
La compagnie de la chanson de l'écriture
Du combat ou du barban court
Qu'importe
Faut dire merde et casser les verres
Faut dire merde aux cons aux bourgeois
Faut dire merde aux trafiquants de rêves

Mon vieux, mon trop que frère
On va faire la fête
Pour dire merci à ton courage, à ta passion
On va faire la fête pour dire non
Pour dire non et non
Pour dire que tout est à refaire
Le matin comme le vent
Le fleuve comme l'arbre

C'est par ces mots que le jour s'allume
C'est par ces mots que s'éveillent les amours
Pour une fois, oublions la comptabilité
Et vivons la fraternité des mots
Et vivons l'angoisse du bonheur

Est-ce qu'on rira ensemble de la légende du vieux taureau et du veau
On rira quand même avec la bande à André
On défilera au rythme de l'ambulance de la bande à Tony
On gouvernera la rosée de nos sueurs de nos peurs de nègre
On pleurera des mêmes larmes la honte de Cormier Plage
Autant d'épines dans nos rêves autant de tourments dans nos terres rouges

Vieux frère, mon trop que frère
La vie roule déboîtant zigzaguant
Jazzant ça et là sans cesse sans souffle
Quitte le souvenir des corps ivres
Dans le halo des taxis
Une rumeur de zombi dans la ville
Une trompette au cimetière un certain soir
La vie est dans ce brouhaha des choses simples
Et dans la bienveillance de la rébellion

On ira rire ensemble on ira regarder la mer un soir
Avec une bière blanche avec du sang avec l'espoir
On ira planter un jardin avec des fleurs et des oiseaux
On ira quelque part dans la ville dire
Que nous mourrons avec nos convictions d'homme

Je te reconnaîtrai dans les villes dans les campements
Les mains pleines d'amour et de chansons
Et je dirai : mon frère n'a pas changé
L'homme au cœur de menthe
Il a l'amitié des étoiles des nuages du soleil
Il a le rire des princes à la tour luisante.

certains jours, vivre et mourir ont le même goût, on se réveille le matin, avec dans la tête mille trous, la rue paraît comme une plante atrophiée, derrière plus rien, avant plus rien, et maintenant, rien n'existe, les fleurs avaient pourtant l'extase de l'été, mais plus rien, même pas le chien qui accompagnait tes pas, même pas la guitare qui t'invitait à rêver, et tu t'emmurais seul au bras de ta solitude, et tu pleurais des larmes étranges, comme pour aller vers toi-même, il n'y a pas de meilleur, amère douleur, amer destin, vivre ce verbe fou, vivre comme si demain s'est soudain arrêté... plus d'histoire, plus de chanson, plus de mots qui disent je t'aime ; plus de mains amies entourant tes chemins, le vide perce un entrelacs de vide ; et tu ne sais plus respirer, tu ne sais plus marcher, la peine s'est déposée, éternelle en toi, comme un bateau crevé une nuit d'orage.

* * *

et mes ombres ne me fuyaient pas, je les aurais habillées en dentelles bleues, chapeau melon, comme pour l'anniversaire du roi, je leur confierais un conseil digne des grandes assemblées, ne jamais me ressembler, aller par leur propre chemin, fouiller leur honneur ou leur tombeau loin de mes pas, alors je danserais seulement une danse faisant croix sur tout ce qui ressemble à l'humaine bêtise

* * *

voilà soudain bref tout d'un coup
la vie comme une tempête
là jouant au marteau à tes tempos
voilà soudain bref tout d'un coup
l'amour comme une grimace
le sarcasme d'un rire qui dévide
des intellectuels vendus
un pays foutu
un drapeau mort
à l'effigie des bicentennaires

* * *

puis il n'y eut rien, ni le passé, ni les songes, un grand trait comme sur l'horizon, un grand trait comme sur le temps qui nous a vu grandir dans nos errances, comme le malheur qui s'abat sur les jours de soleil, quel été, quelle musique pour scander à voix haute fini la prétention, l'arrogance de croire à quelque chose de plus grand que soi, reste le soleil à regarder, depuis quarante ans, tu persistes à courir après ces miroirs défunts

* * *

cet air rebelle, avec cette barbe défrichée, cette pose d'abandon, cette démarche de canard qui te faisait aller plus vite, cette voix étouffée qui martelait ta pensée, tout cela revient après coup, cette chanson qui va avec toi partout où tu es et qui parle de l'histoire d'un homme debout simplement par habitude, et qui éteignait le feu de tous les jours, et qui pleurait alors qu'il avait toutes les astuces des bonheurs d'occasion, à genoux dans son corps à genoux, dans son âme, puisqu'il vomissait la vie, il devait tout perdre, y compris lui-même, alors mon gars, claque la porte, peut-être qu'un oiseau chantera que la vie est un fruit amer, peut-être qu'une guitare au bout d'un ciel bleu dira que la vie est une vache enragée

* * *

la mort, ah, le bonheur est un cantique triste. bonjour mon ami da, le vertige est un mensonge heureux.

(Port-au-Prince : Éditions Mémoire © 1999)

minute (vidéo):

pages du texte:

777 Palimpseste

0'48" ma ville est morte, c'est peut-être hier, elle l'étrangère que je connais à peine m'a téléphoné de sa prison et m'a dit trois mots comme l'annonce d'une tragédie : ville mort soudaine. Je me rappelle pas du tout sinon le claquement de cette voix à l'autre bout étouffé, j'en suis gêné de ne pouvoir vous dire la date exacte, c'était, autant que je me rappelle, un matin des années cinquante; et ma ville amnésique est morte comme hier, sans histoire, sans échouage, là au pied d'une mer mourante dans la grisaille du vent.

25 1'38" ma ville est morte hier comme l'amandier brun qui me fût ami, sans géographe ni postulant, morte sans sacrement, sans sentiment dans le labyrinthe des couleurs avec une tache de sang sur sa paupière gauche, je me rappelle pas trop le nom des assassins, c'est peut-être toi, et c'est peut-être moi, car les murs de nos silences construisent une cathédrale de souvenirs, et chacun pleure en la mort de cette ville sa mort de poche dans un miroir ovale

26 2'12" ma ville pour mentir s'invente des mots en TION, ils ouvrent en nous tous les jours une blessure, ils dansent sur nos murs et entrent jusqu'à notre sommeil nous vendre le miracle, sur l'étal de nos vies, ils rampent comme des araignées et nous regardent béats

(extrait de J'avais une ville d'eau de terre et d'arcs-en-ciel heureux)

Collage 77727-77

3'08

de cette ville à moi, il y a la distance d'aimer
de cette ville à moi, il y a la distance de mourir
cette intention de poète ou de soldat

pour aimer ma ville, j'oublie seulement la déraison de ses hommes et ferme à double clef
mes élans de cannibale pour mieux comprendre que toute ville est une musique plantée
en moi en toi et que l'on chante jusqu'à épuisement vocal et que l'on finit par danser à
chaque pas, à chaque air dans toutes les métropoles, seul à l'autre bout de son miroir et
souvent même dans l'absence de son ombre, rien que pour mourir en paix dans les dou-
tes que l'on s'était construits

pour habiter ma ville, j'ai appris à fermer les yeux et à ouvrir mon corps, dans l'espérance
de la nuit et la surabondance des couleurs, j'ai vu la ville à son premier été en minijupes,
arc-en-ciel troué dans ses tourmentes de mers errantes

pour épeler ma ville, j'ai compté les arbres que j'ai croisés dans mes fugues et s'il y a un
oiseau qui chante, je m'assieds au seuil de cette ville à moi à venir dans l'urgence des
miracles avec des feuilles d'automne qui ne savent plus mourir

(extrait de J'avais une ville d'eau de terre et d'arcs-en-ciel heureux)



Pradel Henriquez



© 2007 Le Nouvelliste

Pradel Henriquez est né à Port-au-prince en août 1964. Après des études en arts plastiques, en histoire de l'art et esthétique, il obtient à la formation en art culturel (Paris) un DESS en gestion et politiques culturelles, validé par l'université de Bourgogne.

Le poète Pradel Henriquez occupe aujourd'hui le poste de directeur général de la télévision nationale d'Haïti.

Le seul étranger

passager
sur le sol
le seul homme
étranger

se soucie de son sort
le soleil est immense
si son coeur ne balance
entre le temps qui passe
et la tristesse du sang

mais l'homme
n'a de sien
que pareil à lui-même

Les mots usés

les mots usés
l'usage odieux
l'idée du sceau
pour transporter la mer
le sel qu'on cueille
les fleurs concaves
la chute des amandes
les saisons se transforment
en sel marin
en guise d'écume
et de gouttes de pluie
(le sceau se remplit au silence des vagues)

L'arbre

l'arbre se découvre
et devient nu
s'il arrache au désir
ses rides exhalant
coquillages et vertus

l'arbre se lie
à la nuit
par l'épaisseur
du tronc

Voisin de chapelle

je suis voisin de chapelle
dans un village du énième monde
et ma maison a la blancheur de la misère
et ma clôture revoit le champ du paysan
couvert de vert-de-gris
et d'arbres imaginaires
je suis voisin d'une grande chapelle
où les enfants redisent la messe
tous les matins
avec des larmes aux yeux
et du pain dans la main
le soir venu mon doux village se saoule de vin
couleur détresse
détresse couleur
couleur verdure verdure odeur
couleur clarté clarté obscure
et le bon dieu dans son sommeil
rêve de mots-flamme
de mots colère de mots-foulards
qui se répandent dans la prière de mes voisins

Lanceurs de pierres

Le sang gicle du cœur
Des lanceurs de pierres
Si ce n'est le temps des querelles
On dirait des aboiements de chats
Et des frissons d'abeilles
On dirait aussi qu'il faut
Casser la branche
Et mettre le feu aux poudres des canons
Les tiroirs on les tire
Les lits on les défait
La lampe à bec se tait
Le bec a ses remords
Et les remords et le querelles
Et si le cœur a ses raisons
Pourquoi faut-il des lance-pierres



Jean Armoce Dugé



© Jean Armoce Dugé

*Né à Maniche dans le sud d'Haïti, le 30 août 1964, Jean Armoce Dugé est professeur de communication française à l'enseignement supérieur et de littérature dans le secondaire. Animateur, auteur d'articles sur la littérature, la culture et l'histoire, il a été, entre autres, intervenant au Colloque international Paul Claudel à York University en octobre 2005. Primé lors du concours Les Belles provinciales avec son texte **Entre lune et miel** qui fut publié dans le *Nouvelliste* (2000), cité dans plusieurs anthologies notamment *Anthologie de la littérature haïtienne du 20e siècle* (Ed. mémoire d'encrier, Montréal, 2001), les œuvres poétiques de Dugé font objet d'études dans *Politique et culture à l'haïtienne*, essai paru en mai 2007 sous la plume de Castel Germeil et de Marie Marcelle Ferjuste. Dugé est aussi éditeur, correcteur et traducteur. Il a collaboré comme traducteur et correcteur à un dictionnaire bilingue créole-français sous la direction d'Albert Valdman pour le compte d'Idiana University.*

Entre lune et miel

à Djulissa

(Texte primé et publié dans Le Nouvelliste lors du concours national: Les belles provinciales)

J'ai perdu la déraison, ô ma fille, pour sacraliser les aveux du silence. La mièvrerie du temps de nos amours édulcore les sillons de nos rengaines. Fêtons-nous le mois le plus beau sans la vidange de nos paresseuses folies accrochées à la mouvance des vagues tardives des jours pernicious ? Combien de nuits pour faire de toutes les étoiles une seule, une grosse qui puisse enlever le voile de l'éternité ? Entre-temps mes promesses remplissent les fissures orphelines abandonnées entre rires et pleurs.

J'ai réduit au silence l'idée du simple paradis afin qu'à cela ton rêve, né du mien, ne soit confondu.

J'aime ces journées pleines de soleils d'enfants. J'en ai maintenant assez pour illustrer les récits des vieillards précoces. Entre lune et miel, raison et déraison donnent le concert du siècle en guise de dissuasion pour mieux savourer l'art de la trilogie temporelle : hier, aujourd'hui, demain.

Depuis les premières éternités, la nuit, notre samaritaine, vit avec le jour un amour de maquis. J'aime les voir main dans la main qui fêtent. À l'insu des dieux. Ma fille, au nom de la solidarité humaine, je les ai aidés à dompter pour vrai l'amour. Eux, ils m'ont appris l'art d'appriivoiser l'homme et la terre.

Depuis ta venue au monde, Homme et Dieu ont des projets parallèles... Le temps murmurerà, mon amour, à tes oreilles les paroles que j'ai omises.

Pour la sensualité de la nuit et la virilité du jour, je les unis pour la vie et pour la mort.

Mer des hommes mère des îles

- extrait -

(Editions de l'île, 2001)

terre de mer ô ma terre
mère des îles
apprends-moi à dessiner l'art
de modernité en éternité
je soufflerai dans ses narines
pour qu'il naisse arbre de vie

la mer art primitif description et poésie gothiques
chavire-moi vent de l'est pour autographier le bleu
du jour pris pour vert des temps prodigues
dessine-moi miracle abandonné des vierges
dans leurs mains pieuses voici le scandale de la mort
pardonnez messieurs mesdames cieux et dieux fabriquez-moi
des pistolets qui n'offensent pas la vie

article un que la vie soit hors de danger de mort
article deux n'importe quoi peut être ajouté
éloge de la débauche prière pour demander pardon
pour les pécheurs
défense de pisser sur les places publiques en plein jour
école et santé pour tous en l'an trois mille
mariage double
honore ton père et ta mère
vive le président de la république
à bas la corruption
j'ai dit
article un que la vie soit hors de danger de mort

mer femme moderne
en tenue de galas
elle a mangé les dieux dans son festin
orpheline la mythologie
les enfants tristement regardent la mer puis
protestent et crient
article sans numéro vive la légende
le vieux ajoute la vérité sort de la bouche des enfants

[...]

cousins ô
vous qui habitez le long de la mer vous
dont le va-et-vient n'a ni saisons ni siècles
cousin ô
j'appelle la mer par son nom
le nom de la mer est le nom de la mer

cousins la mer a gardé pour elle seule
vos noms de grands prêtres
vos prénoms de princes
vos sobriquets d'artistes

[...]

cousin ô
vous semblez des heureux
vos corps corps de la mer et du soleil
vos rêves rêves du silence et de l'oubli
vos luttes luttes de paix et d'éternité
vos paroles paroles de la brise et de la nuit

[...]

mer des mers
rends-moi les propos tout originels de mes cousins
au moment de leur refuge dans tes lieux éternels
d'ivresse de danses de chansons
le temps s'empresse toujours
pour ne rendre compte de rien
aux enfants curieux
tant pis pour le jour à venir
murmure-t-il la vérité sera nue
sur toutes les plages des îles sœurs

terre pays soleil saluera
terre bois d'ébène
les terres danseront la danse
de l'amour et de la folie

l'amour et la folie se mettront à causer...
- elles se ressemblent dans leurs yeux et leurs cheveux
- elles se ressemblent dans leurs voix et leur émoi
- dans leur sourire et leurs désirs
- dans leurs corps et leur entêtement
- dans leur abondance et leurs légendes
- elles se ressemblent les terres

l'amour les enveloppera avec le voile
de la folie tous les fils chanteront
ils danseront tous les enfants
des deux terres
de toutes les terres

Le poème de l'île - extrait -

[...]

seules

les

îles

peuvent parler de poèmes épiques

leurs contes prennent toujours la forme démesurée et la profondeur géante
de la mer

les poèmes des îles

comment veux-tu déjà ma bien-aimée qu'ils soient toujours

chants d'amour

des enfants passent encore leur nuit aux tristes étoiles face à la mer à l'allure pitoyable
d'une jument qui bave sous la fatigue

ce qu'ils veulent aujourd'hui ce n'est pas des vers pour déformer leur rêve en frisson
d'adultes ni le nom des notes tardives des vagues qui vont vers l'infini avec leur espoir
ils ont besoin de tam-tam d'ilots de rires pour tromper le temps vagabond
d'écoles selon le rythme de leur vie et de leur folie

ce qu'ils veulent ce n'est pas le chant de l'engagé qui ne s'engage que dans les mots au
profit de tous les maux

ni cette île à crédit vendue

morcelée

dans la gargote de l'impunité des contes et de l'histoire

dans la démence de l'étranglement du lutter ensemble pour l'ensemble

ils désirent connaître leur culture diversifiée et harmonieuse dans la paix des villages
accueillants

et des villes conciliatrices de leur patrimoine éparpillé

ils réclament la levée des interdictions de toutes sortes le droit de fêter ensemble le droit
à chacun d'eux de crier de la république de l'Est à la république de l'Ouest
j'habite une merveilleuse île

[...]

cette île elle a été le condiment de l'Europe

*mes enfants a-t-elle été une année bissextile
1492*

*sauf aux heures de prise de parole à la belle étoile
les îles sont fatiguées de se plaindre des temps mal vécus*

*lorsque les enfants nous auront demandé quel temps fait-il
nous devons leur répondre que c'est l'heure de nous réconcilier avec nous-mêmes les minutes de
nous inspirer du temps toujours pressé pour ne plus se rappeler les vieilles rancoeurs*

le soleil est trop seul

*il y a
la mer à consoler
les grains de sable à comptabiliser
l'avenir à apprivoiser*

*il y a
les sources à recréer
les rivières à ressusciter
les enfants à qui demander pardon
la vérité à leur apprendre
les souffrances à dissiper
les hommes à réconcilier
les richesses à rendre utiles*

*le bonheur à propager
la paix à construire
l'amour à réhabiliter
la mort à mettre à pied*

*il y a
l'île et la vie à rendre belles*

Au nom de l'amour estropié

Dans Anthologie du jour et de la nuit, recueil inédit

Je n'aime pas le laisser-aller du temps des dérives. C'est pourquoi, j'ajoute mon texte en lui léguant ses connecteurs illogiques. Mais je ponctue ma vie pour te la faire lire sans micro et sur des pages réelles où le vent balade dans ton sourire en guise d'impression à encre blanche, couleur de tous nos ennuis de la mort à la vie.

Je n'ai pas la patience de vider entre toi et moi tout le contenu du jour inachevé, toujours inachevé quelle qu'heure il soit.

Hier soir, on parlait de cigarettes et autres peccadilles. De Ferré qui se mêle de Rimbaud. Toujours Rimbaud au pays des millénaires poétiques. De Santo-Domingo et de Port-Salut aussi. De l'amour et de l'amant.

Depuis le jour que l'église fait de l'adultère un objet de convoitise, des baisers un tableau liturgique je n'ai plus le projet de t'embrasser sans solennité, loin des brouillards et de la pluie. C'est que j'ai imprimé la gaieté des matins dans la musique de ton cœur par l'entremise de tes yeux. C'est que tes yeux avec leurs sortilèges nés du ciel et de la terre, entre la lune et les étoiles font le tour du soleil plus vite que la terre.

Il y a tel soleil bon enfant qui sourit et ne me brûle jamais, jamais. Car tes yeux apri-voisent tous leurs feux dangeureux.

Je n'aime pas le laisser-aller des dérives du temps.

Je fatigue la vie et lui ment, faute de témoins. Comment ne pas aimer attendre la fécondation du soleil ?

Je n'erre plus dans les tourments de Babel !

Les adultes prennent à présent au sérieux les inventions des enfants sur le sable. Les pythagoriciens ne peuvent plus interdire la rentrée de tous les âges dans le temple.

Eux aussi, Ils sont de leur temps, les imbéciles.

Trop obsédant, le temps dans les dérives du laisser-aller ! Cela fait un beau poème que déclame la vie. Les hommes applaudissent sous les assauts du soleil et de la mer. Que peuvent les magistrats sinon crier que la séance est levée ?

Comment alors fermer les rideaux sur l'attente, debout sur scène ?

Aujourd'hui, il pleut, ma chérie, sur Alaska. Je suis triste à cause du soleil qui m'empêche de me laver sous la pluie. À cause aussi de tes yeux gardés à distance imprévisible et sans mesure par rapport à mes plaies béantes.

Qui me préservera de la descente aux enfers ?

Entre l'attente et la distance, je compte. Je compte les petites étoiles naissantes, le nombre de fois que le soleil tourne autour de la terre sous la musique du vent, à l'insu des curieux. Je compte non sans fatigue, sans non plus nourrir l'espoir de finir un jour, le nombre de cadavres que la presse ne mentionne jamais.

Je compte des milliers de fois par jour les généreux, les amoureux et les juges.

Je compte dans l'espace d'un scillement les fidèles et les forts.

Je compte depuis des siècles le nombre d'enfants et d'adultes qui n'ont jamais les moindres miettes d'espoir de se voir un jour attablés pour goûter du pain pour lequel à longueur de journée ceux qui en ont et qui en jettent à leurs yeux prient chaque jour.

Je compte. Je compte par 2, par 3, par 100. Du plus petit au plus grand et vice-versa.

Je compte les jours et les nuits, les contes et les rêves, tous les rêves, la vie et les folies, sauf nos folies, ma chérie, trop innombrables pour les limites des nombres.

Qui me sauvera de mes amis ?

Le jour ne se lèvera plus jamais sur Belgrade. Il y fera toujours un temps de neige. Les hommes en profiteront pour skier sans jours et sans nuits.

Je suis avec mon siècle et mon siècle avec le temps et le temps, temps de ce dit d'amour.

L'amour, l'amour, mon amour : comment dirais-je... ?

L'amour, l'estropié.

Oh ! que c'est triste les empreintes de la guerre ! Qui décorera ce grand guerrier, ma générale ?

Dans l'attente du jour alléluia Marie

*(Texte publié en 1998, aux éditions Darwill, aux Cayes.
Un fragment a été traduit en créole par Claude C. Pierre
et inséré dans son anthologie d'expression créole, RANDEVOU,
co-éditée en 2000 chez CIDHICA et Pleine Plage.)*

-1-

Dans l'attente du jour

je passerai des nuits et des nuits
dans mon purgatoire
loin du ciel et de l'enfer
je passerai des nuits et des nuits
dans ma liberté
loin des contraintes ordinaires
je te reverrai des yeux
sans peur sans offense
et sans pardon

je passerai des nuits et des nuits à chavirer
le temps de merde et d'inertie
dans le vide de la vie
j'aime mon purgatoire mon amour
je l'aime jusqu'aux larmes
je bâtirai des projets et des projets
jusqu'au projet de la fin des dieux
et de la soumission
je construirai le paradis promis

je passerai des nuits et des nuits
mon ange
pour mieux te rêver près de moi
je te prendrai dans mes bras
mon cœur à la marelle jouera
mes larmes
laveront la laideur du temps
l'espace croîtra dans tes yeux
de silence
et tes lèvres
annonceront la naissance du soleil

je passerai des nuits et des nuits
ma hantise
dans ma cellule
sans amis sans sourire
sans pain de vie
j'imaginerai le bonheur
avec ses tendres lumières
ses gaies chansons
je l'imaginerai tout endimanché

je passerai mon temps
ma survivance
à raconter
mes histoires que personne
n'a voulu prendre le temps
d'entendre
ça ne valait pas la peine
mais je serai heureux
mon rêve
à conter

le silence emportera peut-être tous mes dire
peut-être
ma parole à coup sûr
en passant ouvrira les portes
interdites
du silence et de la lumière
je recouvrerai la vue
je te chanterai
mon soleil
en plein jour

il y a le soleil qui viendra

dissiper
les ombres du silence
cette nuit

marie

je suis avec toi
d'ici jusqu'aux confins du monde
jusqu'à la fin des désirs
sans bruit

sans bruit

il y a le soleil qui dira demain
non
j'aimerais cette parole d'allégresse
ce sera comme la gaieté de ton
regard

idyllique

comme la ferveur de ma prière
nocturne

j'écrirai demain
ce que ton sourire me dictera
ce que ta démarche me dira
avec les mots que tes yeux
inventeront

il y a le soleil qui viendra

Paroles éparses

- extraits -

autre projet

j'aime scruter l'amour en scrutant l'amour
j'ai dessiné ton coeur et fait rêver les fleurs
j'aimerais te scruter pour permettre à l'amour
d'éclorre
j'aimerais tout simplement

tu ressembles à l'amour des années de l'amour
c'est pourquoi je t'aime

je t'aime franchement

je veux écrire
pour toi
des paroles qui ne sont pas des vers
des paroles qui ne sauraient être appelées prose
des paroles tout simplement
des paroles qui parlent d'amour
des paroles qui parlent de toi

ta voix

un matin heureux
de mille et une petite chansons
une symphonie toute terrestre
qui fait rêver le bon dieu

Démocratie

à Castel Germeil

mains d'enfants
rêve de faim
temps des fêtards
meurtres d'essai
pique-nique d'adultes
dimanche de piété

mains d'enfants
rêve de faim
coquins du jour
silence de la nuit

dans toutes les écoles
comme dans les fêtes champêtres
les enfants jouent
à la marelle

Propos pour une nouvelle saison

- *extraits* -

Parenthèses

église toujours
église partout
fêtes éparses
nuit en écharpe
monde en catastrophe

église d'humour
église-vautours
morales transitoires
faite d'enfants dormeurs
hallucinations d'adultes fêtards

temps
riche idiot paralysé dans la lutte
pour la liberté

big bang

sept jours d'arc-en-ciel
ma terre couleur déveine
de l'indigo de l'amidon
du sel et du rhum
foulards et cierges
sang
holocauste au pays des hommes

sept arcs sans couleurs
l'eau dans le cou
manifestation de mes aïeux-dieux
bain ancestral
ci-après
un nègre armé
d'amour
pour gagner la bataille de la vie

sept sans jour amputé
sans terre lotissée
sans cieux médusés

réconciliés dans une mouvance égalitaire
hommes et dieux n'ont plus de règne



Élodie Barthélemy



© Manuel Choquet

Élodie Barthélemy est une plasticienne de double cultures, française et haïtienne, née en 1965. Son travail explore les liens à tisser entre nos identités multiples, les rites de passage à réinventer, le langage du corps et des sens, et la relation art et science. Il se développe sous différentes formes : dessins, peintures, installations, sculptures, performances, œuvres participatives, scénographies.

Elle est diplômée des beaux-arts de Paris.

Ses œuvres ont été exposées à l'étranger : en Amérique centrale, au Frost Art Museum à Miami en 2004, au centre culturel de la BID à Washington, en Syrie et en France : dans de nombreux lieux de Picardie, et à Paris, à la Halle Saint Pierre, à la Grande Halle de la Villette, au Salon d'automne, à Jeune création...

*Elle fait partie du collectif d'artistes **Plusieurs**. Elle participe au Collectif 2004 images de promotion de la culture haïtienne.*

EXPOSITIONS

- 1989
Paysages* (*pastels*)
Galerie Festival Arts, Port-au-Prince, Haïti
- 1992
assemblage textile*
Galeria de Arte Carlos Merida, Guatemala Ciudad, Guatemala
assemblage textile*
W&E Galeria de Arte, Tegucigalpa, Honduras
Félicitations du jury (*assemblage textile*)
École Nationale Supérieure des Beaux-Arts, Paris
- 1994
Dessous/Dedans* (*dessins et électricité*)
La Petite Galerie, Paris
assemblage textile*
Bibliothèque, Cournon d'Auvergne
- 1997
Fecondation in kiwi* (*installation - oeuvre participative*)
Espace 8 Novembre, Paris
Suites africaines (*installation*)
Couvent des Cordeliers, Paris
Salon de Montrouge (*peintures*)
Montrouge
- 1998
La marquise S.S.* (*peintures*)
Médiathèque François Mitterrand, Beauvais
Rites (*peintures*)
Grande Halle de la Vilette, Paris
Biennale de gravure d'Amérique du Sud (*monotypes à partir de Calebasses gravées*)
San Juan, Puerto Rico
- 1999
Berceau Caraïbes* (*installation*)
Centre culturel français de Damas, Syrie
- 2000
Haïti: anges et démons (*installation*)
La Halle Saint Pierre, Paris
(Mais) que sont-ils devenus ? (*peintures*)
DRAC Picardie
Festival des racines noires (*peintures*)
Ile de Gorée, Sénégal
- 2001
Nourrir les dieux* (*installation*)
Château de Sacy-le-Petit
Jeune création (*installation*)
La Grande Halle de la Vilette, Paris
- 2002
L'enterrement de ma voiture* (*sculpture in situ-performance*)
La Réunion
Le goût du chocolat* (*fusain sur papier-performance*)
Chapelle du Verbe Incarné, Le Toma, Avignon
La conquête de l'espace (*oeuvre in situ; 2002-2004*)
Verderonne, Picardie

* *exposition individuelle*

- 2003
 - Généalogie*** (*oeuvre participative textile-1ère étape*)
L'usine, Vitry-sur-Seine
 - Artistes du IVème** (*oeuvre participative textile-2ème étape*)
Espace des Blancs-Manteaux, Paris
- 2004
 - Généalogie, Laboratoire d'art génétique*** (*oeuvre participative textile-3ème étape*)
Chapelle du Verbe Incarné, Le Toma, Avignon
 - Lespri endepandan: Discovering Haitian Sculpture**
(*bouteilles et inclusions*)
The Frost Art Museum, Miami
 - Vive Haïti** (*peintures, assemblage textile et Calebasses gravées*)
Centre culturel de la IDB, Washington
 - 2 temps, 5 mouvements** (*photographies d'installation*)
Conseil régional de Picardie
 - Autour de Rémi Aron** (*fusain sur papier*)
Mairie du 1er, Paris
 - Haïti en Seine** (*racines d'arbres retournées*)
Collectif 2004 Images, Mairie de Paris

* *exposition individuelle*

Racines

- 2004 -

Comment puis-je décrire Haïti ? Pour y répondre, j'ai fouillé la terre de Picardie, moi qui vit à l'orée de la forêt de Compiègne. J'y ai trouvé des racines et je les ai observées. J'y ai lu ce qu'étaient les arbres et les racines et la terre, sur cette île, de l'autre côté de l'Atlantique. J'ai déterré quelques échos enfouis de l'Histoire de ce pays, même à des milliers de kilomètres, les traces sont vivantes.



un arbre n'est pas un arbre

(photo de Manuel Choquet)



Capois Lamort

(photo de Manuel Choquet)



terre glissée

(photo de Manuel Choquet)



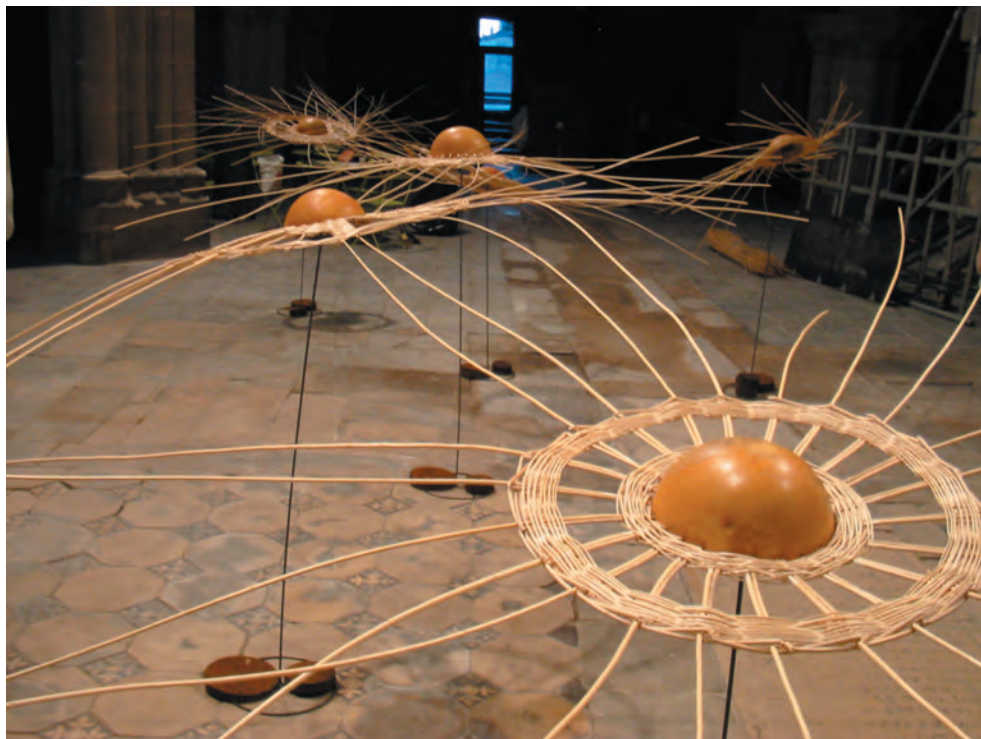
la bataille de Vertières
(photo de Véronique Dupart Mandel)

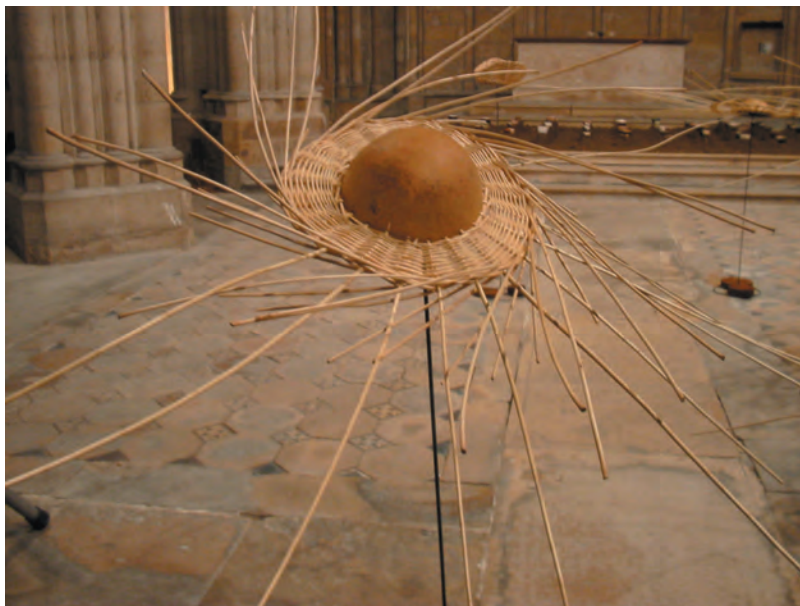
Prière

- 2007 -

osier et calabasse

Coiffer des racines marquait l'attachement que je porte à la terre d'Haïti. Tresser du bois, de l'osier, procédait d'un même désir de caresser les liens lumineux qui nous unissent à la nature.





Oeuvre participative : le Laboratoire d'art génétique

- 2007 -

tissus rayés et enregistrement sonore

Chaque participant est invité à réaliser son empreinte génétique intuitive, en choisissant des coupons de tissus rayés, à disposer selon sa fantaisie, sur un lè de toile à matelas, puis à proposer une interprétation orale de ce qui pourrait se nommer, son génôme sensible, sorte d'autoportrait structurel. La trace textile et la trace vocale viendront s'ajouter à la banque de données qui seront exposées et diffusées lors de la présentation du Laboratoire d'art génétique. A ce jour 130 personnes ont souhaité se fichier. C'est ainsi que j'obtiens des empreintes génétiques de première main que j'assemble à la machine pour former, petit à petit, un panorama génique de la population actuelle vue par elle même.





Chevelure collective

- 2006 -

*performance à Port-au-Prince, à la Fokal, durant 3 jours,
réalisée dans le cadre du Forum AfricaAmerica*

En collaboration avec la danseuse Jenny Mezile, et avec l'aide de deux coiffeuses, j'ai placé cette scène intimiste de tressage de cheveux, dans un jardin public, posant ainsi les bases d'une réflexion active sur le langage de la coiffure et du cheveu crépu dans la société haïtienne, mais aussi sur l'individu et le collectif. De nombreux témoignages ont été échangés durant ces journées où nous nous coiffions les uns les autres, tissant ainsi des liens. Liens d'abord invisibles, puis révélés, lors de la dernière séance, où nous nous sommes connectés par nos tresses reliant toutes nos coiffures, en réalisant un réseau d'une vingtaine de personnes. L'interruption de la connexion s'effectua avec des ciseaux.





(photos de Fred Koenig)



Alex Laguerre



© Alex Laguerre

Alex Laguerre est né le 27 mai 1967 à Port-au-Prince. Il est professeur de lettres, traducteur, interprète, mais aussi poète et nouvelliste. Il est membre de l'International Editor's Choice Award 2006. Il est également responsable du Cercle des Intellectuels pour la Diffusion des expressions culturelles (CIDEC).

C'est un passionné de la lecture, de la vie, des livres, des gens...

*Auteur de plusieurs recueils, il a contribué à la publication de **Symbiose poétique**, recueil collectif, à l'initiative de l'Association culturelle Rankont.*

Dernier rappel

à Rodney Saint-Éloi, poète

Les mots me font souvent défaut
Pour te parler
À titre posthume
De mes soldats de plomb
De mes vieilles rancunes usées jusqu'à la corde
Et de mes pollutions nocturnes

Le temps figé à mes lèvres
M'empêche de te confier
Qu'il m'arrive souvent de rêver pêle-mêle
De la brièveté de nos étreintes
Du temps qui (tré) passe
Et de la géométrie des météores

Devrais-je admettre
Que malgré la pénurie des mots
Il me reste encore mille choses à te dire ?

Devrais-je te rappeler
Que j'ai souvent mal au cœur
À cause de tes crépuscules dépeuplés
De l'Épiphanie de nos gestes lents
Et la mémoire déchirante
De nos lendemains
Voguant à contre-courant ?

Devrais-je t'avouer que là-bas
À Cavaillon
Les enfants meurent en bas âge
Par manque d'amour
Et d'eau fraîche ?

Je t'envoie
Par courrier recommandé
Mon mal-être
Ma dernière adresse
Et tous mes clichés en noir et blanc.

État d'urgence

Ici
C'est l'état de siège
Nos petites filles ligotées
Ne peuvent plus se donner la main
Pour former la ronde enfantine

Ici
Été comme hiver
L'espérance croupit derrière les barbelés
Les rêves sont vendus aux enchères
Et la bonne humeur se négocie au marché noir

Ici nous sommes au niveau d'alerte maximal
La violence (sous toutes ses formes) est reconnue
D'utilité publique
Le chagrin est en solde
Et la douleur livrée à domicile

Ici
Nous sommes en terrain miné
De jour comme de nuit
« Silence » est le mot d'ordre
La liberté (d'expression) est en garde à vue
Et la sécurité en détention provisoire.

Hors-texte

Dans la sérénade
Des kalachnikovs
Mon coin de terre
Exhibe
Sous le regard des étoiles asphyxiées
Sa fragilité insulaire

Dans ce brouhaha du vent
Et le gémissement des mort-nés
Ma ville
Passe en revue
Ses rêves de macadam oubliés
Dans la marge d'un vieux
Cahier d'un sou.

Prière d'intercession

Tous les chagrins
Du monde
Se sont engouffrés
Dans mes songes
Dieu merci
Qu'il y avait
Tes yeux
Fenêtres grandes ouvertes
Sur l'étroitesse
De ma rue pleine de crasse.

Nature morte

27,744 kilomètres carrés
Noués autour du cou
Avec en arrière-plan
Une immense croix rouge
Elle agonise
En murmurant
Entre deux gorges d'eau boueuse
L'énigme
Des oiseaux de passage.



Mathurin Rodolphe



© Mathurin Rodolphe

Mathurin Rodolphe est né le 9 décembre 1967.

À vous

Temps opaque

Tout le souffle de la saison en autant de larmes
Sur le marbre,

Dans le regard de cet enfant qui a faim,
Dans les cris de cette femme qui se livre

Toute bleue,
Toute pâle,
Toute femme ;

Jusqu' à cette impasse où...

Plus personne ne sourit
Sans le parfum du malheur
Sur les rides de l'incertain

Tout nu,
Tout vif,
Tout seul ;

Par autant de souffle en tant de larmes

Tout ce mal, c'est le mien le tien

Dans la mélodie de l'horreur
Qui s'impose tel, ce souvenir.

Il n'y a de saison à notre mémoire que cette douleur

Dans les veines de cette pute qui a peur,
Dans les larmes de ce garçon qui dédie son âme à l'occupant.

À la même saison

Dans la sainteté larvée du poète qui pleure son cœur,
Dans la fugacité du rire qui récupère l'ombre,

Tout ce bien, c'est le mien le tien ;

Ce rire d'enfant qui surprend
Empoigne la joie
Tel un clin d'œil qui baise le soleil

À notre manière du temps.

Il n'y a de saison à notre mémoire que cette folie

Juste pour rêver
Dans le creux de cette solitude
Qui s'écroule sur du sable.

À la saison,
Nos parenthèses n'ont pas toutes ce même goût de mort sèche

Toutes les nuits
Face à l'horreur desséchée,
Mes sens dépecés en lambeaux

Suspendent [mes deux yeux] sous haute tension

La constellation des minutes
Éparse
À chaque coin de mes souvenirs

S'irise dans mes élans

En toute fragrance !

Dans la recherche de l'autre visage de la nuit,
L'aridité du cœur nous saute dans les yeux

En forme de lézard pluri-forme,
Elle s'arc-boute à cet humour de sang.

Ici, on apprend à vivre autrement ;
Tout se fait par simple habitude.

Le rêve, la joie, l'indéchiffrable...
À mi-mots ;
À mi-temps ;
À mi-chemin ;
Invite au graffiti muselé.

La douleur n'est pas une découverte de technologie de découverte récente

Cette modernité !
On y est. En plein. À notre manière.

En chute libre !

Mon sommeil s'est endormi
Droit devant mon regard.
Mes mots se sont livrés au silence
De mes paroles
Mes gestes s'entassaient dans mon corps

Et aussi en moi-même,
Seul témoin de moi et de mes rêves

Une fois de plus,
Je ne revendique plus.

Mon âme est à Vous.

à Toi, mes amours

Je m'efforce d'effacer
Cette blessure
Les flammes de cette lampe éteinte avant d'être allumée.

Toute la fascination
Du déjà vu
Jonglant pleins feux
Avec nos paupières
En pleine nuit

Le souvenir
De ce rendez-vous
Des parenthèses de pages effacées sur le bout de ma langue

Je n'en reviens pas

Tout le défi
Du déjà vécu
Est au temps toute sa légende

Time was - Time is

À la mesure de l'immensité
Des temps

Une ballade
Un va-et-vient

Ici et là

Toute la puanteur
De nos sens
Ancrée dans la douleur
De l'incertain

S'harmonise
Avec nos doigts devenus rongeurs
De chair et de temps

Que nous importe le temps
Dans sa mesure.

Just for them !

À la place des livres,
Nous hissons un drapeau de poils et de chair fraîche

Une, deux, puis une autre
Escorte (nt) nos pensées à regarder l'abîme

Ferme !

Le jazz
Une légende qui vole au temps
Sa légende d'air

Ici et là,

Une ballade
Entre le temps
Et le goût du corps ;

Un va-et-vient
Entre le poète légendaire
Et sa légende d'air.

Ici et là,
Entre le temps
Et son étalon,

Nous jazzifions l'aventure
À la poursuite
De l'indicible.

Placé en bandoulière
Comme pour animer
L'équilibre du temps.

À tout instant
S'infiltré, s'insurge, s'affirme
Puis
Comme un badaud
Crée
L'agitation ;

S'arrogé, s'impose, s'affirme
Puis
Renaît là où tu as laissé naître notre premier baiser.

Mis en quarantaine
Comme pour raviver
Le mutisme de l'heure.

À tout instant,

Cet amour que tu as laissé naître à notre premier baiser

N'est qu'une vieille baderne.

Ne m'emmerde point,
C'est comme ça
Comme tu vois.
La vie roule
Sur ses pattes de chien

En collusion
À mes histoires de cul
Qui deviennent
Dignement
Des histoires de cœur

J'aboie sur les grains de vie

Mes émotions crient
Sur des balbutiements
De chairs fraîches,

Et c'est comme ça.
De temps en temps
Je laisse mon corps
À la fureur des chiennes

Je niche des fesses
Je lèche des épingles
Je rote des odeurs

Je suis la vie je suis la vérité. Amen !



Hugues Berthin Férol



© Hugues Berthin Férol

Hugues Berthin Férol est né le 30 avril 1969 dans le sud d'Haïti. Peintre, illustrateur, infographiste, il écrit aussi des essais, des textes qui lui ont valu le privilège de représenter Haïti au 3ème Festival Dia mondial de la poesia à Sao-Paulo.

Il a travaillé à l'illustration de manuels d'apprentissage du créole et du français dans le cadre du projet Alpha haïtiano-cubain pour le Secrétariat d'État à l'Alphabétisation.

C'est un passionné de l'art en général, il y baignait déjà tout petit. Il a été aussi encouragé et conseillé par des grands noms comme Dieudonné Cédor, Franketienne, Ernst Louisor et Michel Philippe Lerebours. C'est un artiste dans l'âme. Il crée une peinture vive, aéro-dynamique, métissée de tous les langages de la vie et de la vérité.

Extrait d'un article de J.Pierre et P.R.Dumas - Le Nouvelliste, 2002

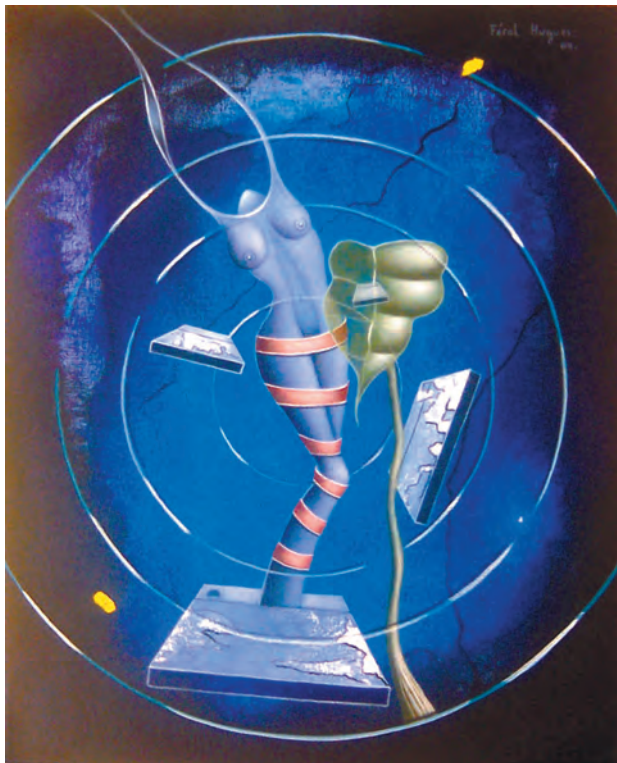


Lamentations

acrylique sur toile - 30x40



Pour tes yeux
acrylique sur toile - 30x40



Blue in green
acrylique sur toile - 16x20



The russian Lullaby
acrylique sur toile - 16x20



The sugar on my bowl
acrylique sur toile - 24x36



Take five

acrylique sur toile - 24x36



The abyss

acrylique sur toile - 16x20



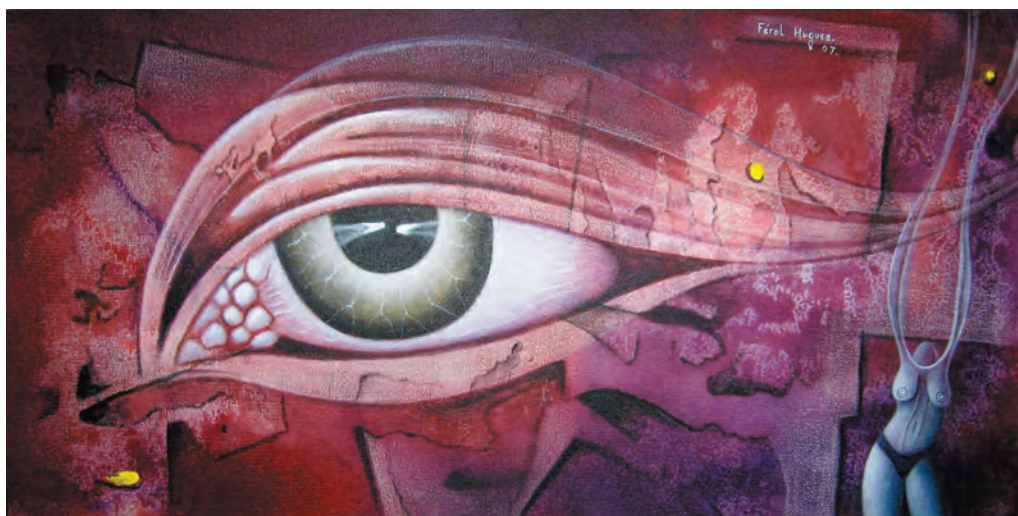
Meditation

acrylique sur toile - 30x40



Naissance

acrylique sur toile - 20x24



Vision

acrylique sur toile - 12x24

Génération 3 Années 70-80

Emmelie Prophète
André Fouad
Guy Junior Régis
Pierre Pascal Merisier *dit* Pasko
Kerline Devise
Patrick Louis *dit* Kanga
Pierre Moïse Célestin
Joseph Edgard Célestin
Jean Pierre Jacques Adler
Antoine-Hubert Louis
Josenti Larochelle *dit* Mistè Tchik
James Noël
Damas Porcena *dit* Damson

Kevens Prévaris
Walner O. Régistre *dit* Doc Wor
Jonel Juste
Jean François Toussaint
Jean Emmanuel Jacquet
Makenzy Orcel
Fred Edson Lafortune
Duckens Charitable *dit* Duccha
Coutechève Lavoie Aupont
Jean Venel Casseus
Mlikadol's Mentor *dit* Nadol's
Réginald Jean Louis *dit* Bonga
Romilly Emmanuel Saint-Hilaire
Dovilas Anderson
Jean Davidson Gilot

Emmelie Prophète



© 2007 Kesler Bien-Aimé

Emmelie Prophète est née à Port-au-Prince le 15 juin 1971 où elle fit des études de droit et de lettres modernes.

Elle écrit pour sauver sa peau. Son écriture est simple, fluide et argentine. Elle nous promène de hasard en hasard et nous accroche au détour de cette parole généreuse, souvent intimiste qui dit qu'elle est belle même dans le mauvais temps. Son œuvre est comme ce miroir qui ricoche sur des saisons connues, des lieux explorés et accessibles. La mélancolie, la solitude, la brisure, le chant du pays perdu et retrouvé, le désir à ciel ouvert, les blessures marchent dans toutes ses pages comme des secrets chuchotés.

Emmelie Prophète, c'est une voix qui nous raconte avec des mots simples. C'est une voix qui se dévoile et nous dévoile.

Depuis 2006, elle est responsable de la Direction Nationale du Livre, attachée au Ministère de la culture en Haïti.

Sang Blanc

Pour Aimée

Les rideaux se balançaient devant la porte, blancs et légers, faisant comme des gestes d'adieux à la jeune fille trouvée morte ce matin dans la rue d'en face. Je ne suis pas allée voir comme tout le monde. Je suis restée là à regarder le temps faire le tour de lui-même, me disant que ce n'était qu'un geste perdu de plus. Une phrase muette. Un nouveau baiser de douleur.

Marie-Jeanne a doucement ouvert la porte, s'enveloppant dans les rideaux blancs. Elle me parut soudainement très belle ainsi drapée. J'aurais voulu le lui dire. Je ne l'ai pas fait. Je n'ai jamais rien réussi à dire à Marie-Jeanne. Vingt ans qu'elle ouvrait la porte tous les matins à la même heure, entrant avec un halo de soleil et s'emmêlant dans ces rideaux qu'elle aurait voulu enlever, sous prétexte qu'ils ne cachaient rien, trop légers et trop blancs.

Elle avait du voir la morte en arrivant, elle semblait contrariée et ruminait je ne sais quoi. Je connaissais ces hochements de tête, ces invocations silencieuses, ces haussements d'épaules. Elle maudissait ce pays. Les gens avaient trop changé selon elle. Cela la contrariait depuis des jours de voir qu'on avait peint le long du mur de l'église différentes effigies, dont

celles de Che Guevara, de Wyclef Jean, de Bob Marley.
Tout peut arriver quand on ne respecte pas Dieu me
disait-elle, avec un accent désespéré dans la voix,
qui me faisait sourire.

Je voyais déjà passer à travers mes rideaux blancs les
caméras des chaînes de télévisions, les journalistes,
les curieux des autres quartiers. La Une était belle
aujourd'hui. Elle avait vingt ans et pas un sous. Elle
était belle et déchirée. Martyr à souhait. Un cadeau.

C'était la dernière fois que Marie-Jeanne la croisait.
Elle avait sans doute un autre sourire aujourd'hui.
Marie-jeanne aurait bien voulu en parler avec moi,
mais elle connaissait ce silence obstiné, ce regard
fixé sur les rideaux blancs qui devenaient comme une
cloison étanche entre nous, une frontière inamicale.

Les cris se mélangeaient aux bruits de la rue. Il
était huit heures du matin et le soleil avait déjà
pris ses quartiers, inondant la terrasse et une partie
du salon. La brise du matin continuait à faire
s'agiter les rideaux, il ne fera pas très chaud sans
doute. Ce sera une belle journée, comme les vivants en
rêvent souvent.

Marie-Jeanne marche à pas feutrés, elle porte le deuil
de ces rencontres matinales avec la petite, demain
elle marchera dans un autre décor. J'entends le
cliquetis des tasses, le rite du café avait commencé.
J'accueille ce divertissement avec un demi sourire.
J'aimais ce bruit et cette odeur de nouveau jour. Les
cris continuaient à entrer, mes rideaux blancs n'y
pouvaient rien contre. Les grilles, les portes, les

murs, les rideaux, même s'ils sont blancs et doux
n'ont jamais empêchés au malheur d'entrer, surtout
quand il est arrogant comme ici.

Les cris sont devenus des exercices. Demain sera
pareil. L'actualité changera seulement de quartier,
les caméras tourneront vers un mort plus frais, plus
mutilé. Marie-Jeanne empruntera le même chemin.
Marie-Jeanne se souviendra. Personne ne demandera son
avis à Marie-Jeanne. Même pas moi.

Rideaux blancs et café noir, la vie suit son cours.
Marie-Jeanne retournera chez elle dans quelques heures
pour revenir demain, même heure, même tremblement,
même silence. Elle est anonyme jusqu'aux cheveux. Ses
doigts se glissent lentement dans les rideaux blancs,
sans laisser de traces. Elle ne saura jamais les
maîtriser ces rideaux, elle se laisse envelopper à
chaque fois qu'elle franchit la porte pour entrer ou
pour sortir. Elle est si belle en blanc de rideau !

Vingt ans qui tombent en miettes, vingt ans couverts
de silence sur un trottoir de fortune. Marie-Jeanne
est partie en me laissant son regard et ceux qu'elle
avait ramassés au hasard en venant ce matin. Je n'ai
pas parlé à Marie-Jeanne. Obstinement. Je ne lui ai
pas dit que je n'aurai pas assez de blanc pour panser
toutes ces plaies. Je ne lui ai pas dit que le blanc
c'était seulement pour faire semblant.

La terre engloutit mes pas,
J'avance vers l'absence,
Habits de brume
Seconde peau de solitude.

J'ai laissé ma mémoire
Dans un miroir,
Image hébétée sans contours.
Mon regard a froid
Sur les quais de gare,
Je mourrais pour ma dernière empreinte...

Déchirer ma fenêtre,
Mélanger les ombres,
À mes jupes de poussière.
Le vent passera au petit matin
Chercher mes mots d'amour,
Bleu soul
Tombé du ciel,
Noir susurré
Dans les entrebâillements,
J'ai des poignées de silences
Pour habiller le mauvais temps,
Des gestes vierges
Pour nous refaire.

Couleur soir

Dimanche rapiécé
De vents,
De chemins lointains,
D'histoire oubliée...
Mes couloirs se rencontrent sans explications
Les fenêtres ferment les yeux
Le feu s'éteint doucement dans ma paume
Ronge la dérision jusqu'à l'os
Silence fondu,
Étalé,
Herbe douce, cheveux frissonnants
Dimanche couleur soir
Dimanche sans moi

La mer inventée de bout en bleu
Tourmente le sang,
Murmure infini qui égratigne mon âme.
Pour quelle mémoire,
Quel pays, autrefois enfance
Aujourd'hui toi et moi
Inventons distance,
Habitats sans murs
Et titres de tristesses

Mon rêve
S'est encore baigné
dans cette larme longue,
déchirée
dans la pesanteur avide,
si le chant peut vivre
jusqu'à demain
j'allumerai le souffle
des vies perdues,
entaille dans le silence mugissant de la rue
qui m'enveloppe d'absolu et de futilité

Marges à remplir

- extraits -

1

Un jour rappelle-toi
Cette ville dépecée
Entre la bêtise et la douleur
On a créé l'infidélité
Le bleu des trottoirs d'un autre continent
La folie est devenue utile
Nous nous appliquons à dessiner
Des portes de sortie.

Depuis tes yeux
Le vide est à réinventer

2

J'ai semé la solitude le long de mes murs
 Mis des barrages à vois crues
 La tendresse en berne.
 L'amour de ce côté
 Est une ancienne histoire.
 Ce qui nous lie encore
 C'est un hasard
 Inqualifiable

3

Je lui expliquais mes amours du mois de mai. Doigts sur tache de rous-
 seur. Je lui disais que mes inquiétudes venaient toujours avec les vents
 de novembre, que mes fenêtres resteraient toujours ouvertes sur des ho-
 rizons que j'aime parce que je ne les connais pas. Chaque soir je lance
 mes rêves par bouffées, je suis belle dans le mauvais temps. Il n'arrivait
 pas à comprendre ce vide que je mettais en parole. Tout était si simple.
 Mes voyelles en noir en blanc, mes amours à contre courant. Et nous
 passions nos soirs à compter sur nos doigts, avec des petits cailloux les
 hommes de ma vie. Tout était dit. Tout était prévu. Depuis mes longues
 insomnies jusqu'à mes silences tapageurs.

4

J'ai une mémoire qui pleure sur une route floridienne, un silence qui s'engouffre dans la chaleur. Le temps laisse les couleurs s'enliser, je vois des mains de misère derrière des tuiles, l'amour impuissant et triste, des yeux béants qui ne se reconnaissent pas dans les miroirs de solitudes. Les places sont vidées de leurs ombres utiles. Les yeux de misère dévisagent ces rues de grande ville, de faux semblants. Menu tendresse.

5

Je nous oublie dans une ville de désert de douleurs et d'hésitation. Des exilés sans ailleurs des compagnons de silence. Mes voyages se meurent au fond d'un tiroir. Ici on met le temps dans des verres d'eau. La vie ne dure pas. Elle m'a raconté enveloppé dans ses rides, enveloppée dans son âge l'avoir vu partir avec des morts inconnus. Jour indiscret. Saison de larmes. Ma raison de tristesse est là. Il y a une fenêtre entre elle et moi, il y a du savon pour laver nos désirs, nos exils, nos amputations. Je pousse mes rideaux de futilité et de nécessaire.



André Fouad



© André Fouad

Né le 2 mai 1972 à Port-au-Prince, André Fouad est l'auteur de plusieurs recueils de poèmes. Plusieurs de ses poèmes figurent dans nombre d'anthologies.

Il a reçu un Award of Recognition de la part du maire de la ville de Miami, Alex Penelas, dans le cadre du Mois de l'Héritage Culturel Haïtien en mai 2004. Il a été choisi comme Artiste de la Saison par l'Alliance Française de Miami pour l'année 2005. Il a aussi décroché le 2ème prix dans le cadre d'un concours de poèmes organisé par le journal franco haïtien Haïti Tribune (France) en janvier 2006. En mai 2007, il a été choisi comme Poète de l'Année pour la 7ème édition du Mois de l'Héritage Culturel Haïtien à Miami, comme poète, diseur et animateur culturel.

Cicatrices

La mer joue à la guitare de ses chimères
au bout du chemin
où les fleurs frissonnent
on dirait des gosses dans le froid

Il pleut des mots
au bout des rêves
il pleut des mots
dans le coeur de mes rues en folie

À la nuit
comme dans une fiesta
à la nuit
comme à une randonnée

Je vous dis
la mer est une blessure
des saisons vestiges

L'étincelle de mes mots

J'ai été cueillir la parole
cadeau de la nuit
jusque dans le silence de mes mots
dans l'allée
les fleurs s'ouvrent à moi
tous les mots se ressemblent
dans la cour de récréation
de mon existence
ma musique s'élève
avec tout le reste
la chaleur de mes mots
est montée
des flammes en sont restées



Guy Junior Régis



© Guy Junior Régis

Enfant terrible du théâtre haïtien, Guy Junior Régis est né le 29 avril 1974 à Port-au-Prince où il vit. Depuis une dizaine d'années, après des études en anthropologie et en psychologie, il se consacre au théâtre.

Avec d'autres artistes, il fonde en 2001, le collectif «NOUS Théâtre»: un mouvement qui initie une nouvelle forme de théâtre contemporain en Haïti. Dès ses toutes premières mises en scène, Baka Ròklò (petit diable rebelle: traduction française de son nom d'emprunt) avec ses textes incisifs, sa technique particulière de mise en mouvement du corps sur scène, son théâtre de «dérision cruelle», rituel et politique, il a renouvelé la pratique et l'esthétique de cet art en Haïti.

*Guy Junior Régis est à la fois poète, cinéaste, comédien, metteur en scène et dramaturge. Ses travaux sont honorés par de nombreuses distinctions et bénéficient maintenant d'une audience internationale. Il crée en 2003, à Port-au-Prince, Service Violence Série, plusieurs sketches sur les tractations politiques qu'a connues le pays au cours des récentes décennies. Le succès de ce spectacle qui sera joué par la suite au Théâtre national de Belgique, au Festival de Liège et au Francophonies en Limousin (2005) est indéniable. Il est distingué en 2000, par le Prix Jean Brierre, prix international de poésie (Port-au-Prince et Dakar) pour son long poème **Le temps des carnassiers**. Il est aussi l'auteur de deux courts métrages remarquables (**Blackout** et **Pays-sauve-qui-peut**, 2002).*

La ville soumise

Et le feu éclata...

Dans la tête creuse des hommes
Dans l'immanence des femmes
Dans l'insolence des jouvenceaux
Dans l'indolence des vieilles peaux
Dans le tendre lit des rivières
Sur l'innocente feuille des arbres

Et le feu éclata...

Dans la mythologie des uns
Dans la science des autres
Dans la face brune des enfants
Dans leur ventre et leurs gros yeux
Qui, innocemment attendaient que luise l'horizon

Qui, parmi cent
Qui, parmi mille
Qui empêchera à la ville de s'embraser

Qui sauvera la ville

Qui, parmi cent
Qui, parmi mille
Qui, parmi qui

Qui empêchera à la ville de faire pleurer ses feuilles, ses fruits
Qui emprisonnera les mains qui saignent la ville
Qui les immobilisera
Qui osera les stranguler

Et le feu éclata dans la ville soumise, et le feu éclata
Et l'oiseau avec son bec qui ne peut rien tenter contre l'homme
qu'un concert de bruits sourds

Que de sels Que de peurs Que de ventres étranglés Que de sels Et que d'eaux dessous
cette voile bleue, mer, mer...

Poétique

Le soleil de tous
Le sommeil d'un seul

La mer n'invitant plus
L'Evian qu'il se permet

La vieille pute soudain penseuse
Le président parlant sans cesse

L'usine à glace
L'ouvrier bon perdant

...

Car c'est bien au Nord que les rêves des hommes deviennent matières utiles: l'argent - les voitures - les belles maisons - l'idéal des grands peintres - les pierres précieuses - les parfums prétentieux - les sculptures antiques - les voyages lointains - le dos des chameaux - les océans profonds - les continents anciens - le hublot des avions - les musées célèbres - les panthéons - les hauts châteaux - les grandes chutes d'eau - les trains rapides - les bus à étages - les sensations d'errance - les misères oubliées - les drogues, d'autres drogues, plus fortes, plus anesthésiantes - les femmes, plus odorantes, plus ouvertes à nos fantasmes - les bars - les boîtes de nuit, plus sombres, plus obscures pour plaire à nos folies - les chambres - les chambres d'hôtel énormes, vastes, plus vastes pour s'étendre sous nos mégalomanies, les temps réfrigérés - les pulls que portent tous, obligés de cacher leurs vêtements à la mode. - Penser Genève, Bruxelles - Voir Paris, Amsterdam - Rêver Rome, Manhattan. Sentir Port-au-Prince. Se résoudre à lire et relire la bible. À visiter le monde entier dans les livres - des livres introuvables - des grands auteurs - des scientifiques - des sages - des philosophes morts d'il y a mille ans... Et tout ça. Oui, tout ça. Pour signifier qu'il y a toujours quelque part, de l'espoir. Métaphysique superbe non ? De quelqu'un qui meurt sot, con, zèbre, zinzin, banane, parce qu'il n'avait tout simplement pas pu naître dans le pays où il le fallait.



Pierre Pascal Merisier

dit
Pasko



© Pierre Pascal Merisier

Pierre Pascal Merisier, dit Pasko, est né en 1974 à Pétion-Ville en Haïti.

De 1994 à 1996 il étudia le dessin et la peinture aux ateliers d'art de l'école Sainte Trinité avec l'artiste Margareth Squire. Par la suite, il fréquenta les ateliers de Tiga où il suivit des cours de laboratoire d'art. Il participa aussi à plusieurs formations dont une en gravure à Montpellier en France en 2006 en tant que boursier du gouvernement français.

Il exposa pour la première fois, comme artiste invité, au Festival de Saint-Soleil à Soissons-La-Montagne en septembre 1996.

Depuis, il expose régulièrement en Haïti et à l'étranger.

EXPOSITIONS

- 1998
Illustrations de textes de A. Phelps
Galerie Marassa, Piéton-Ville, Haïti
Au bonheur des formes
Galerie Marassa, Piéton-Ville, Haïti
- 1999
Trio des eaux
Galerie Marassa, Piéton-Ville, Haïti
- 2001
Noir et Blanc
Fondation Africamerica
Aportaciones Cultural Africano
Centre culturel espagnol, Saint-Domingue, République Dominicaine
- 2002
Illustrations de textes de A. Phelps
Galerie Marassa, Piéton-Ville, Haïti
Et j'irais comme un cheval fou
Galerie Monnin, Piéton-Ville, Haïti
Bizango I *
Fondation Africamerica, Port-au-Prince, Haïti
- 2003
Etter Columbus.com
Kunstnernes Hus, Oslo
- 2004
KAFU, 4 artistes
Institut français, Haïti
Oeuvres sur papier *
Galerie Jérôme, Piéton-Ville, Haïti
- 2005
absolut galery
Sainte Augustine, Floride
28ème anniversaire de la galerie
Galerie Marassa, Piéton-Ville, Haïti
Feux croisés
Galerie Jérôme, Piéton-Ville, Haïti
5ème Jeux de la francophonie
Niamey, Niger
- 1996
2ème festival St Soleil
Soisson-la-Montagne, Haïti
Lobby Art
Banque mondiale, Piéton-Ville, Haïti
- 2006
Accrochage d'été
The Gallery AT6, Carcassonne, France
Exposition de peintures *
Galerie 3F, Paris, France

* exposition individuelle



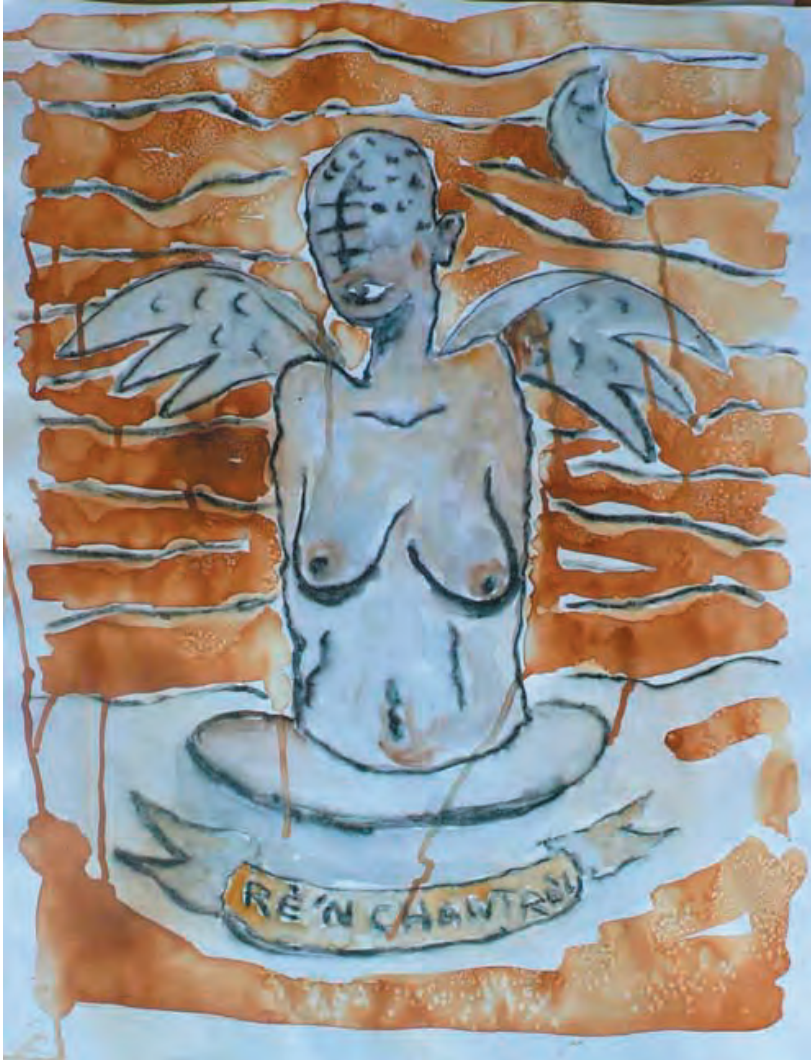




aquarelle -



aquarelle -



aquarelle -



aquarelle -



aquarelle -



aquarelle - 65 x 50 cm



aquarelle - 50 x 65 cm



Kerline Devise



© Kerline Devise

Kerline Devise est née en Haïti le 11 février 1976. Elle a fait des études de Philosophie à l'École Normale Supérieure (Université d'État d'Haïti) et à la Sorbonne. Elle a également suivi, en France, une formation en Études Féminines. Actuellement, elle enseigne la philosophie à l'École Normale Supérieure (Université d'État d'Haïti) et prépare un doctorat sur Michel Foucault. Elle a collaboré en tant que consultante au Ministère à la Condition Féminine et aux Droits des Femmes.

*Poète, elle a publié plusieurs de ses textes dans des revues haïtiennes et françaises, notamment dans «Le Bateau Fantôme». **Mes corps** a été publié pour la première fois en 2005 aux éditions Rivartcollection, New York.*

Virgule blanche

J'adresse à mes yeux
 Une dernière lettre pour leur dire
 Que je ne crois qu'en cette pluie
 Qui me fume et me recolle avec des flaques de boue et le cri de mes mains
 S'allongeant sur le trottoir comme un livre-clochard
 Un livre cueilli dans l'épilepsie du sang
 Un livre assis seul sur un banc
 Qui déchire une à une ses pages écrites ou blanches
 Lave ses pieds et la lumière du jour
 Avec la salive d'une étoile
 Et les chaussures fatiguées de l'espace
 Un livre qui s'accouple avec le silence des pierres
 Préfère la compagnie des rues désertes et des portes ivres
 Et qui porte dans ses comètes
 Ton cœur trop long
 Déambulant comme un fou dans mes cheveux,
 S'enfonce dans ma peau
 Et incendie le village de mes mots, de mon corps
 Et de mon pouls
 Pour que n'existe et ne gouverne
 Que le calendrier de ton amour
 Qui porte dans ses bras cette virgule
 Qui rit des mots

Cette virgule sur mon ventre
Qui dévisage la misère la misère des mots
Et donne au vent sa forme de serpent et d'océans
Pour que s'accoste à nos mains la mélodie des vagues profondes
Et à nos pieds des flammes à mille têtes

J'adresse à mes yeux une dernière lettre
Pour leur dire qu'une virgule me fait monter à son bord
Cette virgule que tu as enfantée
Ou qui vient du fin fond de la mort
Je la regarde, je la vois, je suis dedans

Une virgule dans la mer
Navigue jusqu'à cet autre miroir,
Cette porte qui s'ouvre sur les cailloux étranges de la chair

Une virgule non pour marquer la pause
Mais pour dire Adieu
À cette ville qui a toujours voulu signer ma peau
De ce livre rectiligne
Une virgule non pour marquer la pause
Mais pour commencer la bataille
Libérant nos ombres et nos pas de l'espace
Et bâtir des fantômes et des cris comme étendards de la fleur

Préface d'un miroir

J'erre dans une deuxième cigarette avec ta voix dans mes yeux. Mes paupières se ferment. J'ai ajouté une virgule à la mer pour continuer à te dire ce que je ne peux dire.

Je me suis endormie recroquevillée au milieu de tes dernières phrases et au creux de ton sexe que j'avais envi de revoir. Je t'appellerai au hasard de ta bouche, de ton corps. Non ! Je me réveille. Car, la route en toi semble immense et je n'ai que moi-même pour y marcher, essayer de ramasser un à un tes pas pour en faire une demeure, une île ou une nouvelle solitude.

Sur mon dos, je porte tes lèvres et un miroir. Je trébuche un peu. Mes chaussures ne sont pas trop solides. En réalité, je n'en porte pas. On dirait que mes pieds renaissent d'un autre monde. Il pleut dans mes pas, une pluie que je n'ai jamais connue. J'arriverai peut-être à la rue où habitent tes cheveux. Pour le reste, je ne sais pas. C'est peut-être ce bout de chemin non parcouru qui demeurera l'impossibilité de l'amour.

Ma nudité

Ma nudité

On me dit qu'on la voit parfois assise
Au pied d'un arbre fredonnant un air étrange

On me dit qu'on la voit parfois assise
Au pied d'un arbre portant une grande fissure
D'où coule un marécage de serpents et de cris
Elle ne reconnaît plus les maisons et les villes
Ne se souvient ni de noms ni d'adresses

Elle coule

Elle s'en va sans retour vers cette porte toujours ouverte

Cette porte qui, elle aussi, ne fait que couler

Elle coule

Elle s'en va sans retour vers ces fleurs cueillies pour toi

Ces fleurs poussées sur ma langue

Ma nudité

Mes yeux

On me dit qu'on les voit éternellement

Sur la route qui mène à ton amour



Patrick Louis *dit* Kanga



© Patrick Louis

Kanga est né à Port-au-Prince, le 31 août 1976. Il est journaliste culturel, publicitaire et houngan, prêtre du vodou.

C'est un poète passionné de la vie, du monde, de son île et de sa ville.

bleuir

- poème -

*à evvodie
pour tabar*

*Amour, mon ennemi,
Comme elle mord ta racine amère.*

Federico Garcia Lorca

port-au-prince

(mortem)

port-au-prince

4 heures pile

mes chiens hurlent

séverine

la mer est montée
ce soir sur le pont

tes yeux mouillés
n'ancrent-ils la mer

elle est montée
ce soir sur le pont

le pont la mer
dans ta main

le voilier ivoire
escaladant les rognures
de mon verre

il grêle de ma sueur
dans tes méandres

je t'aime
me dit-elle
à rebours

je ris
pour l'aimer
le buste
tremblant

pour ton portrait
j'ai inventé le jazz
en ré d'albâtre

l'azur à l'hiver
pour t'écrire

le poème qui s'en vient
à le cœur ceint
de gaieté nègre

j'écris une ode aussi
pour mes pas sans chaussures

l'ombre d'une parole a surgi
d'entre les franges de ton œil

l'amour aime mal
se vêtir de papier

sévérine ô...

ma gueule de lampe
contraint le cahier à tourner

d'un côté de la chambre
l'honnête frangine musique
gamme des passages d'aube

qu'encore il m'arrive
de croire par intermittence
tu frémis de l'autre
puis pâlis

ma gangrène tel un rictus
porté à ton sourire

hébétude

vol d'aiguilles au fond
de la marée

cassure...

l'adieu
eut-on dit

un torrent m'a surpris
dans une larme

à bout de souffle

entre chiens et bave

happant un
zeste
de solitude

nostalgique

...

nos yeux et le dessin

ton geste dans
mon pupitre

mes esquisses sur
le doute

tourne la toupie
une fois

tourne la roue
deux fois

tourne le manège
trois fois

la quatrième...

les mômes
chutèrent de leur moue

la lune est vitreuse ce soir

le conte tisse sa peau
de chagrin

cauchemardesque

je m'habille homme
de couture régulière
dans ses paupières closes...

alcooliaque

il y a l'alcool
le joint aussi
la page nue
et mon poème

il y a l'alcool
ce soir et toi
peut-être qui jouis

il y a
le joint

mon sexe en rébellion
édite l'innocence
du mâle-dieu
au verso de l'envie

ce soir
de ton absence

il y a l'alcool
le joint qui brûle
mon verre vide
la page remplie

ce soir
d'orgie

où puisses-tu aller
que mon silence ne t'habite

pohémien

l'aube babille bon gosse
des reins de la madeleine...

ta culpé rythme
sans mesure l'amour

entre la mine
et la margelle

mais la mer est trop
instable

bleu syncopé

ta parole bâillonne les dièses
d'espace de pain à espace
de chagrin

partir

ni la mer
pour fouiner dans la
similitude de nos regrets

ni le vent
pour semer nos cendres
dans des légendes de murmures
lamellés

ni peau

ni ville surpeuplée
pour partir
nos mailles
sous cape

ni pierre

ville dans la nuit

(post-mortem)

la nuit la ville est seule
assise sur la place d'armes
sans amour ni folie

la mairie s'entête
entre ses colonnes blanches

l'exil est ici
pour les saints de la cathédrale

la nuit la ville veille
sur elle-même
sur son ombre errante
qui espère une goutte de témoin
quand s'endort
le grand palais blanc

qui s'envoie en l'air
s'en fout pas mal de ses misères

la musique est un ricanement
du cimetière

le marché tout près
a un froid de fer

la prison là bas
monte la garde
autour de ses murs austères

le commissariat en bas
se les tape sur ses barreaux

l'aube
n'est pas
pour bientôt

la nuit la ville est une femme d'outre-tombe
venue s'asseoir dans l'allée
elle attend le poète

la folie plein la tête
elle court les rues après son ombre
de couloirs en coulisses

le boulevard est trop large
pour elle seule

dans la maison bleue
peut-être le téléphone sonnera
ce sera le poète

mais la déconvenue plus certaine
de son rire jaune l'emballe
elle s'en retourne bredouille
à son banc à ses larmes
pour se passer la corde au cou

oubliant que la mort
l'avait condamnée à la veille

la nuit la ville est
une femme qui pleure
autant qu'elle ondule
du corps
de la gare
à la mer

traînant sa longue voile
abîmée

mais
la ville
dans la nuit
est gracile
qui tourne en rond
sur ses spires
entraînant son angoisse
jusqu'en bas du bord de mer

sans doute qu'il sait l'océan
où s'emmure le poète



Pierre Moïse Célestin



© Pierre Moïse Célestin

Pierre Moïse Célestin est né à Port-au-Prince en janvier 1976.

Bibliotechnicien de formation, il travaille comme responsable du service des Périodiques de la Bibliothèque nationale d'Haïti, depuis plus de sept ans. Ses poèmes sont publiés dans les journaux et revues d'Haïti ainsi qu'à l'étranger. Opérateur culturel, il a été membre organisateur avec le poète Edgard Gousse du festival de poésie Jacmel ville ouverte. Tout récemment, il a permis à la poétesse québécoise Diane Descôteaux, de réaliser un atelier de poésie sur le haïku à la Bibliothèque nationale.

Il publie des articles dans le quotidien Le Nouvelliste sur des activités en rapport avec la culture et la littérature.

Au creux de ma voix

L'image du vide me tente
Tels gestes poussiéreux
N'ébauchant que le rêve
À la portée de l'absolu

J'ai cette déchirure de pays
Au creux de ma voix
Raturant la mémoire
Au vide des marges absentes

J'ai misé mon ombre
De ciel à l'envers
Dans le jeu strangulatoire
Des soleils envoûtants

Mais toujours me reviennent
Par bribes vertigineuses
Ces rumeurs de crécelle
Me déroutant du chemin qui mène à toi

Hormis la nuit

La transparence nuptiale des cigales
Où la nuit s'abandonne au gré
de nos fantasmes

le temps s'étale glas de nos souvenirs
Interpellant nos rêves à cor et à cri
l'aiguille de mon poème en excroissance
marque nulle part sur le cadran du doute
je cherche le poids de ton corps
dans mon lit d'araignée

j'ai des idoles à conquérir

l'alcôve du songe effleure nos gestes
je m'éclipse dans mon champ de terre
me noyant à contre-courant du Coeur

Mes échos la nuit prennent forme

Mes échos la nuit prennent forme
Sur ton corps auréolé de soleil
La porte s'est fermée sur mon
Ombre au milieu du jour
Je rêve à ce qui n'a pas encore
Reçu de nom à la blessure
Du baiser des origines
Le geste s'est figé en écho
Des altitudes
Je n'ai que des prénoms
Pour baptiser ma peine
Les draps célèbrent la beauté du corps
Et la clarté limpide du sperme
Déshabillant la solitude des parenthèses
Je n'ai que cette ville pour t'aimer
Avec des regards controversés
J'ai le Coeur qui suinte de spasme
Dans ce trou ludique où je confonds
Le bleu de la mer à ce bleu
Des horizons de suicide

Car notre silence

Car notre silence est d'une seule
Brassée d'amour
C'est le bruit des fontaines brûlées
Égrenant leur chapelet
De misère à midi

Le soleil d'Août a exilé
Les oiseaux tristes
Des gouttes de rosée
Sous ma fenêtre

Le vent a libéré les étoiles
De son mouchoir
La nudité des saisons
Se dévoile au jour

Abandon

La nuit est si calme
Que les fleurs s'abandonnent
Au gré du vent

– L'amour est à réinventer
– Toujours l'abandon

Et triste l'été des vagues
Quand le chant est une flétrissure
Devant la beauté des réverbères



Joseph Edgard Célestin



© Joseph Edgard Célestin

Joseph Edgard Célestin est né le 19 mars 1976 à Milot. Il grandit en partie au Cap-Haïtien et actuellement il est établi à Tabarre, l'une des plus jeunes communes d'Haïti. Malgré des études d'architecture, il s'intéresse à la presse dès son plus jeune âge. Il aurait tété un stylo à la place du sein maternel ! Après quelques expériences dans la presse écrite, il est venu frapper à la porte d'HPN pour ne plus en ressortir. Il s'occupe beaucoup de culture et d'internet, mais reste un précieux journaliste itinérant et polyvalent. Il collabore à Vues d'Haïti/Panoramag et d'autres publications internationales. Son premier texte littéraire a été publié au tout début des années 1990 dans un journal local, au Cap-Haïtien. Ce fut un poème. Depuis, il n'a pas cessé de remplir ses archives de textes inédits, notamment de nouvelles...

La poudre

Au bout du compte, même une ville finit par avoir des yeux et des réflexes de chat. À commencer par Pétion-Ville. L'agglomération était devenue soluble dans l'obscurité. Comme si elle refusait de briller après le coucher du soleil. Même les jours de fête, elle *tchuiyait* les feux d'artifice lancés en trompe-l'œil et les projecteurs braqués sur sa place Saint-Pierre. Elle se plonge par préférence dans le black-out comme un crapaud dans la fainéantise, son monde, et s'y complaît. Question d'adaptation ou d'entraînement. Depuis des lustres, les coupures d'électricité ne semblaient plus déranger personne sinon sous certains toits, quand il faisait trop chaud ou qu'on craignait de rater sa rencontre de football ou son feuilleton préféré à la télé – ces histoires à l'eau de rose importées d'Amérique latine, avariées de préférence, ou une autre du même genre, mais plus insipide. Ceux qui en avaient les moyens s'étaient adaptés en faisant installer leur centrale maison à domicile. La ville, elle, s'était tellement habituée à l'obscurité qu'elle n'en avait plus peur et personne ne s'étonnait plus que tous les chats fussent gris la nuit.

Ce fut un de ces soirs de lune nouvelle. Il faisait très sombre au pied des lampadaires éteints, bien après le crépuscule, entre loup et loup-garou. J'en profitai pour aller me promener, assurant une dernière ronde avant le repos quotidien et insouciant de ma carrosserie. Au lieu de me diriger vers une des places publiques de la ville, comme d'habitude, je longeai la rue du marché municipal où le client achète jusqu'aux fruits mûrs à la lueur jaune flambé d'une *bobèche* et où s'exhalent, après une journée de brassages, des relents capables de bluffer le flair d'un chien policier. Moi je vis trop bien pour aller fouiner dans leurs tas d'ordures.

Je marchais tranquillement donc quand je vis danser, ou presque, une voiture garée à quelques mètres du principal cimetière local, à quelques mètres également d'une barque de griots. Soit précisé en passant, mon proprio n'aurait jamais approché cette marchande, ses racines rurales le bouchaient encore trop. Dans son patelin natal, même le gaillard le plus brave pressait le pas en passant devant un cimetière. Imaginer qu'une marchande, de viande frite en plus, puisse s'installer tranquillement juste en face le dépasserait. Coincé comme il est, il n'aurait tiré que des conclusions hâtives et faciles. Le cimetière, lui aussi, se *bidonvillisait* à mesure que la ville grandissait, grossissait, devenait obèse et s'éngraisait. Si le black-out ne m'avait pas refaçonné, j'aurais pris peur devant cette machine et son âme de danseuse. Je m'approchai lentement, mais sans hésiter, du véhicule suspect pour mieux fourrer mon nez froid de chien errant dans cette alcôve offerte. Deux personnes y étaient assises ou couchées. Un homme au teint très clair et couperosé du côté du volant et une très jeune dame, une fillette, sur le siège passager avant. L'inverse, si la voiture était anglaise.

Le tableau de bord s'alluma et le chauffeur me fixa baba, à la fois étonné et sensiblement dédaigneux. Pris de peur, je grognai désespérément dans l'attente fatale d'un « vatt-en chien », d'un bruit de portière qui s'ouvrirait grinçant dans la nuit, d'un coup de pied d'usage avant ma fuite avec au moins une côte cassée. Rien de tout cela n'arriva. Il avait l'air tellement hébété, mon chauffeur, que me je demandais s'il n'allait pas descendre de sa voiture et prendre la fuite lui-même comme un dératé. Au risque de sauter par-dessus la clôture et courir se cacher dans le cimetière.

Je pouvais donc contrôler la situation. Je contrôlais la situation en effet. Je pris tout mon temps. Sans me gêner et sans relever de patte, je me mis à pisser, en sifflant presque, contre le pneu gauche avant de la voiture. L'homme faillit en avaler sa langue. J'avais définitivement pris le dessus. Je lui montrai mes crocs et recommençai à grogner. Défiant cette fois. La bouche de la jeune fille baillait largement mais aucun son n'en sortait. Paniqué, le chauffeur la gifla pour la ramener sur son siège, mit le contact et prit ses pneus à son cou.

Mon exploit me monta à la tête quand je réalisai que je pouvais désormais regarder les humains de haut. Les défier sans avoir besoin de me servir de mes dents. Quoique depuis le jour où j'entendis parler de ses maladies qu'on attrapait par le sang, j'hésitais

sept fois avant de mordre quiconque. Certains jugent mon comportement stigmatisant. Ce soir-là, je regardai sans difficulté le chauffeur de haut, comme un président qui serait monté sur le toit du Palais national pour admirer ses fidèles ou ses sujets massés au Champ-de-Mars. Ou les deux à la fois. D'autant plus qu'il était assis et moi debout.

Aux anges, je pénétrai trotinant dans le cimetière, attiré par des glapissements étouffés venus du dessus d'une tombe ou outre. Je la repérai facilement. Question de flair. Une dame d'un certain âge y recevait un gamin pour quelques gourdes. Le jeune sauta du toit sans s'excuser. Il avait déjà franchi le portail lorsque je commençai à aboyer pour répondre aux injures de la dame et lui montrer que je n'étais nullement effrayé par ses miaulements. Elle me traita entre autres de... chien. Mais aussi de cochon, de bourrique et d'autres noms de mammifères peut-être. Mais rien de familier après les trois premiers. En voici une apparemment qui ne redoutait pas ma nouvelle stature. Les enjambées de son client gngnangnan ne s'entendaient plus. Le petit, il m'avait peut-être pris pour un galipote, un chien loup-garou, ou pour un quelconque revenant dans un cimetière clandestin d'animaux. J'ignorai la dame qui, une fois lancée, avait visiblement des difficultés à stopper son récita.

Sourire au museau, j'écourtai ma ronde et me dirigeai la tête haute vers la maison de mon proprio, un ancien costaud argenté, qui sortait de faillite. Il avait presque fermé boutique à cause de la fougue incisive d'un petit commissaire de police, qui exérait apparemment les travailleurs de la nuit et de l'ombre. Il s'échinait à postuler à nouveau à l'opulence depuis le transfert du babylone en chef cerbère. Un capharnaüm. Pas l'ancien costaud, ni le babylone mais notre maison.

Mon proprio, plus que mon maître, tenait un commerce, un petit commerce, si petit qu'il n'avait jamais jugé bon de le déclarer aux suppôts de la direction des impôts. Et puis, l'affaire était si rentable, pour être franc, qu'il ne s'imaginait pas partager son pain avec des profiteurs qui n'avaient jamais sué avec lui. Son calcul était simple et légitime à ses yeux: sa sueur, son front et son pain. Il travaillait dur pour gagner son argent, alors libre à lui de décider de son sort.

«Je m'en fous de tout le reste. Peste de leurs principes...»

Le commerce de Perrin, puisqu'il faut l'appeler par son prénom, fut du sérieux. Son argent aussi était quelque chose avant la faillite. Mon garde-manger à lui seul exhibait encore son niveau de vie. Mes nourritures étaient rangées par ordre alphabétique, selon la marque. Mes bols, mes brosses à dents ou à poils, mes colliers antiques, mes jouets, mes laisses, mes savons, mes serviettes, mes shampoings aussi... De nombreuses boîtes étaient vides aujourd'hui, mais elles gardaient méticuleusement et avec beaucoup de reconnaissance leur place dans le placard.

Pour bien vivre, mon proprio vendait de l'herbe. Il y avait ajouté de la poudre qui n'avait de blanc que la couleur, depuis que le commerce commença à fleurir. Lui, en revanche, était resté propre sur toute la ligne. En tout cas il le croyait. « Sauf votre respect, aucun nigaud ne viendra me raconter que l'argent n'a pas d'odeur. Je connais l'odeur de l'argent, moi. Et le mien a une odeur propre à lui », prêchait-il. Perrin avait ses principes. Il tenait à les respecter et à ce qu'on les respectât. Il ne vendait pas au premier venu. Il avait toujours conseillé à sa clientèle de ne pas trop en abuser. Il s'était même interdit la vente aux mineurs. Il est vrai, ses clients en herbe – le proprio passa toute une journée à se féliciter lorsqu'il buta pour la première fois sur cette formule – arrivèrent à contourner cet obstacle par la délégation, avec ce qu'il leur restait de bon sens inverse. N'empêchait que Perrin restait fier de son geste qui seul comptait pour lui.

Ses offres ne se limitaient pas à l'herbe et à la sale poudre, comme ils l'appelaient. Petit détaillant inventif, il proposait ses propres créations aux acheteurs, des formules dérivées d'autres classiques. Surtout son caméléon, capable de faire voir de toutes les couleurs à la moindre injection. Ses clients appréciaient et le lui rendaient bien. Sauf un d'entre eux. Une ex-histoire ancienne. Mais, j'ai toujours su qu'il était différent des autres. Il n'était pas très catholique. Il avait approché Perrin pour la première fois un mardi gras, je n'étais qu'un bébé à l'époque. Maigre comme lui seul, il devait avoir 13 ans. Ses pas hésitants, sa façon de guetter les phares des voitures avant de cogner sur la porte rouge de l'appartement de la rue Gabart – les clients disaient la rue Cafard – l'avaient trahi. Il était un novice. Ce jour-là, il pénétra dans le salon boutique, le plafonnier le doucha et Perrin découvrit ses yeux exorbités ainsi que ses traits... Un bébé... lui aussi. La ceinture de son jean tombait sur ses genoux et les pans de sa chemise dépassaient de plusieurs centimètres. Ses doigts n'arrêtaient pas de tripoter ses narines mal curées. Il proposa au proprio un billet de dix dollars américains, soit le quintuple en gourdes loca-

les à cette époque, contre une chiche prise d'herbe. Perrin lui fit comprendre qu'il était trop jeune pour ces transactions. Dans un mélange de franglais et de créole, il menaçait le proprio de vendre la mèche s'il n'obtempérait pas. Perrin, le surnois, feignit alors la panique, puis fouilla dans ses marchandises et sortit son fameux faux de poing qu'il colla au cou du jeunot. Le petit reparti en courant.

La dernière fois qu'il revint à la boutique – ça pouvait être n'importe quand – Perrin trembla à la seule vue de son regard mortellement livide. Sa présence avait renforcé cette odeur mâtinée des clients argentés et déjantés, qui avaient toujours hanté la vieille cabochette et la case du proprio. Nous avions failli en vomir. Une arme de poing à la main, il avait commencé par « tester » les côtes de Perrin avant de le forcer à se mettre à genoux. Le jeunot s'était fait accompagner d'un adulte qui, lui, se faisait appeler Samuel l'hypno. « Qu'un bambin de 17 ans ose me défier, passe. De là à paniquer... », pensait Perrin pour se redonner courage. Le jeunot demanda la formule du caméléon au proprio qui l'écrivit sur du papier avant de la gober. Le petit l'y avait forcé qui tira une seringue de son jean, en enleva le capuchon et piqua Perrin, injectant une bonne surdose dans les veines de mon maître. C'est à ce moment-là que l'hypno intervint. « Vous êtes un chien Perrin ! Vous êtes un sale chien Perrin », répétait-il jusqu'à ce que le proprio s'évanouit !

En rentrant de ma ronde, le jeunot et l'hypno semblaient attendre mon retour dans l'appartement. Aucune trace de Perrin. Mais son chien qui devait être moi-même se mit à aboyer à mon arrivée. Je dégoillai. Le jeunot sourit, cette fois une poule dans une main et son arme dans l'autre. Il me força à descendre mon pantalon... Quand je réalisai que je portais effectivement un pantalon j'arrêtai de penser. Il me fit une nouvelle piqûre et passa l'arme à l'hypno qui m'accompagna sur le toit de la maison de deux étages de la rue Gabart. « Vous êtes un *malfini* Perrin ! Vous êtes un pauvre *malfini* Perrin ! » Juste avant de m'évanouir, je jetai un coup d'œil en bas, près du lampadaire au coin de la rue où le jeunot avait déjà attaché la poule !



Jean Pierre Jacques Adler



© Jean Pierre Jacques Adler

*Jean Pierre Jacques Adler est né à Jacmel le 9 Avril 1977. Aujourd'hui il vit à Port-au-Prince. Il est journaliste culturel de la Radio Télévision Nationale d'Haiti; comedien à l'Atelier LE VIDE, une ramification de la troupe NOUS; et collabore aux journaux le Nouvelliste et Le Matin. Poète, il compte trois recueils de poèmes inédits: **Brûlure**, **Zetwal anba wòb** (poèmes en créole), **Des maux pour mourir après l'amour.***

Les pieds de Judely'n

Pour des nuits
qui marchent
dans ton corps de femme,

ce matin
les syllabes déraillent sous mes doigts
comme un éclair
sous mes paupières de poète.

Je reconnais
avoir commis la faute
de t'aimer
comme un footballeur
aime son ballon

mais
tes pieds cesseront-ils un jour
d'empoisonner mes yeux ?
Dans un décor
fait de mes pas
de tes pas,

de tes lèvres
à mon souffle,

de tes rires
jusqu'à ma bouche,

de tes pleurs
jusqu'à mes yeux,
tu joueras le monologue
de ma voix
le jour où la mer
résonnerait nos corps
habités par les vagues.

DIEU seul me voit

Quand j'éjacule
ma passion de rage
dans un trou
navrant de la solitude
DIEU seul me voit.

Qui êtes vous ?

Inconnu vous étiez
Aujourd'hui je vous tiens

Vous qui partez avec la clef de la ville.
Vous qui jouez à la marelle avec les jupons de l'île crucifiée par l'incertitude.
Vous allez oublier vos regards idiots dans vos souliers qui coûtent trop souvent le prix d'un bateau de croisière.

Vous n'écoutez pas du jazz dans votre voiture de luxe qui attire quasiment à chaque heure des milliers de regards ponctuels, n'est-ce pas ?
Quel rapport avez-vous avec la société ? Aucun. Sinon la merde.
Pourriez-vous vous écarter de votre entourage insignifiant qui n'apporte que du vide dans vos gestes médiocres ?

Cette méthode traditionnelle que soutiennent vos serviteurs avides d'idéologie est vide de sens. Car le VIDE est irrécupérablement bourré de différences infidèles.
Je vous le dis franchement.
Vous ne pouvez comparer les fragments de mes mots à un cocktail de première communion.

Vous ne pouvez réciter aucune prière devant les cimetières déjà troués de balles.
Sachez que vous n'êtes qu'un faux pas habité par la médiocrité et la barbarie.
Rappelez-vous cher chef d'état entouré quotidiennement par des dessins inertes et débilés que vous venez d'augmenter la liste des victimes en présentant aux enfants de la ville des bombes ressemblant à des jouets.

Je ne viens pas vous apprendre à distinguer le bien du mal.
Ni le fou de sa folie.

Mais je dois vous apprendre, cher monsieur, qu'une bibliothèque n'a aucune ressemblance avec une boîte de nuit.

Je vous apprends que vous n'êtes pas la merde.

Fenêtre Fétiche

Des regards pendus
À ma fenêtre fétiche

J'ai perdu ma voix
Je ne suis pas acteur
Sinon violeur d'un souvenir.

Toi

Toi dans mes heures fêlées
Aux visages des herbes mortes
Je vois le temps
Dans ton rire blessé

Et la lumière
Renversée de cette voix diluée
Dans tes nuits creuses
M'assassine le coeur.

L'éternité des rêves

J'invente l'orgasme de ta voix
Dans mes testaments
En regardant la nuit
Dans tes mains

Et quelquefois
Les poètes séparent la ville
De l'éternité des rêves
Pour éditer la vérité des sexes
Sur le pavé des mystères.



Antoine-Hubert Louis



© Antoine-Hubert Louis

*Antoine-Hubert Louis est né le 17 janvier 1978 à Port-au-Prince en Haïti.
Il a suivi des études sociologie et exerce la profession de journaliste.
Ses écrits sont des Chants, une prose poétique exceptionnelle.*

Lampes d'argile des Marrons inconnus

Une heure n'est pas qu'une heure, c'est un vase rempli de parfums, de sons, de projets et de climats.

Marcel Proust

je Vous salue, Beauté ! Vierge pleine d'intransigeance ! De Grâces et de Visions Nouvelles ! Jusqu'au Divin en nous et à hauteur d'eaux vives en l'Amante ! Vous levez et lavez nos faces de fenêtres ! Vous êtes Incisée ! Dans toutes les Femmes ! Et La Jubilation Lucide ! Le Fruit de vos Entrailles ! Est Bénie !

au jour-gît de notre Mort ! Gardez encore Vives et Allumées ; en Nous ! Toutes les Sept Lampes d'Argile ! Ainsi que toutes les Étoiles écarlates du Festin Érogène !

pour tout renier et assumer par avance, y compris et arrière et avant-goût d'épices de ton corps, je crache sur tous hôtes atemporels et ne songe guère plus aux convives d'outré temps.

ni mes pensées de jours, ni mes songes de nuits blanches ne me sont plus énigmes d'eaux troubles. Ayant raturé toutes transcendances, toutes espérances ouvertes vers l'au-delà, je tue et sensibilité et sensualité comme on écrase deux nuisibles insectes. Que dis-je ?

toutes éternités atemporelles bannies puis brûlées à feux vifs de pailles oniriques et d'herbes vaginales ; j'enlace la terre souffrante de mes longs bras de révolté baisant pourtant l'intemporel de mes lèvres d'Immortel fardées de fards d'éternités incisées dans ta chair rosée, sexe ébloui et reluisant d'huiles de lubricités entre mes mains de Démiurge Anathème – tel sceptre d'eaux claires.

ainsi faisant, je fertilise mes paradoxes certes Insoutenables mais nourrissant de sèves, ou de sucres de croissance, élans des tiges en fleurs de tes seins durs et pleins de vins d'étoiles, de jus de jurisprudences ainsi que des sèves lactifères de la Révolte.

qu'il soit dit d'entrée de jeu et une fois pour toutes. Ce n'est pas toi, Amante ouverte champs sauvages des Bossales, ces massifs hommes de brousses vaginales ; qui tiens ce propos en moi.

et ; puisque c'est une révolte absolue qui t'introduit en moi, j'ouvre toutes fenêtres latérales du signe et convie tes éternités à la genèse de mon Immortalité, ayant rang de Plénipotentiaire et domicile de Céleste Thuriféraire dans l'Incision vermeille du corps nu.

* * *

au jour-gît où il n'y aura plus rien à érotiser, je jetterai mes sens désœuvrés par toutes les fenêtres préhensiles des temples érigés sur pierres alphabétiques contre lois érogènes du Corps nu qui, exultant parce que mis dans la position allongée au service conjugué du verbe géniteur

et du Souffle qui engendre, loue et exalte les inséminations génitales des ruchées intemporelles et oniriques, en Vous, Amantes levant grâce et pureté de vos nudités comme Offrandes émissaires et Pétition même de la vie, à hauteurs érogènes et inépuisables du souffle.

chaque jour, à la tombée à ricochets de la nuit, je précipite le temps ainsi que le corps inculte des rêves non encore fécondés des pollens jaunes de ton visage plein de foires de souffle et de pétales d'étoiles, dans le néant.

nue et allongée dans la position du souffle, mon regard use, élime et abîme les courbes géométriques du temps sur ta nudité alors que les semences de clarté du songe, grenade d'or du temps pleine des ciselures d'argent de tes cris,

éparpillées aux quatre vents plénipotentiaires de cet archipel arqué parce que lui aussi

gardien thuriféraire de ce souffle s'immisçant aux sables gris de tes lourds gonflements de gorge ; se mêlant aux éléments, ces nourrissons tétant jus élémentaires de tes seins glaises intemporelles du nouveau-né où, sans cesse et toujours avant terme, je renais diversement moi-même, féal de l'incision de ton corps.

pour cause, j'adhère comme un veau non-marqué ou, tel un mûr et pur raisin de clartés pourtant détaché de toutes grappes d'éclats. Désormais, c'est à l'instar des pierreries vives de tes beaux petits bijoux de seins agiles

et élancés, pareils à deux tours jumelles, vers les masques gris des ciels d'avant pluies parce qu'alourdis de toutes les promesses d'abondance des terres labourables et labourées de tes hanches ; que j'existe.

et ; comme Elles au minéral, j'appartiens au règne des Paradoxes fécondés et fécondants. Je renie et aspire autant au marquis de Sade qu'au roi de Salem, dépendamment des chutes des Marées hautes en Toi. Autant dire je me redéfinis par oppositions, par défis ou Insoumissions radicales et absolues élisant en vous, Amantes, domiciles d'Immortel.

mes ombres, décorées de fleurs vives et de nuits Reines-des-champs (et/ou des Chants), rehaussées de tes éclats de verreries, ameublements derniers du songe, je nage à contre courant de tout parce qu'étanchant mon implacable soif d'œuvres de grandes envergures laudatives à même le flux éternellement mouvant du réel, ligne d'eaux de tes épaules d'aquarium.

mon refus est pris en charge du moi par lui-même pour un renouveau d'être individuel ainsi qu'un regain d'inconscient collectif. En d'autres mots, je me fais Corsaire et Pillard en hautes mers d'Amantes sinon pour plus de souffle, du moins pour un regain de profondeurs indéterminées parce que revisitant toutes les énigmes aquatiques de ta nudité de niveau d'eau.

en hauts lieux oratoires et d'inflations de Poitrines, ayant prononcé un Oui ainsi qu'un Non absolu à la terre et au ciel, à la vie et à la mort, au temps comme à l'éternité ;

j'en appelle et me remets au Corps de la Femme, nue et offerte, en y greffant tout. Y compris néant temporel ainsi que toutes rivalités implacables du poète d'avec tout ce

qui est créé en nous et qui nous définit, nous déshumanise d'humanismes abstraits car dépositaires de mirages/au mépris de tout projet de renouveau en vue d'appartenir à nous-mêmes, d'exister pour nous-mêmes, par nous-mêmes.

* * *

ainsi tirailé, toute ovation d'étreinte m'est abrogation même de l'inaccessible. L'histoire, étant désormais tout ce qui meurt aux chutes de ton Bassin, tout ce qui advient, va, revient, devient et provient de tes hanches ou encore tout ce qui procède de tes incorruptibles roulements et tes hurlements de Femme en crue, ornements de pleines mers par temps de marée haute,

décrit ces grandes hyperboles de clarté dans les pages successives du souffle où tes hanches archivent ce récit d'immersions, d'essaimages des landes du temps, d'émissions de songe et de séditions populaires bues jusqu'aux lies heuristiques de tes houles, jusqu'à l'ivresse sémantique du songe.

et le temps, lavant son profil bas dans tes ressacs, se fait possession même de l'inépuisable alors que l'action, désormais perpétuelle extirpation brutale de tout mon être de clarté à tes seins, m'est fleurs de songe sur insoutenables pampres de tensions.

mers qui affluent vers de vastes domaines sémantiques des Amantes ouvertes grandes voies d'eaux bleues tout le bleu-nuit sur fond ocre du songe, ce sont vos images de flux et de reflux de Femmes que je cherche à clouer au beau fixe, en évoquant corps nus des couples virils comme des corporations de travail mutualiste.

Amantes offertes et consentantes, ouvertes ; vous êtes débouchés d'interlope de l'imagination créatrice où écouler ce sur-pesant ou surcroît d'enthousiasme et d'écartèlement ontologique. Ciselées des ports natals du souffle, sous vos nudités, des nappes phréatiques que des Coumbites ramènent aux villages natals.

je déverse, à hauteur d'inflations de poitrines, mon trop-plein de sèves novatrices, d'implosions insoupçonnées et de fièvres créatrices dans vos mers vaginales.

ainsi fait, je sublime mon implacable soif de damnation en ce nouveau siècle d'effervescences aspergées de Grâces voluptueuses en vue d'un salut intemporel, donc érotogène parce que prenant émergences liquides dans vos cours marins / Amantes ouvertes consentantes et offertes.

pirate, corsaire, flibustier, boucanier, Colomb, amiral et; certes vice-roi mais non colon des terres découvertes au nom Impérial de l'Inépuisable, de l'Innommable et en l'Honneur du Règne de l'Incorruptible en Vous, groupe nominal dont je suis groupe verbal et prédicatif.

* * *

Femme Diverse et Innombrable ! Ton Corps terres, mers, temples et Houmforts aux seins d'autels et de Sobadji m'est métaphore minérale et plurielle de toutes choses : temporelles et intemporelles,

figurations spatiales et célestes du songe immergé dans eaux claires de tes cris certes laudatifs mais subversifs de réjouissances populaires – humaines et divines – tes houles aqueuses sous triple poids des grandes caravelles du souffle, caravelles gorgées de tout le trésor poly-chromatique des voyelles.

Amantes dont j'archive les mises à sac, vous êtes mes nouveaux mondes. Mes continents gorgés de lits d'or. Or; quoique loyalement ouvertes aux rencontres, favorables aux échanges, voire, même disposées aux dons désintéressés,

Femmes nues, je vous pille / toute honte bue (comme une infusion de thym et de marjolaine) et sans vergogne aucune / jusqu'aux hauts lieux d'émissions de vos modulations de voix pleines de cris d'Insurrections serviles par temps anciens où le captif,

recouvrant cosmicité d'antique des siens pour avoir tiré ridelles de mensonges et de conspiration de silence; instrumentalise de coutelas et de coupe-gorge, son égalité de fait d'avec les braconniers et dresseurs d'antan.

je découvre, sous lignes de lumière de tes cris remplis de doux et inaudibles bruits d'ailes, mon appartenance solaire, tétant laits de propos oral à tes seins m'entretenant de coulées de cerfs-volants, tandis que les lampes d'argile du chant éclairent les tables des Familles royales.

tables vernies des reflets d'or du souffle lui-même illuminé par dedans pour avoir achoppé ta peau et dont les rougeoiements de foyer ardent incendient sur ta peau clair de ciels nocturnes, ivraies opaques des nuits, chiffres d'ubiquité du couple nu.

* * *

en guise de pétition de nouveau-né en faveur d'une prorogation ratifiée et consignée de ce souffle d'Officiant sacerdotal, je transcris ce propos de Faveurs inédites avec des plissements de mers qui, cousus vagues sonores aux ourlets de tes jupes de belles eaux célestes ; remplissent mes yeux d'enfance

– plaines d'antan sous pantoufles de bois des émerveillements cercles d'or autour de tes tarses ceintes de l'alchimie nouvelle de l'Infini – d'inaudibles bruissements ou murmures de bracelets, fanfares de coquillages aux Chevilles Immortelles des Déesses dansant sur pistes oniriques de toutes choses temporelles levées, avec ta peau, à hauteur du songe.

mes mains, deux textes de grandes portées sémantiques préfacés par ta nudité d'avant-propos. En bref, ces mains de féal, pleines de pouls de choses vives, lèvent l'or de tes inclinaisons, offrandes bariolées de silence quand le temps s'enlise dans ta chevelure érogène. Ta nudité relaye carillons et échos du flair achoppé à tes beaux seins, cloches d'argile du temps.

dans tes Yeux où le prolétariat du ciel foule aux pieds tout le blé mûr de l'aube, les États Généraux des Foules ovationnent le temps du renouveau, dépositaire de lointaines rutilances ainsi que de toutes les illuminations médiatrices de l'éternité sur ta peau

alors que dans mes yeux maculés d'infinis car épris des grandes aunes marines de ta nudité, toute masse préhensile n'est qu'ondulations et mouvements purs, rayonnements et propagations lumineuses ;

sons et échos du corps nu à la fois silence, acoustique, minéral, végétal, éther, astral, mental et hauts lieux de naissance du verbe – déploiement même de tes replis de songe et de tes dépliements de mers – matière et substance de toutes choses nommées.

ton Corps, Mère mitoyenne de toutes choses parce qu'antérieure au logos même et pour cause allongée sur ce poème, vivifies-tu souffle de nouveau-né de l'amant pour prorogation d'essaimage de tes hanches de ruches.

l'inclinaison de ta houle marine écrase ma prose poétique d'un pesant de Maternité ainsi que d'un faix de clartés naissantes parce qu'étant genèse, nombres et sommations à priori de toutes choses, dites ou écrites.

en bref, à force de te nommer maternant ce texte au goût de bonbons anciens, ou, d'étendre ta nudité pures lingerie de saintes cènes sur tables d'or battu du signe, j'insinue que les éléments – précipités éprouvés dans hauts lieux d'eaux claires des Amantes – prennent et ont sources vives et mouvements curvilignes en toi.

l'imagination créatrice n'aura plus qu'à s'encombrer de la seule évocation de ton Corps afin que d'autres : Joconde, Guernica ; Don Quichotte, Gouverneurs de la Rosée ; Chant aux divinités de l'eau ; Cercle des Poètes Perdus ; Marron inconnu figé soit dans froid d'hiver du marbre, soit dans poudres grises des glaises ou dans reflets jaunes du bronze ;

la Citadelle La Ferrière, Sans Souci (Palais aux trois cent soixante-cinq portes, une ouverte comme chaque jour de l'année sur l'espacement de ton corps) ; Vertières, Ravine-à-coulevre ; All Blues, Autumn Leaves, Blue Train, Alabama ;

une Saison en Enfer, Dezafi, Fas Doub Lanmo et j'en passe, surgissent du néant sans illuminations médiatrices du geste captant et saisissant, au bond, les vagues successives des métaphores filées dormant comme des loirs, à poings fermés sous tes seins.

ton Corps, pour s'être toujours allongé sur les éléments, autrement dit, pour s'être toujours substitué au monde et à l'enfance, n'est-il pas éclipse même de l'expérience vécue de l'art ?

n'est-il pas seule et unique réalité qui, une fois vécue, légitime l'aventure créatrice ! Seule et unique puissance évocatrice des forces innovatrices et séditeuses de l'Imagination ? Je m'en doute fort beaucoup, ma foi de féal étant très peu dans ce je de mise en évidence de ce qui arrache, puis sauve ce poème en sur-si ; de ma mort prochaine.

le temps, quand il bat des ailes dans tes yeux, m'est plus fécond qu'un Paradoxe. Or, j'aime les paradoxes autant que j'aime l'élan vital giclant chaud –comme d'un pouls ouvert– d'entre tes longs doigts d'enfance ceints de lexiques marins tels ces lourds cercles d'argent sertis des pierres bleues de tes cris enroulés autour des phalanges d'or du songe. Chaque matin, le temps lave sa face dans ton cours de mer rédigée.

* * *

tandis que mes paumes se figent foetus de lumière dans ovalité de tes perles de Seins –cloches de mes yeux faisant angles aigus avec la mutité de tes cheveux-algues d'eaux douces– c'est le silence même qui, escorté des vagissements du réel ; retourne sur lui-même sur ta Peau (poule dans son nid) pour incubations plénières... de ses couvées de clartés naissantes.

ma foi de féal –je me dédis et c'est à loisir– dans ce je de mise en évidence de ce qui sauve /en l'arrachant à l'épuisement du flair/ –ma poésie à son éternité silencieuse, étant immense et inextinguible ;

je me proclame Immortel pour avoir revisité l'Enfance dans l'Exquise Incision rosée de ta Chair. Ouvertes, mes mains indigentes quémangent aumônes de faveurs inédites à hauteur d'Espérances.

je n'ai plus ni temps ni espace. J'habite le Temps et l'Espace dépliés lingerie d'éternités dans ton regard, immense domaine de ce Chant épris d'une plus ample métrique de souffle.

ainsi, partout lèvres charnues du silence, étalé fard sur lèvres Insurrectionnelles des mortels à jamais sevrés du lait de tes hanches, effleureront nos Corps survivant entre ces

mots s'attardant en chemin parce qu'aimant à s'avancer à pas feutrés aux seuils de l'enfance baisant tes pas, porte-greffes du songe.

ce texte aura succulences d'averses dans bouches de sécheresses des fins diseurs, étant morts et résurrections mêmes de ton Corps à jamais étendu sur les éléments. Et; renaissant éternellement de sous les signes frappés aux effigies de tes seins, je roulerai pierres vives des mutités montant garde de geôliers aux portes gloutonnes des tombeaux.

de profil entre les phrases, Vassal et suzerain des vastes domaines érogènes, je chanterai, jusque par-delà les stèles, nos résurrections mitoyennes d'entre les signes. En somme, si ta nudité dans le temps colmate brèches et fissures dans le corps des heures monceaux de pare-brises sur le trottoir par temps d'émeutes;

tes bijoux-de-seins, calices minérales du songe hors espace, empliront néant et éternité de senteurs d'absences consacrant ainsi résurrections vaginales des mers se déployant sous nos corps.

le temps n'est qu'épaves des lourds vaisseaux du songe substitués aux carcasses des navires d'interpole engloutis par temps de traite négrière, navires dont on mesure les lochs à la faveur des immenses aunes marines de ta peau.

puisque l'imagination créatrice procèdera toujours de l'Incision de ton corps, ici ou ailleurs, ses forces expressives et novatrices dont l'Empire étend l'Emprise sur le vaste ranch du futur, annexent les nouveaux siècles d'antériorité du corps nu.

tes seins, luminosité de l'aventure créatrice et tes cris, pures bannières de ce Chant phrygien repris à l'unisson par troupes d'assaut des Foules marchant, en amont comme en aval des siècles, contre règne comitial aigu de la maldonne.

comme Platon de Socrate laudatif, le silence, acclamant ou acclamation même de tes Roulements Marins mis en lettres Indélébiles. Rédigeant ce texte; je fais apologie de tes hanches qui, parchemins de sources, déroulent les archives secrètes du pubis derrière son lourd casque de poils.

mon souffle d'Officiant s'enroule par l'étendue marine du corps nu comme un immense rosaire de clarté alors que mes longs doigts de Songes Purs, éclairent les papyrus de ta nudité mise à sac en ses amples et grandes strophes de Lumière.

ce Chant épris d'amples et de grandes strophes de clartés nouvelles pillées à fleur de peaux par ce grand texte de belles eaux d'Amantes transcrits par ce scribe indigent s'en allant pieds nus par toute l'expérience vécue de l'art.

ce texte, t'écartelant sur tes couches d'enfantement et de renouvellement, prend rythme par tes hanches d'eaux bleues.

dans ma bouche, goût indicible de tes petits bijoux de seins; Innocuité du dire. La polyphonie de ces chants à larges métriques marines rehausse l'éclat circulaire des meubles où s'attablent ces Convives conviés à la nativité tant annoncée de ce propos intemporel.

comme nos Hôtes dans tasses de clarté uvale du labour, les lustres, bétail du ciel assemblé au fond de tes pupilles, lapant brises d'avant-jour des nuits prenant sources dans tes yeux aux cillements de margelles de puits;

boivent-ils leur thé de songes effacés dans Calices d'or de tes Seins, bijoux de clarté au cou minéral de ces chants de métallurgie et d'alchimie nouvelles du signe.

ton regard, comme du métal liquide éprouvé dans les creusets du souffle glissant sur ta peau, coule bleu de voyelles telle une réminiscence de contes sous sabots d'or du temps.

raclant cuir tanné de tes pas/enjambant près de l'innocence à travers chants/je dégage échos séditieux des lointains roulements de tam-tams aux Femelles flancs des vastes collines de poils où mes clameurs d'amant au faciès moustérien sont, elles-mêmes, vives voix d'Assôtors par nuits de Désertions de captifs.

qu'ils sont beaux et purs par les montagnes, en altitude des hauts lieux d'eaux du corps nu, mes pieds, d'antique et d'autrefois; dans tes poudres de liberté et tes pollens de clarté !

sous mes semelles d'enfance martelant plaines lexicales des nudités tels vents de carême où lâcher les cerfs-volants du flair, grandes fresques murales, acryliques d'Infini, arrière plan des champs sauvages où l'Ours en cavale rugit et piaffe en frappant sa poitrine de ses mastoc pattes de devant !

sous ses épaisses pattes arrière, tant d'étoiles pourpres peintes aux couleurs vives et sémantiques des éblouissements extraits des mines d'or de ton Corps nu, avec ; non moins autant de silex de souffles et de fleurs d'émerveillements dans mon regard d'outre-vaux depuis que mes rétines épuisent l'éclat de ta peau.

hier soir, j'ai vidé le liquide aqueux de la nuit, blanche comme une marge, par la fenêtre des signes pour baiser l'insomnie à tes hanches déroulant les houles syntaxiques du vol recouvrant aires foraines de ces chants de myrrhes et de collyres.

j'écris ce grand Chant à énigmes et d'argiles lumineuses en vue de l'érosion du temps, lavé dans Belles Eaux Claires inondant ta Berge en ces saisons de grandes crues génitales.

verge éblouie et revenant d'une longue marche de mort vivant, je danse – certes danse de cirque mais non moins d'ubiquité – banda sur bleu de braises en vue des matins de hautes naissances comme on foule aux pieds blé et raisins mûrs au futur du pain frais et du vin nouveau.



Josenti Larochelle

dit
Mistè Tchik



© Josenti Larochelle

Josenti Larochelle, dit Mistè Tchik, est né le 10 mars 1978 à St louis du sud. Il fit des études d'arts plastiques. Son premier contact avec la peinture fût la réalisation d'un portrait de l'une de ses sœurs en compagnie de son beau-frère. Depuis lors, il prend à cœur son pinceau qui fait de lui un excellent portraitiste (d'après un article paru dans le quotidien le Nouvelliste en 2004).

*Par amour de la peinture abstraite, il accoucha de deux collections. La 1ère, en 2003, fut baptisée **Entre la vérité et le mensonge ou le doute** et la seconde **Les images du subconscient** en 2004.*

Il se sert de ses connaissances académiques et de ses expériences plastiques tout en poursuivant sa quête dans l'univers de l'art afin d'aboutir à de nouvelles expressions pour l'avancement de l'art haïtien.

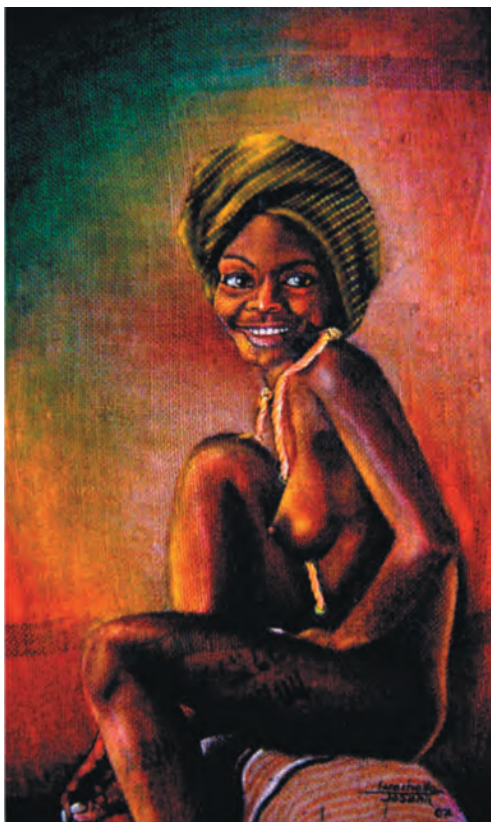
Larochelle est l'un des pères fondateurs du mouvement Loray.



Barque Agoué
mixte medium - 20" x 24"



Flanm 2
mixte medium - 24" x 16"



Flanm
mixte medium - 24" x 36"



Kolon koulangèt manman w
mixte medium - 50" x 30"



Ti kod

mixte medium - 9" x 14"

James Noël



© 2008 Antoine Tempé

James Noël, poète-vitrier, né à Hinche (Haïti) en 1978, est considéré aujourd'hui comme une voix majeure de la littérature haïtienne. Ses poèmes sont dits et mis en musique par des interprètes de renom tels Wooly Saint-Louis Jean, Pierre Brisson et tant d'autres. Invité à participer à de nombreux salons du livre, notamment à Paris, Pointe-à-Pitre, Québec, Saint-Domingue, James sait partager avec le public son monde de vitrier avec ses « mots de transparence, taillés pour fendre ».

Il a collaboré à des revues comme Point Barre, Casa de las Americas, Exit, Défense de la langue Française (de l'académie française) etc.

Entre un hymne engagé à l'amour et une colère orageuse, se dégage de sa poésie, comme il se plaît à l'appeler, « la métaphore assassine ».

James est l'un des membres fondateurs du Pen Club des écrivains haïtiens et aussi membre du Pen Club français. Il est l'ambassadeur pour Haïti du concours Philippe Senghor.

*James Noël a reçu bon nombre de distinctions et plus particulièrement le Prix Fètkann mémoire du Sud et de l'Humanité en France en 2008 ainsi que la Mention spéciale d'excellence au Grand Prix des Amériques Francophones à Montréal en 2007 pour **Le sang visible du vitrier**.*

Actuellement, il est boursier du Conseil régional de l'Île-de-France jusqu'en octobre 2009.

Le nom qui m'appelle

je suis celui
qui se lave les mains
avant d'écrire
ne me demande pas comment je m'appelle
je n'ai pas de nom
je viens de là
de ce nom-lieu
qui cherche lune
pour s'exhumer
de son point d'ombre
un nom d'auteur me fait bien mal
parce que poète ça m'est égal
ni tapis rouge
ne saura rendre
la justesse du sang qui me
passer
pour vitrier qui vaut sa mort
je suis saigné
donc
je me lave
Voilà mon nom qui vient de là

*à tous ces morts sans sépultures
éclipsés par le tsunami*

Non-lieu

nous ne sommes pas de ce monde
ne sommes pas de ce pays
sommes pas de ce village
pas de cette rue

nous-sommes-des-morts
lourds mots-valises
que préfèrent des voyageurs
aux mots de passe
des mots-valises
sans dimanche des cravates
sans trait de famille
ni trait d'union

nous venons d'un trou d'air
le cœur mal loti par le vent
nous nous aimons derrière nos larmes
sans faire l'amour
faute d'espace

par cœur nous apprenons enfin le cœur
entre les lignes que fait la pluie
nous nous attelons sous le manteau
à ériger des châteaux d'eau

sur nos paupières
il fait froid dans le poème
le poète
– œil témoin du cyclone –
tremble
à l'idée d'élire Jeanne pour sa veuve

sur la terre naïve
la mort est diluvienne

Gonaïves
Gonaïves vil bordel
fermé à double tour
dans la tourmente

sur la terre naïve
elle est là l'orpheline
avec la fleur de l'âge sur le nombril
et aussi des fossettes pour rester belle

en plein sanglot
la faune dans les fossettes pour creuser
telle gifle permise
ci-gît
la première fosse commune

ici la mort est diluvienne

nous ne sommes pas de cette rue
ne sommes pas de ce village
sommes pas de ce pays
pas de ce monde

pour elles

L'intemporel

si tu ne veux pas de mon amour
du seul et du premier grand amour
le plus grand amour de toi de tous les temps

je m'exilerai
dans les reliefs
les paysages où des femmes pousseront
par dizaines
par centaines et par milliers

je coucherai l'amour
entre les lignes des cartes postales
je te ferai des signes
quand aux bras des demoiselles
mon masque au coeur s'enlèvera
laissant mes battements nus
comme une aile
d'ange novice
tu marcheras putain vers mon exil
– cette capitale que la douleur a effacé des mappemondes –
m'arracher de la fête de l'oubli
cette mémoire du premier grand amour
le plus grand amour de toi de tous les temps

ma stratégie du mal-aimé
sans relief ni chanson
fait sciemment l'état de compte de tes désirs
sachant que seule la compagnie des femmes
attire à en mourir
l'amour fou des autres femmes

Démence

à cor durable
à cri minable
à vider tous mes coeurs
avidés de ton cul
je t'aime

Tu ne te lèves pas du même pied tous les jours

je n'arriverai pas jusqu'au bout de la foule
pour te réinventer multiple
dans l'absolu d'une chambre noire
sachant que c'est toi
perdue dans un trou de mémoire, qui t'endormais en ta faillite
encore toi-même qui oubliais ton arrogante beauté de veille

un rêve peut-être
un rêve mauvais s'est posé sur ta tête
et t'a enlevé plus que de raison un tiers de ta saison
un été entier de tout ton être qui sait retenir notre lit tiède
jusqu'au solstice

un rêve plongé à pic
comme un oiseau noir qui boit de l'arbre
la verticale sève qui la fonde
et toute la bonne augure des feuilles vertes

quand donc Gismonde
t'endormiras-tu pour te retrouver

corbeau matinal
perché sur l'arbre de ta connaissance

l'arbre de ton bien
et de ton mal
j'existe dans l'éparpillement
de l'unité de tes contraires
des quatre vents de tes cheveux
et de la verte raison jaillissant au tronc de la mémoire

y-a-t'il des mots d'amour
des lèvres qui vaillent à des distances inégales
qui ne s'étanchent pas
qui ne se mouillent pas
sans mot dire dans le baiser

si la rue en sa quête de grains
envoie ses oiseaux s'enquérir sur tes seins
fais donc appel au grand vent
pour mettre en mouvement la poussière
qui dessinera ton jupon au passage
jurant son vol plané sur le temps suspendu de l'attente

et ta salive mon eau de bouche
quelle embouchure
mienne autrement
a bu ta vie comme un champagne

mais qu'importe l'arbre
si le fruit des baisers tombent d'eux-mêmes des lèvres mûres

j'ai dormi avec toi
je me vois me lever chez l'étrangère
iras-tu renaître ailleurs
pour m'inventer ici et là
soit en transit soit en visite touristique sur ton corps

il te laisse à t'avouer coupable au pied du lit
à changer entre deux eaux de larmes et d'imposture

tu ne te lèves pas du même pied tous les jours

si je t'aimais en peu de mots
c'est que bègues s'ouvrent mes lèvres
au rendez-vous d'un baiser manqué
et que les mots en sortent
évidés dans un tremblement vide de papiers
en quête d'un strict nécessaire
d'une juste larme en ta gorge

devrait-on se morfondre et se briser dans un miroir
pour voir nos corps réédités
en des pauses exemplaires
photogéniques par milliers
Il te reste à te savoir autre que tu es
tu auras gagné ma sympathique pitié diurne
à passer pour une femme qui vidée maintenant de sa substance de belle
gagne à tourner pour toujours les talons aux vieux mensonges

la vérité n'est pas l'auberge de la Joconde
un coeur soumis sur une ligne brisée
l'univers mis en tiroir dans une étoile

tu dois te savoir autre que tu es
t'affirmer en connaissance de cause et de miroirs

je me réchaufferai de ta lueur
d'étoile éteinte qui scintille
en me cillant les yeux
comme la diva qui ne voit pas le temps passer
avec son lot d'amants d'une heure
jusqu'au bout de la foule
je n'arriverai pas
n'arriverai pas

tu ne te lèves pas du même pied tous les jours

Poème de la main gauche

pour le mur
qui rend tangible mon ombre
et ma main gauche
amicalement blessée par balle

une fille par amour
un jour
m'a châtré

pour les prénoms
que je prête mal
à des visages sans mémoires
mon argument aile précise
d'un vert profil-colibri
traînant carrosse aux vents contraires

il y a un pays qui tombe à pic
au terme d'épingle-soleil
sur cette civilisation-baïonnette

pour la pucelle
rameuse et allumeuse
miracle beau de ma verge miraculée

le biscuit
marche loup blanc
dans ma savane aux faims hurlantes

cette savane et ce tombeau
qui me renversent
dans une noirceur trou de cul d'ombre

pour les baisers bien déguisés
téléguidés par des mains d'hommes
et tombant inodores en panne d'ailes

il y a la mariée qui me fend l'âme
me rallumant feux-follets
avec des larmes convaincantes

pour mon poème sous pli caché
pli cacheté et recassé
proie d'une plume sans fémur

*à la mémoire du journaliste Jean Léopold Dominique,
assassiné le 3 avril 2000*

«Jeu de mo(r)t»

comment tuer le temps
hormis d'un coup mortel
comment le tuer tant
à coup de crosse
et à coup sûr

est-ce parce que le monde
est petit
que le fustigent orages
et le font tomber pierres tombales

ô ma terre
myope
Babel à bout de langue
barbouillé de sang pour du roucou

«le crime était à son troisième avril»¹

comment tuer le temps
mis hors
du jeu de mots

1 - Bertolt Brecht

Bon Nouvèl

depi mwen gade pye-w
mwen vle genyen lari
jwe pòtre tout vivi
yon lanmou pye atè

pye-w se bon nouvèl
ki fèt pou sa mache
pye-w se de mèvèy
ki fèt pou lòm sezi

cheri piga ou wont
si se la m-al remen-w
lanmou se chòvsouri
li jouke tèt anba

pye-w se bon nouvèl
ki fèt pou sa mache
cheri kite-m renmen-w
kote lòt neglije-w

mwen ka ba ou de men-m
de ba savon lave
kite-m savonnen pye-w
jouk lannwit kimen jou

La bonne nouvelle

- traduction -

en regardant tes pieds marcher
j'ai une envie folle de gagner la rue
jouer à ceux qui aiment rire
un amour aux pieds nus

tes pieds sont la bonne nouvelle
qui doit aller d'un pas sûr
tes pieds sont deux merveilles
ils sont là pour étonner les hommes

chérie n'aie pas honte
si mon amour s'amourache de tes pieds
l'amour est une chauve-souris
elle s'endort à la renverse

tes pieds sont la bonne nouvelle
qui doit parcourir le monde
souffre que je t'aime ma belle
là où les autres n'y trouveraient que mal-être

je peux t'offrir mes deux mains
deux pains de savon de lessive
laisse-moi te savonner les pieds
jusqu'à ce que la nuit fasse mousser le jour

Bon nouvèl, poème de James Noël, traduit en français par le poète Georges Castera. Ce poème mis en musique et interprété par Wooly Saint-Louis Jean, a connu très vite un succès populaire.

Frankétienne

homme criblé d'étoiles lointaines
et seule cible au sommet de son risque
vivant pour l'incandescence
d'une fusillade de lucioles

venez voir voyeurs du monde
des oiseaux migrateurs
faisant la ronde autour d'un phare
donnant sa lumière en pâture
aux ténèbre d'eaux
de fiente dormante
dans un pays surdoué de douilles
un pays qui passe les vitres
au vitriol de la pierre
et baptise les filles
dans leurs stupides gémissements
du viol premier

en forçant le gond
pour assiéger l'impasse qui relie
l'avis de l'un
à l'espace lié à la mort de l'autre
l'enfer a tissé son nid de feu de paille

il y a miracle dans la durée
et trop de rouille pour dire l'usure
l'homme qui parle
avec excès d'oiseaux dans la bouche
garde dans sa cage des couleurs thoraciques
pour atteindre en plein cœur
les frondes de la barbarie
toutes les chasses gardées des faussaires
criant merde dès leurs réveils
aux accoucheurs de fleurs dans l'insomnie

île est douleur
cette grippe du pèlerin pour sa terre aviaire
terre qui ne lèche pas la neige
mais qui se laisse coucher
par des songes de tramways
dans un tohu-bohu d'arc-en-ciel
aux écailles d'avant-pluie

(le sang visible du vitrier - Ed. CIDIHCA - 2007)

La foudre

belle ta chevelure
enflammée
rousseur d'éclair
gardant de graves orages
derrière la tête

corde
qui avec moi rivalise
et m'avalise

comment sortir
s'il faut pour le sort
me libérer d'amour gordien
d'amour qui noue telle une cravate
bien par où l'on chante
quand on chante mal

dans la piscine
ce fond à forme liquide
cette forme fondue
par ce liquide que nous buvions sur mesure
en marge d'air
et du sot métier de se noyer

le soleil nous crible la face
en vrais gants de mariées sur les rayons
nous mourons comme deux chiens
toi
femelle jusqu'à ton mal
moi l'opposé jusqu'à mon bien

Néant bleu

l'erreur seule récupère
cette vie
cette ville
entre la mer et l'enfance
ivre-née de cette mer
de trop
de bleu

néant !
merde trop de bleu !

Fleur de sang

pour grain de poussière
démords la vie
dévie la mort

le vent galope la corde au cou
en fracas d'élégie sur étrier

temps mis à mort au fil du temps
écartelé de feuilles mortes
de parenthèses à bras ouverts
pour des oiseaux en filigrane
d'attouchements à gants blessés
pour des baisers derrière la porte

rose
effleure effleure
effleure bouquet de poing
très bien tendu du cannibale
hélant ohé et hallali

que par le bout de certitudes
ces affaires tranchées de cervelle d'homme
la honte puisse rendre
l'exquise couleur
d'une corolle de sang

Constellation

j'habite une fenêtre
s'ouvrant large sur les rumeurs
la rue me cause
pipe de poussière et vent d'opium

le soir venu
courent mes cœurs de jour
à courses folles d'étoiles
filantes
vivrai-je d'envie comme on en meurt

le soir venu
mes cœurs de jour
à la grande ourse

Temps mort

stridente
la pluie étale des grains
larmes tombant sur la main gauche

qui dira l'aérienne prise
d'une flopée d'oiseaux fous
s'en allant s'abriter au soleil
avec le vent sifflant comme flic
pour coaguler l'aorte d'une foule
à grands coups de cagoules
et à bâtons rompus
par effraction

le vent corseté d'une étoffe de nuage
enlevant aux arbres
visière de tronc
képi de trop

comment mourir par amour
de pays
poétisé de grinçantes déchirures

en clin d'œil
s'en vient déclin de l'ultime étoile
m'illuminant par sa perte claire

Seul le baiser pour muselière

pour avoir arraché
mes propres yeux
et les avoir lancés contre le soleil
j'ai connu d'étincelants aveuglements
et des voyances au plus clair
des lunes
absentes

je pointe l'index sur ma terre
qui va lancer la première pierre
il y a tant de villes à construire
de vils pays
croupissant dans la rouille

pour le silence du poème
j'exige les baisers
unique et mienne muselière

j'attends le vent
encore le vent
pour que derrière des éventails
puissent me sourire
des femmes
édentées

... et depuis
je connais l'image de la douleur
je sais même la nommer
ce trou de petit pays
cette femme sage
en posture d'enfantement

j'ai la bouche
qui bave trop sur ma plaie
une bouche d'enfant de famine
fureteur
tuant le temps
à compter ses côtes
flottantes

mon peuple en bras de chemise
dans la glu
des vingt-sept mille kilomètres de tourmentes

Voile étrangère

je te le dis à haute voix

le cœur drogué

chaque grain de sable a son étoile

le monde est vaste dans la barque du vent

toute voile est étrangère

aux idées arrêtées des ports

des continents

Feu dévorant

initié tôt à fouler la terre des hommes
et à boire dans la foulée d'un âge aride
le magma au creux d'un roseau
qui enfonce sa racine
dans les intimités terrestres du globe
le feu qui me dévoile
prenez garde à ce feu vert
puisque moi-même
dévot du feu qui me dévore

sur des aînés d'un large domaine
j'ai pointé l'index
ils ont riposté par la crosse

naine leur haine
des étoiles couvées dessous la paille
ces fous de l'île
pris d'aigreur de l'embouchure
du sang nouveau

ils changent de rides les fous
pour tenir propos d'argile
d'une matière grise de faussaire

Le château rouge

je coupe les vitres
c'est un métier de transparence
qui fait du sang un jet d'eau rouge
libre de cette patience coagulée
pour virer vertige en verre

je saigne bas
comme pissent les filles
pour étaler à vos sanglots
un tapis rouge d'envergure

un litre de sang par jour
à quoi bon verser
autant de sang
dans un violon

mon métier mis en bouteille
mon château de verre
de mots trop tristes pour la sauvegarde
de l'image de marque des cicatrices
et de blessures à domicile
à la portée de tous
à la santé du monde

Mot d'ordre

envoyé spécial des mots
je fais arrêt
sur les pulsions
au cœur du monde
et je crache du sang
un dru sang noir sur les feux rouges

conscient de l'indigence
de l'évangile qui se meurt dans l'ivraie
je prône une poétique
à la témoin de Jéhovah

j'invite les poètes de demain
à faire du porte à porte
aller sceller des baisers sur des poitrines
pour déverrouiller les coeurs
et marteler des kilos de chaises
sur la tête des assis



Damas Porcena *dit* Damson



© Damas Porcena

Damas Porcena, dit Damson, est né en 1978 aux Cayes à Chantal dans le Sud Haïti.

Dès son enfance, il pratiqua le dessin et la calligraphie et il montra, à travers ses œuvres, une sensibilité qui ne peut être ignorée.

Il s'initia très tard à la peinture, il avait alors 23 ans. Il entra à l'École Nationale des Arts (Enarts) où il suivit des cours de dessin, de peinture puis de sculpture. Il put approfondir sa technique en peinture grâce au professeur Jean Ménard Dérenoncourt, Dieudonné Cédor et tant d'autres.

*En 2004, il fut animateur Art et culture dans le projet **timoun kè kontan** organisé par l'UNICEF. En 2006, il reçut le 2e prix **cellulart réléhaïti** organisé par Haïtitec. La même année, il intégra **Bila Production** et participa à plusieurs de ses expositions.*

Ces dernières œuvres sont le fruit de nombreuses expérimentations et tâtonnements, teintées de sensualité dans sa graphie où le jeu des couleurs domine les formes et les valeurs.

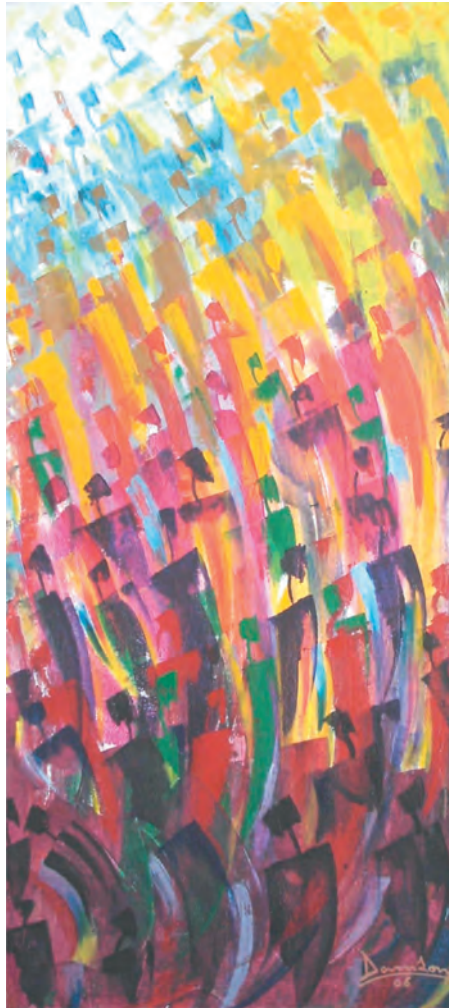
EXPOSITIONS

- 2003 - **Hommage à Jacques Roumain**
Bureau national d'ethnologie, Port-au-Prince
- 2004 - **Arts et liberté**
Exposition des élèves de l'Enarts, Port-au-Prince
- 2006 - **Expression**
Bibliothèque Justin Lhérisson, Carrefour
- 2007 - **Voie Contemporaine**
Bibliothèque Roussan Camille, Jacmel



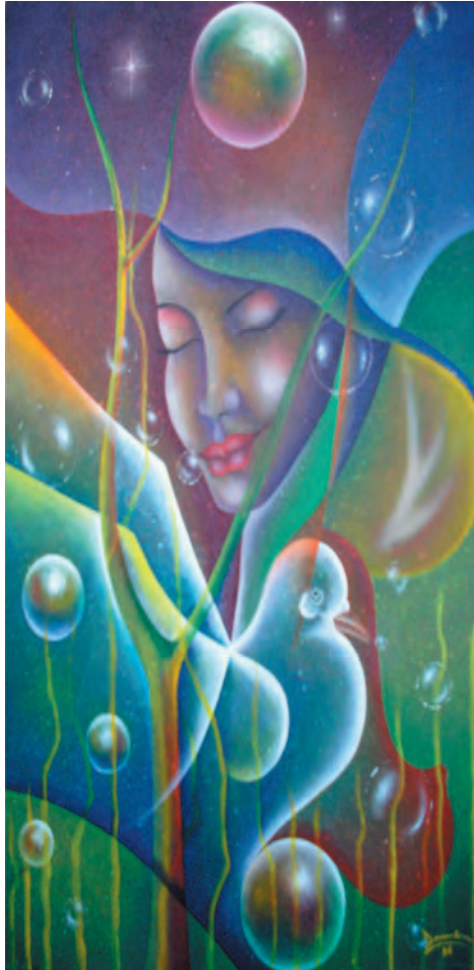
L'oeil d'esprit des ancêtres

acrylique sur toile - 16" x 24'



Manifestation

acrylique sur toile - 16" x 24"



Réflexion

acrylique sur toile - 30" x 24"



Les instruments

acrylique sur toile - 16" x 32"



Kevens Prévaris



© Kevens Prévaris

Kevens Prévaris est né à Limbé, non loin du Cap-Haïtien, dans le département du Nord, le 26 août 1979. Après avoir suivi des cours à l'École Nationale des Arts (ENARTS), il est aujourd'hui étudiant à faculté des Sciences humaines.

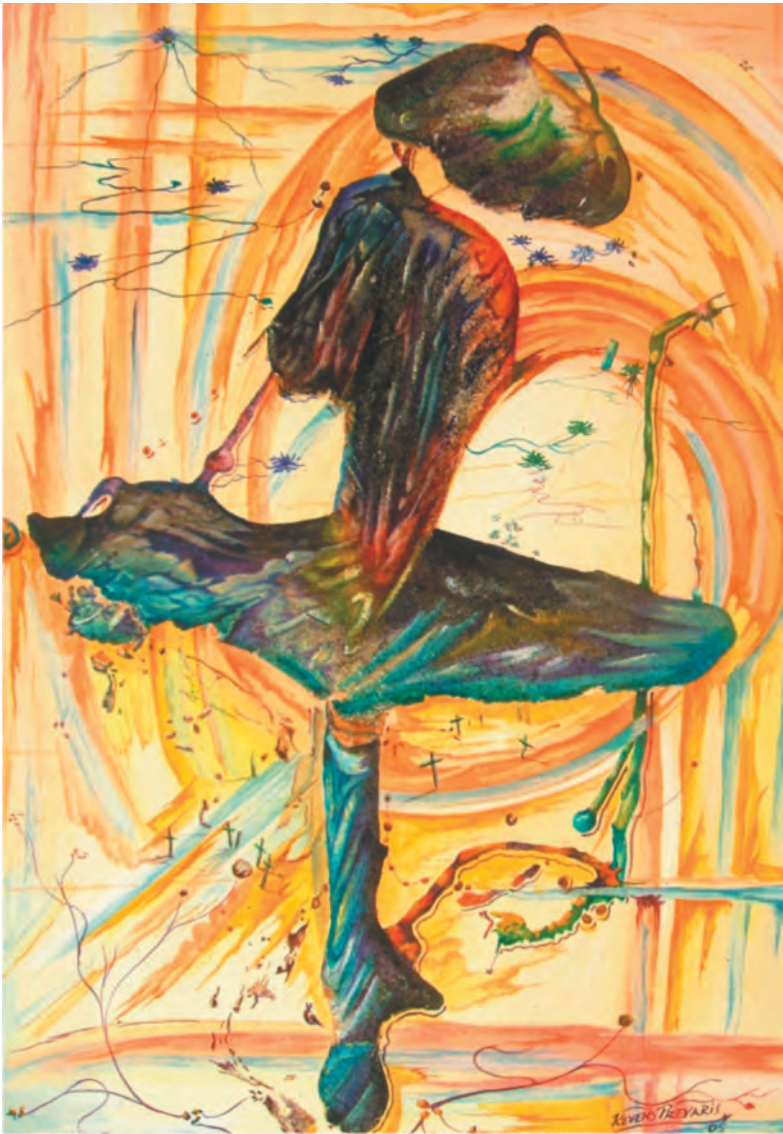
Très tôt, il manifesta un intérêt particulier pour les activités artistiques. Orienté par Charles Doucet, l'art devient sa seule passion, sa seule folie, comme si la peinture coulait dans ses veines. En 1993, il s'inscrit à l'association des jeunes artistes peintres capois (AJAPCA) où il fit ses premières armes dans la pratique picturale tout en suivant les pas de Gary Vincent. Son passage à l'Enarts lui permit de mieux comprendre l'univers de l'art.

Il est fasciné par les oeuvres de Dieudonné Cédor, Jean Ménard Dérenoncourt, Jean Louis Sénatus, Bernard Wah, Francketienne... tout en admirant Salvador Dali, Pablo Picasso... pour leur dépassement. Ses dadas sont: 1 – La beauté du paysage local: ses marines, ses scènes de la vie rurale lui servent d'argument pour montrer les différents aspects positifs du pays tout en dénonçant avec hargne le statisme de la peinture traditionnelle. 2 – Sa nouvelle forme d'expression qui a comme base la spontanéité, la récupération et l'autosatisfaction.

Il est l'un des membres fondateurs du mouvement Loray dont son slogan est «choquer sans traumatiser».











Walner O. Régistre

dit
Doc Wor



© Walner O. Régistre

Walner O. Régistre est né le 27 janvier 1980 à Verrettes en Haïti.

Son premier essai sur la toile fut une copie du portrait de Madame de Pompadour, œuvre célèbre de Maurice Quentin de la Tour. Il continua à travailler arduement, à chercher la maîtrise du pinceau, à s'informer et à s'instruire.

«Il admire le surréalisme qui exprime le rêve, les événements de l'inconscient et l'abstraction qui rompt avec toute figuration concrète». Sa quête de liberté le pousse à fusionner par moment l'abstrait et le figuratif.

Ses expériences lui permettent de réaliser ses propres supports tout en s'inspirant de la technique du marouflage. Tel un joueur de jeux de patience, il s'amuse à coller deux ou plusieurs surfaces différentes l'une sur l'autre, l'une à côté de l'autre, comme par exemple de la toile sur de la toile, du papier sur de la toile, de la sciure de bois sur de la toile ou sur du bois, de la toile sur une planche synthétique, sur une vitre, sur un carton, du plâtre sur une planche synthétique, sur du bois... Les œuvres disparates produites au cours de ces expériences ont fini par lui inspirer Loray, un mouvement artistique dont il est le chef de file et qui réunit plusieurs jeunes artistes sortis de l'École Nationale des Arts (ENARTS).



À la recherche de son chemin
acrylique (mosaïque-toile-bois-papier) - 8" x 8"



Collection 3-7

acrylique (planche synthétique-bois-papier-toile) - 10" x 8"



La marche des bougies

acrylique sur toile - 24" x 8'



Une simple complication

acrylique (planche synthétique-carte d'appels-bois-toile) - 36" x 14"



Zo-Zo

acrylique (toile-bouchons-os-lacets) - 36" x 16'

Jonel Juste



© Jonel Juste

*Jonel Juste, journaliste et poète haïtien, est né à Port-au-Prince le 2 octobre 1980. Après 4 ans de collaboration au quotidien **Le Nouvelliste** (Port-au-Prince), il rejoint les rangs du mensuel **Vues d'Haïti** dont il est le rédacteur en chef. Membre de l'Atelier Marcel Gilbert de la Bibliothèque Justin Lhérisson de Carrefour (Haïti), Jonel Juste a publié des poèmes dans les colonnes du **Nouvelliste** et sur des sites spécialisés sur le Net.*

*Mais ce qu'il considère comme son «œuvre majeure» est **Carrefour de nuit**, un recueil inédit contenant poèmes, nouvelles, débuts de roman, théâtre et dont des extraits sont publiés dans un collectif de poèmes franco-haïtien.*

L'échappée belle...

*... et je m'en allais
La ville que j'ai rêvée
Contreplaquée aux fenêtres.
- Rodney St Eloi -*

Je me souviens très bien de l'accident. La preuve, j'y étais. Le crépuscule venait d'incendier l'horizon. Un ciel maculé de sang. Et comme une feuille morte à l'automne, la nuit tombait. Le tap-tap filait droit sur la route de Delmas (banlieue nord de Port-au-Prince). Au rond-point, on entame le virage. Par la fenêtre, j'aperçois furtivement ce dix-huit tonnes... Et ce klaxon insupportable qui vous vrille les tympans. Et puis cet impact, ce bruit métallique. Indicible. Indescriptible.

Je me le rappelle très bien. Ce genre de chose ne s'oublie pas. Échapper à un carnage aussi affreux. Ça ne peut s'oublier. Bras et jambes écartelés. Têtes roulant sur la chaussée tels des astres vagabonds cherchant un gîte pour la nuit. Ces membres éparés. Pillés. Ces corps étoilés. Soleil sanguinolent. La lumière écorchée vive. Le sang multicolore. L'atmosphère zébrée de cris. La pierre saigne. La rue souffre d'hémorragie et la terre, encore une fois, abreuve sa soif cruelle dans la coupe maudite.

J'y étais. J'ai vu. J'ai vécu. Et je n'en reviens pas encore. L'unique survivant du drame. Le seul à avoir échappé à la récolte fatale de la grande faucheuse. La moisson du sang. Surpris d'être encore en vie. Est-ce un miracle ? L'inconscience du moment ?

Est-ce la caméra invisible ? Un mauvais tour de la mémoire ? Une mauvaise blague d'un dieu farceur ? Un état second entre vivre et mourir ? Je ne sais pas. Ma mémoire nage à contre-courant dans les eaux boueuses de mes repères. Je ne sais rien mais tout ce que je sais, c'est que je l'ai échappé belle...

* * *

Au matin de ce jour couleur de chair, j'avais dessiné mon itinéraire: me lever avec l'haleine de l'aube pour aller dire bonjour au soleil, effectuer ma tournée habituelle comprise entre mes heures de cours à la fac et mes recherches au cybercafé, descendre en ville pour me rendre à l'Institut de langue et, tard dans la nuit aller passer quelques heures de délices en compagnie d'Elle, cette fille aux yeux océan et au regard lointain. Dès que je l'ai rencontrée, ce regard me plut tout de suite. Ce regard horizon, ce regard voyage. Évasif. Qui fait rêver d'été indien et de cimetièrre marin. Cette façon de vous regarder sans vous voir, je crois que c'est ce qui m'a d'abord le plus frappé chez Elle.

* * *

Serrés les uns contre les autres dans la fragilité du tap-tap, les passagers parlent, se lâchent, les langues se délient. Les conversations s'engagent, vont bon train. Les derniers potins s'échangent. On parle de tout et de rien. De la cherté de la vie. De la gratuité de la mort. Comme un fait exprès. De la route. Des chauffards. On se demande vraiment où ils ont appris à conduire. On parle aussi d'amour. Toujours. Carl vient de divorcer de son énième femme. Lambert en est à sa dixième maîtresse. Il les lui faut toutes, celui-là. Cette Judith est une vraie garce. Ce Jolibois est un beau salaud. La petite Ismène vient de tomber enceinte du fils du Pasteur Granbois mais celui-ci, au lieu de célébrer le mariage, a préféré envoyer son rejeton se cacher à l'étranger. Mais, vous savez, les parents de la fille viennent de l'Artibonite et ils jurent sur la tête d'Erzulie Fréda que ça ne se passera pas comme ça... Ah, les prêtres de nos jours, mon cher, on ne peut plus leur faire confiance. Ah vraiment, mon vieux, c'est la fin des temps... Bref, dans mon agenda quotidien, j'avais tout prévu sauf, bien sûr, l'imprévisible. Sauf ça. Sauf ce massacre d'où je me vois, à mon grand étonnement, le seul rescapé. Rassemblement des badauds. Arrêt sur image vive. On crie. On accuse. On peste. On suppute. On reproche. L'État. Les chauffards. Trop tard. On s'interpelle. S'interchoque. Se secoue la tête et, pour couronner le tout, on cuipe majestueusement. Le temps, pour un court instant, semble arrêter son cours, sa marche impitoyable. Entre-temps, je me faufile, je rase les murs de l'indicible, je me fraye insensiblement un passage dans la moiteur de la foule et l'indifférence de la nuit...

* * *

L'accident ayant eu lieu à mi-chemin, je décide de faire le reste à pied. J'adore me promener dans cette ville. Surtout le soir, après avoir échappé aux dents de la mort. Traverser la ville de part en part. La découper en rondelles d'oignons. Mes pieds dans ses artères tels les doigts d'un amant travaillant la vulve de sa maîtresse en quête du fameux point G. Le point galvaniseur. Le point geyser. Cette ville fantôme. Miracle au quotidien. Cette ville qui pianote et pirouette sur les bords d'un précipice. Le jour, la ville piaffe, crie, râle, se débat et se noie dans ses borborygmes sonores. La nuit, elle danse le Patchanga, le Congo, le Ibo et le Yanvalou. Elle se masturbe avec ses tambours secrets et entonne une symphonie en ré mineur. Sa voix nous parvient comme une pluie de cafards. Calfeutrée dans ses sombres ruelles, elle esquisse un geste obscène dans un rire de dément. Elle ouvre grand ses cuisses et une nuée de blattes, de moustiques, de vers et de papillons de nuit s'en échappe. Elle attend le Soir, son amant, pour une orgie éclatante et sublime à faire frissonner la nuit. À allumer tous les poteaux électriques éteints. À foutre le feu dans ses corridors humides à odeur de coït. Ses rues en rut. Ses rues ruminant de plaisir. Les rues sont mobiles ici. Elles se déplacent. Dans ce pays la nuit, les rues se déplacent et les pistes changent de pas, de direction. Les rues sont folles. Des baleines échouent dans la connivence de leurs angles. Des créatures fantastiques s'y cachent et des histoires sordides s'y racontent. Les repères de cette ville sont bafoués par l'arrogance de ses ouragans. Le hasard rejoint ses recoins aux mille et un mystères. Ses angles se chavirent dans ses utopies désinvoltes, ses idéaux repus, ses guerres renvoyées à demain et ses coups d'État manqués. Elle en a entendu des choses, cette ville, de lourds secrets, des mystères inaudibles. Écoutez, écoutez ses soupirs dans les profondeurs de sa nuit. La souffrance de ses artères austères. Ses avenues sans avenir. La ville pleure ses fenêtres.

* * *

Rapace nocturne s'abattant cruellement sur sa proie, ainsi s'abat la nuit sur la ville, la lumière emportée dans ses cinglantes serres. Et moi, fantôme de nègre manant, j'arpente ses rues gifiées de temps à autre par des brisures d'astres errants. Cheminant dans les couloirs d'un temps de chien sans maître, je frôle des formes vomies par la nuit. Je croise des regards sans âme, peuplade des profondeurs de nos peurs. Il doit être minuit. Minuit. L'heure des braves. L'heure indigne, digne des mauvaises rencontres. Si vous entendez derrière vous une voix tonitruante vous demandez où vous allez, c'est celle de Baron Lacroix, maître des nécropoles et patron des trépassés...

Mais curieusement, je m'en fous : j'ai donné congé à la peur et au temps. Englué dans les aléas du temps qui passe, les heures me paraissent des minutes et les minutes des secondes. Cette sensation d'éternité. Je ne me suis jamais senti aussi bien...

* * *

« Cette après-midi, sur la route de Delmas, crache un haut-parleur d'une voix pouacre, s'est produit un terrible accident. Un camion de dix-huit tonnes a éventré de plein fouet un tap-tap au détour du rond-point. Bilan : 14 morts, aucun survivant, sauf le conducteur du camion qui s'est enfui pour ne pas subir les foudres de la foule en colère... »

* * *

Ai-je bien entendu ? Aucun survivant ?... Aucun... Survivant... Aucun... Aucun...

* * *

Est-ce un mauvais tour de la mémoire ? La mauvaise blague d'un dieu farceur ? La caméra invisible ? Un état second entre vivre et mourir ? Je ne sais pas. Je n'en sais rien. Ma mémoire nage dans les eaux boueuses de mes repères. Je tourbillonne, je spirale dans les affres de l'incertain. Je frappe dément aux portes de l'oubli. J'en appelle aux souvenirs des brumes. Je revendique les archives des ombres. Est-ce rêve impossible ? Je ne sais pas. Je ne sais rien. Mais tout ce que je sais, c'est que je l'ai échappé belle...

« Ô Dieu ! Ô misère ! »

Un beau jour, du haut d'un chêne majestueux, Macaque regardait défilé sur la route poussiéreuse et rocailleuse longeant paresseusement la plaine jusqu'au marché du village une cohorte de paysannes encore toutes baignées de la rosée du matin et accompagnées de leurs infatigables montures chargées de denrées fraîchement récoltées. Mais au milieu de tout ce bruit, ces chants, cette foule de voix, de causeries entre les commères, l'une d'entre elles semblait retenir l'attention de l'observateur. Il regardait cette paysanne aux paupières mi-closes avançant d'un pas cadencé, comme portée par le souffle de l'aube tant elle se déplaçait avec grâce.

Elle portait sur sa tête enrobée d'un madras rouge vif une grosse calebasse qui paraissait être la source de tout son enchantement. Ainsi poursuivait-elle sa route, sa calebasse sur la tête, sans se douter de rien.

Macaque, lui, ne cessait de la suivre des yeux, d'un esprit curieux cherchant désespérément à percer le mystère que contenait ce récipient qui l'intriguait tant. Or, c'était une calebasse de sirop qui aiguisait l'imagination du voyeur haut perché.

Et subitement, le charme se rompit. Notre Pierrette se cassa le mauvais pied, butta sur un maudit cailloux, manqua de s'étaler les quatre fers en l'air, réussit à éviter la chute mais la calebasse, du haut de son coussin, fit une chute vertigineuse, se brisa net et tout le sirop miel se renversa. Patatras ! Alors la paysanne s'écria désolée : « Ô Dieu ! Ô misère ! Elle reprocha à tous ses saints et ses loas leur manque de secours, les maudissant avec tous les jurons possibles. Elle eut beau injurier ces derniers, ils ne trouvèrent de pet assez retentissant pour lui signifier leur mépris. Adieu vache, cochon, couvée, volaille, tout s'était envolé...

Macaque de son côté, après le départ de la paysanne, quoique compatissant à ses malheurs, ne pouvait s'empêcher de descendre de son piédestal pour observer de plus près cet étrange liquide miroitant au soleil levant. Du haut de son arbre, il lui sembla entendre le mot « Dieu » ensuite le mot « misère », étranger celui-ci à son vocabulaire. Mais il pensait tout de même que Dieu étant mêlé à la chose, il ne pouvait s'agir que

d'un cadeau du ciel. Mais pour en avoir le coeur net, il lui fallait vérifier la véracité de la définition du mot nouveau. C'est ainsi qu'il descendit de branches en branches et arriva auprès de la mare aux reflets dorés que formait ce liquide bizarre. Il se décida d'abord à le renifler, puis voyant que la chose était agréable à l'odorat, il en goûta. Lorsqu'il en eut goûté, ses yeux s'ouvrirent et il s'exclama : « Délicieuse misère ! N'avais-je pas raison de penser que ce divin liquide ne pouvait être que bénédictions et délices ! Et c'est aussi vrai ce qu'on raconte : Dieu donne avec largesse mais sans équité. C'est pourquoi, je m'en vais de ce pas lui réclamer ma part de misère, comme tout le monde. »

Et après avoir léché le sol jusqu'à satiété, Macaque d'arbre en arbre se dirigea vers la maison du Père.

À cette époque bénie, le ciel n'était pas aussi éloigné de la terre qu'il l'est aujourd'hui, on pouvait même y accéder en grimant à quelques cimes comme l'Himalaya ou le Kilimandjaro. C'est ainsi que Macaque se fit alpiniste et alla escalader l'un des plus hauts sommets du monde. Bravant neige, vent polaire, falaises, Macaque réussit à se frayer un chemin vers les demeures célestes. Après des jours et des nuits passés à grimper sans relâche, le courageux babouin se trouva enfin devant la porte du Paradis d'où il pouvait voir fuser à travers les interstices les radieuses lumières et entendre les exaltants cantiques des archanges en l'honneur du Très-Haut. Pris un instant de panique à la vue du redoutable endroit, il se risqua enfin à frapper. Un ange vint lui ouvrir, croyant sans doute qu'il s'agissait de l'un des invités. Mais qu'elle ne fut pas sa surprise face à la démarche étrange de la créature la plus hideuse de toute la création ! La première idée qui lui passa par la tête fut de lui fermer la porte au nez, mais l'ange se ravisa, se disant qu'il ne lui appartenait pas de décider de quel type de créature a le droit de venir demander les faveurs de son créateur et qu'après tout, depuis Job, ce satané Lucifer y a bien ses entrées et sorties. Donc pourquoi pas celui-ci ? Après mille réflexions, il se décida à laisser entrer l'inhabituel visiteur, mais il prit la précaution de l'annoncer tout en faisant signe de baisser la musique : « Macaque demande audience ! » fit-il d'une voix tonitruante. À cette nouvelle dont l'écho se répandit dans le Palais, tous les anges qui jouaient de la trompette s'arrêtèrent net, étonnés, ébahis, stupéfaits de l'étrangeté d'une telle démarche. Alors dans les rangs, ce ne furent que chuchotements. Mais qu'est-ce qu'il vient faire ici ? De qui se moque-t-on ? Qu'est-ce qu'il croit, qu'on entre ici comme dans un moulin ? Il ne manque pas de toupet ! La chose allait virer au tohu-bohu général si n'avait retenti cette voix magnifique, semblable à sept trompettes retentissantes. « Que le silence soit ! » Et le silence se fit. Dieu vit que le silence était bon. C'était la première fois, de mémoire de

Dieu, qu'un animal entreprenait une telle démarche. Alors il valait mieux l'écouter. C'est ainsi qu'il décida de recevoir la hideuse mais courageuse créature. «Faites-le entrer», tonna la voix. Alors, sous les regards des anges interdits, Macaque franchit allègrement l'allée pavée d'or pur accédant à l'auguste trône. Arrivé devant le Tout-puissant, Macaque s'inclina profondément. Mais, Dieu croyant peut-être qu'il était venu pour se faire refaire le portrait s'adressa à lui comme suit :

*« Parle, singe, et pour cause
Si dans ton portrait
Tu trouves à redire
N'aie crainte de le dire
Je mettrai remède à la chose
Es-tu satisfait ? »*

«Moi, pourquoi non ? répartit le singe, n'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ? Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché. Enfin non, Sire, ce n'est pas pour cette raison-là que je suis venu...». Et Macaque narra l'histoire de la paysanne. Méaventures qui lui ouvrirent les yeux et le mirent au parfum du secret de la misère. Et après avoir ainsi plaidé, Macaque conclut :

*«Alors, ô très Excellent Seigneur
C'est pour cela que je viens en ta demeure
Par devant ton auguste grandeur
Solliciter ton coeur de père
Pour avoir moi aussi ma part de misère. »*

Bien qu'écoutant le singe avec une patience d'ange, Dieu ne pouvait s'empêcher de sourire un peu de la bêtise babouine, mais il n'en laissa rien paraître. Dans un long soupir retentissant aux confins de l'univers et faisant jaillir sur terre une trombe sous-marine, Dieu répondit au demandeur :

*« Soit, Macaque, j'exaucerai ta requête
Mais il faut avant tout que tu me promettes
D'ouvrir le sac que je t'apprête*

*À tel endroit désert
D'arbres non recouvert
Pour jouir de ta misère.»*

«Que ta volonté soit faite !» répartit le singe à qui un ange tendait un gros sac bien pesant au poids duquel Macaque pressentit qu'il devait contenir toute la misère du monde. Et, après avoir exprimé mille reconnaissances, il repartit guilleret, satisfait de sa démarche, repassant sous les yeux des anges qui assistaient, à la fois surpris et amusé, au caractère insolite de la scène.

Macaque parti, la musique repartit.

Suivant les divines instructions, le misérable alla ouvrir le sac dans une savane désolée, sans un seul arbre à plusieurs kilomètres à la ronde. Loin de toute convoitise humaine. Et c'est alors que bondit hors du sac... devinez quoi... un clébard ! un de ces costauds chiens à gueule de loup dont l'aboïement fait frissonner les plus braves à mille lieues à la ronde. Ciel ! «Ô Dieu ! Ô misère !» s'écria Macaque détalant à toutes jambes sans demander son reste de misère, le cabot enragé à ses trousses le poursuivant à la chaleur de son arrière-train. Macaque courut jusqu'à perdre haleine. Sa mauvaise haleine. Pour éviter que son poursuivant ne le rattrape, au lieu de fuir en ligne droite, le finaud se mit à zigzaguer pour semer son poursuivant. Peine perdue. Et c'est alors que tenaillé par la fatigue, Macaque se souvint du Créateur et leva les yeux vers le ciel pour lui adresser une prière de circonstance : «Merci, Seigneur. Je crois avoir compris la leçon. J'ai eu amplement ma part de misère. Mais, je t'en prie, aie pitié !» Alors Dieu, dans sa grande miséricorde, lui fit pousser un arbre au milieu de la savane. Arbre que Macaque se pressa de grimper sans même s'étonner de l'étrangeté du miracle.

Nue la phrase
Ivre le mot
Vive la flamme
Flamme encre couleur d'azur
Femme ancre douleur désir
Mes îlots font naufrage
À hauteur d'arc-en-ciel
Femme eau de pluie
Ton sourire
Me réinvente

Départ volontaire

Le jour se lève
Et la nuit part
D'un bel éclat de rire.



Jean François Toussaint



© Jean François Toussaint

Toussaint T. Jean François, né à Jérémie le 30 janvier 1981, est poète, animateur culturel et journaliste. Avec les poètes Johel Dominique, Caldwell Apollon, Yvon Janier et consors, il a fondé en 2003 la Société jérémienne de Culture (SOJEC). Il a orchestré la même année, à Jérémie, la première caravane de la poésie Josaphat Large.

Toussaint a fait ses débuts dans le journalisme à Jérémie, sa ville natale avec la présentation d'émissions culturelles sur Radio Grand'Anse et Radio Xaragua. Ensuite, il rejoignit à Port-au-Prince l'équipe de Radio Solidarité, peu avant d'intégrer la section culturelle de Radio Magik9 où il travaille actuellement. Toussaint est l'auteur d'une anthologie sur la poésie grand'anselaise et est rédacteur à Ticket Magazine.

Je suis né de l'errance des vagues
Pendues aux lèvres du silence
Errance entre lait et sang
Né de toi comme d'un beau soleil d'été
De matin clair
De clarté de lune
Où tout le monde s'ouvre
Vers l'ultime élan

Je t'aime dans la sauvagerie d'un verbe
Mon Coeur te chante en solo
Parmi ces milliers d'artistes
Que tu admires
J'imprime mon amour
Sur des grains de sable
Bercés par le soleil
À chaque coin de rue
Sur chaque photo
Frappée à l'effigie de ton visage

Tu portes ta nudite
À la fenêtre de mes enivrements
Où je polis mes rêves

Je me propose comme témoin solitaire
À la vérité de ton corps
Avec deux notes de musique imprimées sur ta bouche
Si fragile que je te vois en Do et Ré mineurs

J'ai pourtant d'autres morceaux de soleil
Et une moitié de lune
Pour te dire ta beauté
Pour te dire mon amour

J'ai écrit pour toi ce petit poème
Où chacun revoit passer sa vie
Les lumières s'éteignent
Je cherche à tâtons ton image à l'oasis
Où tu t'amuses
Je bois dans un verre
Le vide de tes gestes
Et je t'aime
Contre rien
Pour que vivent les admirés
Je bois dans le vide de ce verre
Le trop plein de mes espoirs unijambistes
Pour un soleil toujours nouveau
Je me propose à cette vérité que ton corps réinvente
Va dire aux hommes qu'un monstre est amoureux d'une femme fétiche aux yeux soleil
Dis au néant que son amour est assiégé par des chutes de pierres
Dis-leur qu'il t'aime pour un temps très court de caresses millénaires
Et qu'il t'invite à la naissance du poème

Je te donne mille et un baisers accrochés aux entrailles de la terre
Mille fois mon Coeur proteste contre l'ultime décor
Mille fois je fais la route à rebours pour sauver un amour en mal d'enfance

Je revois le monde au travers de tes yeux d'outre-mer
Je dépose sur ton front des baisers comme
des villes de corail élevées à la hauteur de nos rêves
Qui connaissent tes attentes
Tes espoirs en devenir
Je suis la rue à sens unique qui porte ton ombre
Ma ville menottée se libère de ses angoisses
Pour vivre des amours à contrecoup
Pour vivre ton amour

Le vent des saisons traverse les ponts qui enjambent nos âges
Trois gouttes de pluie folles depuis la naissance des voyelles
Sculptent des baisers sur les lèvres de la nuit

Je m'abîme dans des espoirs de tailles géantes
Qui bâtissent leurs empires à la hauteur de nos rêves

Les mots n'ont pas vingt ans qui s'oublent sur la plaine
Je revois des mers demoiselles
Mouvances des vagues pour rajeunir le soleil au Coeur de l'été
Et trafiquer nos amours au Carrefour des bordels

Je t'accueille à bras ouverts
Afrique à l'existence troublée par la mobilité des instants
Je t'accueille avec tes hommes et tes étés de chaud soleil
Tes femmes et leurs seins qui regardent droit devant
Je dis tes bonheurs et tes angoisses
par la raisonance des Tamtams frappés à quatre mains

Me voici flottant parmi les vagues qui te créent
J'invente d'autres mots pour soutenir ton souffle et son image
Je suis né poète dans l'intersection de tes sens
Voici
Je te dis mon amour par une nuit d'avant-guerre

Tu souffles en tempête sur mon île
Quand tout se sublime dans la parenthèse du vide
Je cherche l'exil dans ta clarté
Et je renais autour de toi
Dans la pureté des souvenirs

Je t'invite à dessiner ton corps à la surface nue des eaux
Pour arrêter le temps en dépit des feux follets et l'ondulation des nuages
Tu es l'expression calculée de mes émotions
Je renonce aujourd'hui à l'ivresse des caresses sans amour

Ma course d'aube me donne droit à la nuit
Je parcours dans tes yeux de saisons les plus belles villes du monde

Ton corps ouvre le festin des ivresses
Et c'est là que ma ville porte-drapeau stigmatisée d'émois sublimés a jubilé
Tu es ces voix millénaires où se perdent les raisonnances des grandes villes
Tambours des profondeurs qui te célèbrent hors de la nuit
J'ai besoin de deux éclipses d'amour pour t'aimer entre soleil et lune

Je me baigne nu quand il pleut de tes yeux pour arroser la terre de mes amours
Ma folie est une conspiration amnésique contre le soleil qui a séché nos larmes
Les rayons passent un à un par les échancrures de ton corsage
La lumière parcourt les carrefours de ton sexe
Pour retrouver leurs souvenirs de premier jour

Il pleut de tes yeux par un jour sans orage
Et je me baigne nu dans l'innocence de ton regard de cristal marin

La pluie tombe de tes yeux dans les yeux du soleil pour arroser la terre de notre
enfance trop longtemps retenue en équilibre

Je me baigne nu
Dans les coulées de sueur échappées de partout
Et un nombril de femme qui ouvre le chemin

Ton sexe s'endort au fond de mes paupières
Qui peut mieux que moi décrire le vertige de ton corps
À l'approche de la pleine lune
Le temps se noie pour d'autres éternités



Jean Emmanuel Jacquet



© Jean Emmanuel Jacquet

Né le 26 décembre 1981, Jean Emmanuel Jacquet est poète et journaliste. Il a fait des études de droit et de lettres modernes à l'Université d'État d'Haïti.

Anglican, il a œuvré dans des activités de support aux jeunes, à travers une organisation qu'il a fondée, Mo-ZonE.

Il a collaboré à plusieurs journaux d'Haïti, notamment les quotidiens Le Nouvelliste et Le Matin. Il vit actuellement en Haïti.

Tu me racontas
Toute calomniée
Le soir où tu n'as trouvé refuge
Dans tes pleurs

Voici que jaunit l'automne
Et que tes paupières
Continuent de cacher des gouttes d'eau

Lorsque chaque bruit devient muet
Dans ton carnet secret
Rappelle-toi l'astrale chanson
Sur ta chair vierge
Qui balaye le sable
Jusqu'à la rencontre des vagues

Puis brisés
Puis nous nous sommes endormis
Nos corps irrécupérables

Puis fatigués
Puis jetés encore dans le sommeil
Nos lèvres fatiguées

C'est pour toi
Que sont venues
Ces mystiques musiques
De la mer

Puis muets
Puis nous mourons dans des gestes
D'adieu qui scellent
Sur les murs
Vifs et vieux baisers interrompus

Les saisons sont vite revenues
Et les enfants des rues
Circulent comme des boulets de papiers
Tu en meurs
Dans des poses amorties

Entre-temps, les vieillards décatis
Mordent leurs plaques dentaires
La fumée de la pipe
Qui leur brûle les yeux

Maints gestes, tu erres
Dans le schéma de la vieillesse
Telle une feuille de papier

Peu de vents
Aux chocs du mercure
Les soleils levés
Sont des bulles de shampoing
Sur mes chandelles

Peu de silences
Quand mardi devient gras
Tous les hivers du non-retour
L'escalade en chamaille

Vivre est un baiser
Déposé sur une photo de souvenir
Où stigmatise l'émotion furieuse
Le fugace avertissement
De nos parenthèses

Espérer peut-être
... s'en sortir bien vivant

Regrets en terre battue
Dansent contre moi
Au tempo de l'indécence
Si loin sommes-nous stériles
Dans cette maladie

Fais donc grandir
Tous les dimanches sur le quai
Amers et futiles
En mi si réminiscence
Dans la phalange dorée
Du solstice

Si loin sommes-nous maladroits

Je ne sais par où commencer
Ni comment te conduire dans ce pays
Si dense et si familier au silence
La maladie
Danse-la donc
Tue-la si tu y trouves ta vie

L'œil qui ne dort pas
Ne voit que l'ombre et le courant
Il est minuit sur les rues inconnues
Je suis le malvenu des mots et des symboles
Mon ex-île ô combien lointaine

Parle-moi des enfants
Ici on fait comme si ça marche
On s'adresse au silence
Comme on fait l'amour à un enfant
Avant toi si je meurs
Dis-leur de ne pas attendre

L'œil qui dort
Ne voit rien
Dis-leur qu'ici il n'y a pas de rêve



Makenzy Orcel



© Makenzy Orcel

Makenzy Orcel est né à Port-au-Prince le 29 janvier 1982. Ces textes sont tirés de son recueil de poèmes
La douleur de l'étreinte.

Pour Tiga

Tiga le tigre d'argent

La lumière s'est diluée
dans mes lignes
des linges à poupée
qui servent aux furieuses eaux de pulpes
et de catogans

les murs nous regardent par leur brèche
convoiter des errances
des cœurs cousus d'échancrure

chaque feulement qui s'abîme
dans la mémoire
est un corps échappé à l'étreinte

le tigre d'argent
comme un déluge sous la peau

il y aura toujours un dernier soleil
dans la futaie des graffitis

tout le furtif s'arc-boute
à mes élans de pur style

dans cette ville
les légendes nous propulsent
au large de l'abstrait
pourtant
la transgression du baiser
traîne en queue d'iceberg
à la lueur du signe
où brûle le ci-gît de nos danses

dans le tumulte du rouge à lèvres
ma ville s'accroche à l'ombre
du noctambule
nous forgeons le deuil des tuniques
par la tyrannie de la hâte

les saints rêvent de transe
d'étranges trottoirs
allumant leurs fanaux funestes
et leur valse aveugle
vaste champ de paume

la beauté se masturbe en pleine rue
sous l'œil rupestre des dieux
où des enfants enroulent leur rêve
dans la constellation des cloches
et le cri frétilant du foisonnement
des crêches

les serpents du pain
poussent à fleur d'insolite

l'heure s'étrangle
sa trace
odieuse odyssee
dans le chaos de la montre

partouzes et portes
fermées dans des boites
partout des boites fermées
par tous les fous de ma ville

j'accoste des nuages
aux trottoirs

si les putes
n'ont pas de tombe
je jeterai des fleurs
aux trottoirs
au soir lointain
conterai
le récit de la pierre couvée
pour enchanter le possible

la plaie
singera toujours
le périple de la verge

elle fut Jeanne
et moi la ville endormie
nous nous aimions
une fois pour toutes
avec des pierres en corsage de mai
dans le déluge de l'être
cycle d'insaisissable
vorace nudité de la terre buveuse

la soif s'étonne de s'étancher
d'excessive source

nous nous aimions sans visage
sans fenêtre

sans errance

quelquefois
je suis mon déluge sensuel
mes vagues les plus intimes
où s'illumine ma mémoire

la vent aboie le monologue
d'un cadavre

la déchéance s'écrit
comme une paresse posthume
un sexe
pour déprendre le réel

ancrer ma perte lisible
dans le chaos intérieur
les larmes ont des verbes
plus effusifs
que les vagues

sauf ton souffle
restera source

rapelle-toi
le bleu qui héberge le sommeil
de tes mains
le quatrain triste de nos baisers

ce soir les étoiles ont étranglé les chiens
à force de laper le poème
et les portes se suicident à l'entrée
de la ville

partout où la chute
asperge le chant
la soif aspire le naufrage

tes seins en poupe
pulpes
vibrant
à mille mirages de mains clonées
mille virages de ciel bleu
visages de méduse

tes seins surprenant la main
l'enfance de la pierre cyclope
écho de la ligne



Fred Edson Lafortune



© Fred Edson Lafortune

Fred Edson Lafortune est né le 31 juillet 1982 à Anse à Veau en Haïti. Une grande partie de son enfance se passe à Astruc (Lasile), une petite campagne située sur les hauteurs, où il apprend, très jeune, le maniement des pioches et de la houe, à monter à cheval, à cultiver la terre, à chanter les vieilles chansons traditionnelles haïtiennes dans les coumbites, à fréquenter les veillées funéraires, à faire paître le bétail de son grand père...

Il fait des études en sciences juridiques à l'Ecole Normale Supérieure.

Il est membre de la Société des Poètes Français et membre du comité d'organisation du festival national de poésie organisé à Jacmel avec Edgar Gousse.

La plupart de ses poèmes sont mis en théâtre par Techelet Nicolas, comédien de la troupe « Nous » et responsable de l'Atelier « Le Vide ». Fred Edson enseigne l'art dramatique dans plusieurs établissements scolaires d'Haïti.

Comme tout artiste polyvalent, il a un profond intérêt pour la peinture, la danse, la musique et le théâtre plus particulièrement.

On peut trouver ses textes dans de nombreuses revues. Plusieurs recueils inédits, en français et en créole, sont sur le point d'être publiés.

En nulle autre

Cette femme que j'aime
Est couchée de terre étrange
De danse porteuse d'orgasmes
Sur l'acrobatie des horizons

Je l'aime
La désire
Parce que danseuse
Elle revendique des pas d'amour
Des maquillages à reflets d'homme
Pour des chorégraphies de chair
De sang

Je l'aime quartier de fuite
Tatouée de regards éponymes
Je l'aime métro de lumière
Traversant la Seine en ceinture pleine

Je la connais mère des îles
Portant dans son corps sage
L'absolue beauté des métaphores
Seul je la connais
Par l'exactitude de ses pas
Le froissement de ses cheveux
Malgré la nuit

Danseuse mienne par amour du solstice
Est-il crépuscule qui ne s'égare

Quand tu dances face contre l'aube
Comme pour prédire la fin de l'automne
Est-il chien qui n'aboie
Quand passe avec des rires qui viennent de loin
La caravane du lourd fardeau des au revoir

Danseuse mienne semelles au vent
Par excès de violoncelle
S'exilant à demi-ton
Sur l'archet du rythme

Je placerai ma virgule
Au-dessus de ta portée
Pour prendre le large sur ton corps

Je t'imprimerai des lignes supplémentaires
Pour cacher mes soupirs
Dans l'intervalle de ta ronde

Ma noire pointée sur ton nombril
Je réinvente ta danse dans la folie
Sans même avoir le silence des tropiques
Sur ton nombril ma noire moi-même
Tu dances en canon avec mon double
Dans triple croche d'une clef qui chante

Mes liaisons en legato
Je réinvente ta danse d'un coeur qui bat
Dans triple croche d'une clef qui chante

J'ai perdu le métronome des voyelles
N'en possède que ton corps

Avec ce coucher de terre étrange
Cette danse porteuse d'orgasmes
Je m'approprie ce tempo
Par l'altération du rêve

J'ai perdu le métronome des voyelles
Dans les accords des notes solitaires
Dans la gamme nomade
Mienne par amour du solstice
Sans même avoir le silence des tropiques

J'ai perdu le métronome des voyelles
N'en possède que tes yeux

Le vent t'apporte la mélodie
En levée d'oiseaux sur les rumeurs
Et l'orchestre oublié sur ton passage
S'inscrit barre de mesure
Dans la partition des bannières

Dans ta voix
Des lambeaux de chants
Dans tes gestes
Le rire fou d'un violoncelle en mal d'aimer

Moi bécarre
Toi bémol
J'annule l'effet des amours folles
Sans même savoir l'armure qui vient

Moi bécarre
Toi bémol
Nous jouons souffle contre souffle
Avec le bec de ma flûte

Posé sur tes lèvres inférieures

Danse sur mon corps
Envahis-moi de tes acrobaties
Pour connaître les secrets d'azur

Danse sur mon corps
Sans te soucier de ma langue impure
Qui vagabonde plus qu'elle ne chante
La chanson oubliée des cathédrales

Ta danse comme une descente d'oiseau sur la scène

Cette danse indomptable
Mienne par amour du verbe et de la chair
Donnant naissance à la vie
De St Cloud à La Défense
Charles de Gaulle Étoile à Auber
En passant par Châtelet les Halles
De la Gare du Nord à Groslay
Jusqu'à l'Allée du Repos de Diane
Où nous forgeons dans la forêt
La forme de nos rêves
Éparpillés sur le sol

Dans cette forêt
L'imprécation de ton âme
Des fleurs cueillies
Pour la moisson des étoiles
Des nuages qui se gonflent
Pour une pluie de dernière heure

Mes mains face à l'aube
Dans cette forêt

Sculptent le vèvé de ton corps
Cherchent la fierté des astres sur tes paupières
Telle danse d'un cœur qui t'aime
Sans billet de retour

L'automne est passé
Et le crépuscule se perd au creux de ta main
Si froid est mon corps et inquiète la nuit

Je t'aime
Tel ce fou qui rate mal le train

Mais comment passer de la forêt à ta danse
Cette forêt par-dessus la ville
Où nos yeux en costume de scène
Jouent au théâtre du temps

Cette danse
L'imitation pure
Des objets de l'espace et du temps
Ce sensible par lequel je suis donné
Cette représentation par laquelle je suis pensé

C'est une danse cachée
Dans l'amour de tes yeux
Ces spectateurs rêveurs
Regardant la progression de tes pas
L'anacrouse de tes syllabes
Ce triolet de croches qui chatouille nos sens
Comme un coucher de terre
Dans l'espace de ta voix

Il faut comprendre le temps

Dans la plénitude de ta danse
Dans l'idée du temps
Qu'on fait de ta danse

Les mouvements
Les formes
Les formes qui reviennent
Dans les mouvements de ton corps
Comme une cargaison d'images
Dans l'amour de tes yeux
Dans l'absolue beauté des métaphores
Dans tes yeux absolus toujours qui s'ouvrent
Dans la beauté absolue des métaphores

J'éparpille des poussières d'étoiles
Dans le creux de ta main
Comme un flux de chant
Sur les décombres de ta voix
Et cette danse
Telle une avalanche de courbes dans l'espace

Je trouve ma part d'éternité
Dans la genèse de ton corps
Tel ce coucher de terre
Qu'on regarde depuis la lune

Voici mon corps blotti
Sur les feuilles mortes
Passerelles diluviennes
Regard instable
Dans cette Allée du Repos de Diane
Disant le poids des âges
Enveloppé du bruit de ton orgasme

C'est quelque part en toi
Que la vie puise ses ruisseaux d'eau fraîche
Et sa rage de tout dire
De mentir

C'est quelque part en toi
Que pleure encore la vie
Comme si nous autres les poètes
Ne pouvions l'aider à étancher sa braise de soif
Un écho de chance et de tourment

Nous qui sommes des chemins
Qui ne mènent nulle part
Nous qui sommes une perle de rosée
Qui ne joue qu'au soleil

Tels des vagues

*à la mémoire de Davertige
à Jean-Luc Raharimanana*

... C'est ici le pays où les arbres aussi versent des larmes

Alain Mabanckou

Mouvement I

La nuit était partie comme en pleurant, sans dire au revoir à personne. Silence. Débris de songes. Pas même une poussière de mots. Les nuages, tels des vagues un jour de fête, très tôt se levant pour réveiller le matin en sursaut. Le vent jouait à cache-cache avec les feuillages. Le matin était sombre et frais.

Ses cheveux étaient noirs. Pas trop longs. Elle avait des yeux d'outre songe. Des éclats du matin étrangeaient ses seins libres et des gouttelettes de pluie lui caressaient follement le corps. Elle humait doucement cette fraîcheur du matin, foulant les brindilles mortes et humides. Elle marchait sous les arbres. De loin, elle aperçut des fleurs égorgées de rosée courant en sens inverse du vent. Le brouillard matinal s'est jeté dans ses vêtements. Elle continuait à marcher sous les arbres. Elle marchait. Elle arriva enfin sous un arbuste où des milliers d'oiseaux chantaient à voix de mer. Elle sentait l'ombre humide qui lui collait au visage.

Les nuages, tels des vagues un jour de fête, nouaient le vent sur les images et le matin devenait plus froid. Et pluie.

En mémoire lui revint la mort d'une multitude d'étudiants que les chimères avaient assassinés. Elle se souvint de ces hommes drapés de mensonges qui ont fait de sa terre ce qu'elle est devenue. Elle marchait encore sous les arbres et observait le plus profond

silence. Il y avait la rue, des maisons, des enfants, des étudiants qui manifestaient avec rage sous la pluie. Elle s'avavançait et observait la foule qui s'agitait. Aucune voiture, ce jour-là, n'osa prendre la rue. Elle s'approcha. Elle se mit à chanter. Soudain, des chimères lui tombèrent dessus. L'écho de sa chanson percutait contre les pierres de leur violence. Elle se débattait tandis que les étudiants morts devenaient de plus en plus nombreux. Des rivières de sang. Des chairs en décomposition. Elle cria. Frissonna. La journée faisait ses adieux.

Mouvement II

La nuit tombait encore comme une feuille morte, sans rien dire à personne. Tels des vagues un jour de fête et d'horreur, les nuages déliaient le temps sur les courbes des rivières et le vent sifflait très fort.

L'eau, au bout du petit matin, recouvrait toutes les rues. Des morts sont emportés. Des cadavres flottaient. Tout n'était que deuil. Aucune voiture, une fois de plus, ne prit contact avec la rue. Les étudiants manifestèrent. La jeune fille courait toutes les rues. Les chimères manifestaient contre la vie et s'emparèrent d'elle. Elle tomba d'un coup. Elle pleura. Les chimères partirent dans un vacarme assourdissant pour disperser la manifestation des étudiants. Elle se releva. Elle recommença à chanter en regardant les cadavres. Les fossoyeurs revinrent, lui tombèrent encore dessus. Elle cria. Elle se mêla au reste des cadavres. Dans les rues, les étudiants hurlaient à la mort. Des pierres et des gaz se concentraient à travers les rues pour éteindre la vie. Elle chanta. Continua d'avancer. Timide.

Et ce chant, plus lourd qu'une parole de fou ! Et ce chant qui faisait mal à la voix ! Et ce chant qui disait...

*Nou pa pè, nou pap janm pè
 Nou pa pè, nou pap janm pè
 S'ak pa chimè ann ale
 S'ak pa chimè ann ale **

Et c'était comme une invocation.

* *Nous n'avons pas peur, nous n'aurons jamais peur - Nous n'avons pas peur, nous n'aurons jamais peur
 Aux armes, ceux qui ne sont pas des chimères - Aux armes, ceux qui ne sont pas des chimères*

Là où le ciel se fusionnait avec la mer, la brise soufflait et figeait le temps. L'espoir s'est évanoui dans le trou d'une vague d'illusions.

Les cadavres s'éparpillèrent. Pêle-mêle. L'égout chantait sa puanteur, l'étudiant sa frustration, la pute ses déboires. Des pieds se fusionnaient avec l'asphalte. La jeune fille chanta de toutes ses forces. Les chimères lui tombèrent dessus, plus furieux. Sauvages. L'un d'eux parvint à l'attraper. Son odeur violente lui brûla les narines. Il avait un visage maussade voilé de cicatrices. Il écrasa ses membres. Il brisa ses os. La viola. Net. La violente. Elle vacilla sur ses jambes, cherchant à retrouver son sang-froid. Elle tomba par terre et sentit la fraîcheur du matin l'envahir. Ses compagnons crièrent encore à la mort de l'autre côté de la rue. Son sang s'écoulait sur le sol. Le sauvage la regardait avec des yeux enflés de rage. Le sang coulait à flots. Une fusion de sueur et de sang dégoulinait sur sa peau. Elle ne bougea plus. Des cris de sang. Des chairs en lambeaux.

Mouvement III

La nuit se taisait sans rien dire à personne. Les nuages, tels des vagues un jour de fête, dessinaient la face cachée de l'horizon sur l'asphalte. Elle se taisait comme la nuit. Fatiguée. Fatiguée de toutes ces violences. De ces gestes d'un amour faux. Non consenti. Perdu dans une tête-à-queue de fuite. Elle repassait toutes ces images. L'ayant conduite ou ayant conduit tout un peuple vers la liberté de vivre. Elle parla pour durer. Durer avec, probablement, un enfant dans ses entrailles. Dans sa nature de femme-combat.

Que cacher... ? Si elle voulait cacher une chose, elle devrait la montrer. Quiconque la cherchera ne la verra pas. Elle aura un enfant. De ce viol inhumain. Un enfant quand même. Son tout premier. Qu'elle aimera. Qui la vengera. Malgré lui. Malgré le viol. Un enfant symbole de sa volonté de vivre. De sa volonté de vivre comme il faut.

Cette nuit-là. Réunions de familles. Réunions d'hommes politiques. Auditeurs et auditrices à l'écoute. Les nuages, tels des vagues un jour de deuil. Le silence, tache d'huile, se gonflait, s'élargissait dans un rituel de coup de force. La rue s'essoufflait. Un répit. Pas un chimère pour faire un thé.

Que se passa-t-il ?... Et la radio qui commençait à laisser couler deux trois mots. Des

mots de fin de guerre. Des mots heureux d'être entendus. Et qui disaient long et que tout le monde attendait: le régime est anéanti. Les nuages, tels des vagues un jour de joie, redisaient l'espoir qui naissait dans ce mouvement vers la vie. Ce mouvement de gens qui accueillait la nouvelle comme on accueille la vie. La nouvelle vie. La vraie. Libre.

La radio n'arrêtait pas de parler. Bouche folle. Oreilles prêtes à tout. Qu'y avait-il d'autre ? Les journalistes peut-être pourraient le savoir. D'autres mesures pour le renouvellement de la vie ? Qu'en était-il ?

Tous les enfants conçus par le viol durant la crise et nés trois cent jours après cet événement seront passibles de mort. Sujets à la mort.

Telle une vague muette à la tombée du jour, le chant de la jeune fille s'éteignit dans sa gorge. Elle s'en alla vers la mer, ses pas effleurant à peine la grève. Elle se coucha frissonnante sur un lambeau d'écume.

Nul ne remarqua son absence.

La radio continuait de tourmenter l'espace, et les mots bouillonnaient dans les rues, quand tout à coup une voix venue de nulle part, s'éleva dans un silence d'aube.

Alors doucement s'étendit sur la ville la clarté des commencements.



Duckens Charitable *dit* Duccha



© Duckens Charitable

Duckens Charitable, dit Duccha, est né en septembre 1982 à Carrefour. Il a suivi des études d'économie au Centre de Techniques de Planification et d'Économie Appliquée (C.T.P.E.A). Comédien à l'occasion et poète, ses textes sont adaptés au théâtre par l'atelier LE VIDE et sont parus dans plusieurs journaux haïtiens (Le Nouvelliste, Le Matin) ainsi que dans des revues françaises (Art et Poésie, Le trait d'union littéraire), et italiennes (la Antologia della Académia internazianale Il Convivio). Il a été membre du comité d'organisation du festival national de poésie: «Jacmel: Ville ouverte» avec Edgar Gousse en avril 2006, à Jacmel.

Bravo

Bravo grisaille de papier rock
Les lapsus tombent des lèvres en légion
De lévriers
Et s'en vont leur chemin
Leurs voix avoisinant l'angoisse
C'est un voyage qui revient en chacun de nous
Et toujours s'installe
Bordel d'abord
Avec la violence du secret
Le mutisme du cercle vêtu
Bordel grisaille de papier monnaie

À la lettre et à la lie
Le sexe parle d'amour de lui-même
Bravo Bordel de saxophone

À la lettre et à la lie
L'envie s'en prend à sa tête et son rire
Éclate à la figure de Dieu

Main dans la main
Bravade et pièges s'en vont
Bravo grisaille bordel à bâbord

Channmas

M'étrange l'haleine des allées muettes et sombres
de trop de visages engoncés
dans la myopie des putains et la félinité des places publiques
dans l'encens fureteur des barbecues hatifs

M'étrangle la circonstance bavarde tournée
en dérision de fausse verdure
par les fauves au rire d'un seul tenant traversant la nuit
millier de petits désirs sauvages
conservés sur pilotis
dans le brouhara apocalyptique des aveugles éventrés

M'engrange le nombril de la connue qui m'aime
s'en va de chez mes crampes
pour tondre la grimace fêlée des formes comestibles

Double Rex

Le cinéma rend malades les films qui sortent de l'affiche
Trop tôt pour les tueurs de temps
La rue s'écrase – table rase – dans les caniveaux
S'ajuste toujours aux limites de l'écran encore visible
Une peur peu claire
Une peur plus claire encore
Quand le jour s'habille de fientes
Quand le mensonge se boit dans les excroissances de la mémoire

Poème des nuits déformantes

poème à ne pas lire la nuit

I

La nuit mange démange seule
La visibilité immédiate des corps
Mise à part
L'étrangeté de la matière sombre
La voix ultralucide
Des amours en cavale d'espérance
À l'affût de chambres d'eaux
Ou la tranchée des aubes neuves
Au parapet des entendements
Funambule ! la délectation des
Paroles funèbres n'est pas si
Étrangère à la géométrie humaine
Si bien que la nuit ne se
Revêt de nuit que si les blanches visions
Pourrissent entre les dents de scie
Où la houille est mise à l'épreuve
Le temps d'une vie squelettique
Pris dans l'orthogonalité de la peur

II

La nuit est là sur les paupières
Avec ses eaux de scélérot
À chaque carrefour elle se dénude
Et pisse la merde sur nos pas
Et si d'opium on rêve calme
C'est le sommeil qui est coupable
Car il sont là à chaque carrefour
Ces grands panneaux qui s'entretuent
Car il sont là à chaque carrefour
À chaque lieu où l'on veut vivre
Ces murs féroces fatras de faïence
Avec leurs relents de fin du monde
À bout de bras à bout de nuit
Ces hommes sans cœur en uniforme
Ou en couleur de crève-cœur
Saluant la mort comme une amie
Comme pour ne faire peur à personne
La nuit se défaisant de ses nœuds
Prenant l'Histoire à bout de bras
Quand ils sont encore là

III

La nuit est là s'évaporant
Paume d'espérance
Dans le tranchant des mains utiles
Qui viennent vives latéralement
Virtuosement douloureusement
En dernière avalée nourris de verbes et de clarté
Nous les opérateurs de danger
Avec pour seul verre correcteur
L'orbite de nuit des rescapés
Nous sommes nus auto-reverse
Sans requiem pour les senteurs
Le temps s'est masturbé à maintes reprises
Sous nos yeux devant le sang du vitrier
Et les mains tombent sur les poches
Comme des nuits anorexiques et des cadavres mal parlant

IV

La nuit arrange dérange seule
L'angoisse déchiquetée des paupières
Il n'y a pas de porte qui ne soit étroite
Les poubelles blanches d'images de faim
Dépassent les lignes des petites vies
Qui veulent apprendre à parler
À festoyer à oublier
Avant le lit le paravent
Le gin flouant le grand discours sans importance
Gonfle le vent furibond
Où les décombres systémiques s'arrachent
Avec beaucoup de force la forme exacte
Du monde à naître.

Je suis beau d'aube

*Poème de chant interminable.
à Jumba et à Rotsadak.*

Elle m'a connu avec la crasse
Les yeux plantés loin de la houille
Elle me voulait dans la cassure
Avec mes mots couverts de sueur
Un clair plaisir de circonstance

J'ai encerclé la lumière moite
De ses seins où je m'agenouille
Pour iriser le mal des mains
Puisqu'ici et bien aux alentours
Un mal est toujours un mal nécessaire

Je suis beau d'aube
Elle m'a connu
Saut d'espérance
Les pieds riant au ciel chauffé
Des solitudes qui nuisent à l'homme
Femme-cathédrale
De ses cloches de clochards
Avec peau parlant en langues
D'hommes dépouillés de leurs dépouilles

Je suis beau d'aube
Sans me le dire
Qu'est-ce que cela peut bien vous faire
Elle m'a connu étrangement
Sauvée de ses propres eaux brutes
Brisant la mer des rues d'ici

Beau d'aube en réveil d'elle
Sans exigence de pixels
Libérant la poussière du chant
J'ai rasé la lumière
Au jargon de son corps

Et voir !

Dans la chanson de cet aveugle
 il y avait la pierre
 et la pierre rien que la pierre
 et c'était comme si la pierre
 s'était diluée en mots et en phrases
 et en strophes pour frapper aux tympanes du mystère
 et c'était dur et c'était douloureux
 et c'était à fondre l'âme
 l'âme de l'aveugle est-elle aveugle
 sa chanson aussi
 dure comme la pierre comme le cœur des passants et
 la chanson accompagnée de la tristesse de sa voix et du bruit
 lugubre sa canne frappant son bol
 et c'était écoeurant et c'était dur
 comme un cœur de pierre comme le cœur de la pierre
 et c'était douloureux
 non parce que la chanson n'avait aucun sens
 comme si la chanson devait avoir un sens pour les bien voyants
 ni que l'aveugle avait eu tort de mendier
 à des gens qu'il ne voit pas et qu'il n'avait jamais vu
 comme si les gens l'avaient vu en lui jetant une pièce si
 ni non plus que la pierre était aveugle
 dans la chanson
 et que cela ne voudrait sûrement rien dire
 mais c'était parce que la chanson a été inventée et apprise sans méthode
 (l'auteur laisse parler l'aveugle dans son souffle chaud)
 et que la pierre était dans l'âme
 et dans la vie de tout le monde qu'il a dû s'en apercevoir
 avant chacun de vous
 et ça il l'a vu et ça c'était douloureux
 et dur
 et c'était à fondre l'âme



Coutechève Lavoie Aupont



© Coutechève Lavoie Aupont

Coutechève Lavoie Aupont est né à Mirebalais, dans le centre d'Haïti, le 16 octobre 1982. Poète, diseur, il est également comédien de l'Atelier LE VIDE et de La Compagnie NOUS, théâtre d'associations. Il anime des ateliers de théâtre et d'écriture pour jeunes. Il vit à Port-au-Prince.

Poème des grandes villes

Je veux que tes larmes bâtissent la merde des grandes villes
et des vieux paradoxes
avec un soleil mongol pour la soif
des sirènes pour la lessive de tes pieds nus
sur mon front de mers caduques
des arbres fougueux dans les sables lourds de gestes posthumes
et des rivières lices à la hauteur vive de ton nombril
comme une réserve de pollens sauvages

ton attente sera la mousse des pierres molles
que les enfants prendront pour des cerceaux
nous jouerons aux billes avec nos yeux
pour croire que les nuits venues ainsi faites sont éternelles
travailleuses
les fourmis jailliront de nos songes les plus barbares
et tu n'auras plus de cafards sur ton foulard

je veux connaître ta langue et l'étirement de tes déboires jaunes
comme on rêve de la mer et du grand large
je veux que tu me parles de scandales
du vent qui soutient le bleu des mers passagères
et ce bleu que tu as dans les yeux
je veux t'entendre parler des grandes choses du monde
du classicisme et de la révolution
de la Pâque ou de la résurrection
des fleurs qui jaunissent et des chandelles qui saignent

je veux t'entendre parler de moi
comme des rondes dans les cours de récréation
je veux que tu me parles aussi des poissons
des oiseaux de ta dérive
et des joies rouges que tu chausse la nuit
je veux que tu me parles de grandes choses
je veux que tu me parles d'amour mon amour.

Partance

Je m'en vais nu
comme des vagues qui meurent
sur la face nuisible des joies éphémères
la vie dans cette ville est fermée à double tour
comme pour se moquer du Bon Dieu
drôle dis-tu ?

Port-au-Prince
ville d'espairs cassés par le ressac et le pain quotidien
ici la vie s'égoutte mal dans le poème
les visages se referment dans leurs propres ombres
dans la merde on fait les plis noirs de sa cravate
et on va chez soi comme à la morgue

vitré moi je m'en vais
dans l'ombre de cette ville qui pue
et qui tue.

À l'envers de la nuit*

à Emmanuella Guerrier

Mon amour
si les lumières s'écrasent sous les pieds de la ville
prête donc tes yeux à l'amour pour la soif du poème
tu es cette porte qui mène à la vie
j'exige de ta bouche les couleurs souples
qui construisent les arcs-en-ciel des mois de mai
c'est ainsi dit-on que Dieu a créé le monde.

* *Extrait d'un poème fleuve traduit du créole.*

Attente*

à la mémoire de Jacques Roche

Il y a inévitablement
Et non pas peut-être un rêve
qui habite son cadavre en cette seconde malhabile
un rêve qui attend dans la rue avec le feu d'une justice morte
qui se frotte contre nos paumes parfumées de deuil
contre nos paupières lourdes de pleurs et de jets de sangs
un rêve qui attend dans la rue avec la patience des fourmis dites folles
qui habillent les toiles d'araignées laissées sur l'ardoise
et les balbutiements des maux que tisse la peur
et le vide qui cristallise nos mots d'avenir
que le soleil lui chie sur la dent
comme on attend assurément que la mort nous apporte
le vieux pain moisi de la délivrance

quand la mort aura autre conquête que l'aube des regards innocents
ou le quotidien encastré de l'homme
les enfants
les hommes
le monde
auront-ils encore des pleurs à la récolte
des pains de cendre au lever du soleil
ou des cadavres aux bouts des doigts ?

le rire du vent de liberté dans le carrefour du midi charpente un chant
et creuse dans l'espace du soleil
un songe immense et immortel

la voix de l'homme

et Poète
il a plu dans son poème
dans chaque espace prononcé
dans chaque mot accroupi de vertiges
dans chaque rature visible
la semence de ce temps à venir ou à refaire
la semence du bon et vieux temps

il a plu dans son poème la semence de l'homme

la semence d'un pays bleu et l'autre
qui jusqu'aux creux des mémoires
allongées sur le dédale des superstitions
vit pour transhumer ou pour oublier
ses souvenirs sa misère
ses vœux sa déchéance
ses enfants partis ou éternisés

dans les craquements de son visage ficelé de regrets
s'ouvre la carte cachée du monde
et des questions à voies plurielles
comme les éclaboussures des lèvres d'une phrase sans accent
et sans devise
s'éternisent dans les songes

quand les mots auront l'âge des aboiements
les étoiles très tôt le matin diront que le monde n'appartient pas
au réveil des cafards
ni aux talons des discours suspendus mal
sur les lignes étroites de la surface d'une tasse d'amertumes
mais quand le silence aura à faire taire les orages d'ombres creuses
et quand la moisson aura l'odeur vive et la fraîcheur matinale de la liberté
les enfants
les hommes

le monde
auront-ils encore du sang pour la lessive des yeux

quand l'homme ne sera plus la cible urgente de l'homme
j'aurai le cœur froid ou gelé de paix
car je n'aurai plus à craindre la tombée des étoiles dans la poche du ciel
et peut-être que la mort serait autre chose que l'incandescence des souvenirs
faux
ou des rêves avortés laissés sur l'oreiller
ou le réveil tardif de nos reflets qui tapissent les miroirs en mal d'amour
et qu'on abandonne en pleurant

quand l'horloge marquera la faille que portent les aiguilles
on aura plus besoin
qu'elle nous maquille les pas hypothétiques du temps
ni la fulgurance désarticulée du verbe

quand la nuit n'aura plus le prétexte des étoiles
pour coiffer sa nudité
les enfants
les hommes
le monde
auront-ils la marelle
ou des armes pour s'ennuyer
des lunes ou des contes à tirer

quand les morts refuseront les funérailles
ou quand les tombeaux n'auront plus de fleurs
à croquer
à tisser
ou à réinventer les pétales
l'homme aura-t-il enfin à aimer l'homme
ou continuera-t-il d'essayer le souffle de ses semblables

qui veut me croire
que par lui
bonjour et condoléances se confondent

peut-être que l'heure est mal choisie
mais tant pis
on s'en souviendra.



** Texte dit par l'auteur dans un collectif radiophonique « Pour un homme qui n'est pas mort » en hommage au poète et journaliste Jacques Roche, assassiné. Avec la participation de Fred-Edson Lafortune, Jean Emmanuel Jacquet, Jacques Adler Jean Pierre, Jean Davidson Gilot, Duckens Charitable et Gary Augustin. (Radio Nationale d'Haïti, juillet 2005).*

Jean Venel Casseus



© Jean Venel Casseus

Jean Venel Casseus est né à Port-au-Prince le 21 octobre 1982. Il a suivi une formation en communication sociale. Aujourd'hui, il travaille pour la presse haïtienne.

Actuellement, il est en train de mener un combat profond pour une communication au service de l'intégration en Haïti à travers l'organisation dénommée Groupe de Communication pour la Promotion, l'Action et la Solidarité (Groupe COMPAS) qu'il préside.

Il est surtout connu en Haïti comme présentateur d'une chronique culturelle quotidienne à succès sur les ondes de Caraïbes FM mais aussi pour ses textes critiques sur la presse publiés dans les quotidiens haïtiens.

*Cet ancien co-animateur, alors qu'il n'avait pas encore vingt ans, des Vendredi littéraire de l'Université Caraïbe, grand carrefour de l'art et de la littérature en Haïti dans les années 90 et le commencement des années 2000, compte publier sous peu son premier recueil poème intitulé **Haimer**.*

La Madrilène

Ici mon poème n'a rien à dire
Sinon les mots qui se déploient
Pour la conquête d'un sourire saint
Que l'île n'a qu'à cicatriser
Au plus profond de ses souvenirs

Cette île qui t'aime et qui te baise
Avec tous ses baisers dorés
Cette terre où l'eau et le feu s'entrelacent
Comme on ne saurait jamais aimer

Chacune de ses rivières est une part de mon être
Chacun de ses oiseaux porte le cri de mon âme
Chacune de ses rues abandonnées et humiliées
Vit en moi pour l'éternité

Laisse-moi t'emmener partout nous-mêmes
Par-ci par-là où la mémoire grandit en nous

Ce soir au bar
Je t'avoue
La vie se passe de ses prestiges
Pour s'admirer dans tes regards

À Kinam
La table est ronde comme le soleil
Quand c'est Roumain qui nous unit

Entre ton verre et ma bouteille
Entre ma folie et ta joie
Ta démarche et puis tout le reste
La Rosée s'est faite gouverner
Pour réorienter l'histoire

Mes nouveaux mondes ce sont tes gestes
Tes gestes innocents bien épicés
Mon nouveau monde n'a de points cardinaux
Qu'en fonction de ta position

Ni la Nina ni la Penta
Tu es la Santa Maria
La sainte Marie ma sainte Marie
Qu'aucun génois ne conduira
Qu'aucun naufrage ne peut toucher

À Isabelle la catholique
Je te veux Anacaona
Pour me chanter pour m'enivrer
Bannir le repartimiento

Ni dieux ni lois ni Las Casas...
Toi seule sera ma protectrice
Comme une gracieuse mère indigène
Qui souffre d'une joie contagieuse
Et qui sait dire à son enfant
La liberté est génétique

Combien d'années faut-il qu'on vive
Pour réparer Hispaniola ?

L'espace d'un cillement !

Car

Rien qu'un baiser
Rien qu'un sourire
Rien que la pluie sur tes cheveux
Peut tout et tout restituer

Rien que tes rires et tes caprices
Rien que ta sensibilité
Peut replacer l'or dans sa mine

À toi à moi
De moi à toi
Tambour battant
Battons le tambour
Au réveil des exterminés
Qu'on n'appellerait jamais Indiens

Ta main ma main
Ma main ton corps
À l'innocence on change bonté
Non pas la haine
Non pas le sang

Ma brisure
Voici mes areytos t'attendent
Avec des mots qu'on dit tout bas
L'amour est spontanéité
En témoigne Môle Saint Nicolas

Partout en nous partout en toi
Aimer s'est bien mordu les doigts
Partout en moi partout en nous
Il existe des carcasses d'amour

Qu'on peut récupérer pour deux
Et reconstruire la nativité

On la brûlerait tous les matins
Avec nos rêves avec nos cris
Avec nos sueurs tous les midis
On la brûlerait sans qu'on le sache
Avec nos hanches qui se complètent
Et toutes les nuits nous seront complices

Chante ces mots qui sortent de ma bouche
Je chante les tiens de toutes les notes
Et ma voie l'écho de ta voix
Et ta voie résonnance de ma voix
Pour qu'on trempe de paroles et de chansons

Mon eau fraîche
Prends mon cœur pour ton Xaragua
Et fais de moi Caonabo
Sans toi la mer ne m'aura pas

Anticipons Bois Caïman
Pour que l'histoire se purifie
Sous la gouttière de notre énigme
Pour que la vie change son statut
Dans la mêlée de tous nos sangs

Et que l'on danse et que l'on fête
Que les Butios se réunissent
Que toutes les sambas se rassemblent
Et que l'on dise Aya bombé !
Pour célébrer la sainteté
Que le péché peut engendrer

Et maintenant

Point de race à venger

Point de passé à punir

Point de génie à condamner

Puisqu'en toute circonstance

L'amour doit être saisi pour vrai

Portrait

Pour Daphney Cange

Je piquasse mon poème
Pour te plaquer au mur face contre face
Quand mes rêves se faufilent dans tes nuits.

Chaque couleur qui te ressemble
Cache mon ciel dedans tes yeux

Chaque pinceau qui te dessine
Te rend plus pucelle que la vierge

Tu es cette toile que j'expose
Dans l'intimité des foules qui me réclament
Parce que... je viens !

Originel

Et cætera
Je ramasse aujourd'hui d'une main porcelaine
Les mille et une étincelles de tes vers
Qui se sont écrasées contre mon enfance

Et cætera
Je t'écris depuis les rives de mon chaos
Depuis cette ville césarienne
M'ayant mis dans l'oasis de ton berceau

Octobre est mon premier amour

J'offre ?
Les pages sont muettes devant tes mots
Pour que satire ton symbolisme



Mlikadol's Mentor *dit* Nadol's



© Mlikadol's Mentor

Mlikadol's Mentor, dit Nadol's, est né à Port-au-Prince le 3 décembre 1982. Passionné par la lecture et l'écriture dès son plus jeune âge, il découvre très tôt la poésie. Il est auteur de 3 ouvrages inédits : Cahier d'illusion, Verbe et Konjigezon foli.

Nadol's poursuit entre autres des études en communication sociale dans son Haïti natale. Tout aussi timide que son verbe, Nadol's se réfugie dans sa poésie et tout ce qui est artistique comme le théâtre, la musique...

L'hémorragie a débuté
au premier kilomètre
et depuis
la réalité a coulé
comme l'eau de Cana
devenant vin

elle devient une sauce
piquante
qui éteint le goût fade
de ce délice de misère
à la recherche d'exotisme

toute immaculée porte
désormais ta trace
tu deviens plutôt
eau de vie
caressant l'aridité
de ta bite voyageuse

tu habites tous nos kilomètres
nages dans tous nos océans
et le temps de t'arrêter
se pointera la fin de l'épopée

on ne survit pas sans
faire don de sa sueur
de son sang
à chaque kilomètre
le temps de gicler sa sève
sur le chemin menant
jusqu'à nous

Pour rire
l'encre sèche
la page blanche

je n'ai jamais imaginé la folie
que papiers dessus papiers
poésies dessous poésies
sexes contre sexes

et pour vivre
le rire faux de la vie

j'ai longtemps imaginé la vie
bonheur gris sur fond imaginaire
bleu-cendre-gris
éternité par intermittence

car l'éternité
c'est cette seconde

j'ai jadis pris pour l'éternité
la seconde de paroxysme
les petits bonheurs de trottoirs
toute ma folie

Lien de feu qui nous unit
qui nous consume
notre amitié a le goût d'étoiles
brillant dans le ciel
de nous deux

regards convergents
complices
de ciel et de terre
dans un point de l'horizon
hors-œil

source rougie de sang
coulant
dans un faux lit
ma mer amicale
incertaine

rage amicale
passion fatale
dans une colère appétissante
d'amitié
qui bouillonne
de cet écrit

Je la courtise souvent
cette route
hier mon dessein
et mon destin aujourd'hui
la prend d'assaut
ravage sa matrice de graviers
sa peau de béton armé
elle m'a bien souri cette route
pour me jeter de l'autre coté
de la déception
en marée de mer
me précipitant
en vague de désillusions

je l'appelle aussi femme
cette allée que j'épouse
en quête de folie
ombre projecteur de lumière
je lui ai pris mille fois sa main
et volé son sourire
reflet d'espoir abandonné
plein d'espoir
comme je l'ai abandonné
pour goûter à la vie

tel...

J'habite cette maison
qui porte son sexe sur son toit
comme la voleuse de l'orgasme
des rituels du cache bonheur

et je suis mis à la porte
de mon propre chez moi

j'ai bu mon propre sucre
un beau matin d'éternité
et je me cherche depuis ton sexe
telle l'érosion post-bonheur

et j'ai toujours soif
de ma propre salive

je reviens de ce voyage
où je me suis connu étranger
pour avoir bu mon sang
après ce repas anti-bonheur

et je me perds dans le vide
pour avoir osé me chercher



Réginald Jean Louis *dit* Bonga



© Réginald Jean Louis

Réginald Jean Louis, dit Bonga, est né à Port au prince le 27 janvier 1983. Il a étudié le théâtre au Théâtre National d'Haïti. En 2002 il rentre à l'École Nationale des Arts (ENARTS) pour étudier les Arts Plastiques. Il a participé au festival de Liège (BELGIQUE) avec le Collectif «NOUS Théâtre Association» en février 2005, puis au 22ème festival Les Francophonies à Limoges (France). Entre autres, il a participé à plusieurs autres activités culturelles et artistiques en Haïti comme le Festival Quatre Chemins 1ère et 2ème édition, les décors du Carnaval SOLEY LEVE en Hommage à Jean Claude Garoute (Tiga). Actuellement, il étudie l'Anthropo-sociologie à la faculté d'Ethnologie.

Ses textes sont déjà lus dans plusieurs milieux littéraires et sont mis en musique par le groupe CHAYNANM.

*Il prépare un recueil de poèmes intitulé **Pas lettre**.*

Premier regard

Ton sourire sur ton visage
vaut mille
ta photo vaut dix mille
et pic
ta main sur l'épaule je marche
je n'ai nulle envie de te laisser

marchant jusqu'à rentrer dedans
je n'ai nulle envie
d'être mouillé

Pesanteur

mon coeur laisse sa place
à toute vitesse
pour aller se positionner sur mes genoux
mouillés de bave
à sa place naît un diamant bleu

que je garde pour toi

C'est juste

on t'avait créé un jour
c'est juste !
on m'avait inventé une fois
c'est juste !
nous avons construit un amour une nuit
est-ce juste ?

où est le mal dans tout cela ?

Illusion

la terre
est ronde comme une boule

illusion

la terre
est ronde comme tes seins



Romilly Emmanuel Saint-Hilaire



© Romilly Emmanuel Saint-Hilaire

Romilly Emmanuel Saint-Hilaire est né à Treille, Gors-Morne en Haïti, le 11 novembre 1983.

Il a suivi des études de calligraphie et de peinture à l'École des Beaux-Arts des Gonaïves. Il est entré chez les Jésuites dans la Province du Canada Français et d'Haïti en Juillet 2004. Il a aussi suivi des études de philosophie et de langues. Pontificia Universidad Javeriana, Bogotá (Colombie)2007...

Une expérience en République Dominicaine auprès des réfugiées (Janvier-Mars 2006).

Il également été invité en Hollande pour une session d'écriture en septembre 2007, ainsi qu'en Guadeloupe pour la remise des prix et un atelier d'écriture animé par l'écrivain guadeloupéenne Gisèle Pineau en avril-mai 2008.

La névrose des lucioles

C'était un autrefois inouï, dont j'ai mémoire toujours, les lucioles revenaient de partout, un peu affaiblies, elles illuminaient la brume assombrie. Du même coup, la lumière répandait sa beauté sur le chaos : la seule lumière qui brisait les ténèbres provenait des lucioles naissantes. L'ordre commençait alors à régner. Les premières lucioles serpentaient dans la boue primordiale alors que certaines d'entre elles essayaient leurs ailes, crépitant dans l'humidité, avec agilité, dans la brise et sur l'échine du vent.

Durant la nuit colorée d'ocre et de rouille, des soleils minuscules se murent en clignotant et illuminèrent l'obscurité qui planait sur le ciel et sur la terre. Depuis l'enfance, j'avais pensé que les lucioles qui volent le soir sous la voûte étoilée de la plaine étaient en fait les fœtus de petites étoiles... Mais cette idée n'était que leur plus grand rêve. Un jour, d'entre les plus agiles, des milliers se levèrent des marais et, défiant la nuit, se lancèrent pour explorer les enceintes de la création, parmi les premiers arbustes, sous une pleine lune.

C'était un défi émouvant ! La lune, comme un feu follet, pâlit derrière un nuage, et la plus grande des lucioles convoqua ses amies de la montagne et celles qui vivaient au bord du lac avec leurs antennes vibrantes : elles étaient des milliers !

C'était le plus fascinant des spectacles nocturnes...

Un soir, des lumières blanches teintées de noir pâle, avec le brillant éclat de leurs yeux qui scintillait puis s'éteignait, glissèrent entre les feuilles argentées des caféiers. D'un coup, elles changèrent la vallée en un ciel lumineux, faisant pâlir les étoiles brillantes qui disparaissaient avec honte entre les brouillards, comme des étincelles de feu s'effilochant dans l'air nu et des flammes léchant la nuit et dansant leur amour aux étoiles.

La lune très discrète en eut le cœur gros et ses yeux larmoyants, un peu timides, s'éteignirent eux aussi derrière la montagne. Ses morceaux en fusion restaient accrochés dans les sapins.

À quelques heures de l'aube, à la tombée des neiges, il y eut une danse de lumières dans les herbages... Les étoiles clouées à leur place et des éclats de feux clignotants couvraient la montagne et les dépressions... Les lucioles arrivèrent au lac. L'incendie de lumière avait grossi démesurément. Une rivière resplendissante s'étendit sur la planète.

Ce fut une belle émulation entre le ciel et la terre !

Les lucioles, enflées d'orgueil, vertes de rage, formèrent un défilé lacté dans une vision des plus splendides de l'univers !

Le ciel couvert d'obscurité laissa apparaître le spectacle... et à l'heure de l'échec, quand les étoiles brillantes répandirent leurs pleurs, la célébration de la victoire commença déjà à éclater sur terre... Il y eut un moment d'indécision !

Toutes : les lucioles, la lune, cachèrent leur visage devant les rayons naissants du soleil. Les étoiles s'effacèrent dans le ciel et sur la terre, les lucioles couvrirent leur clarté, vaincues par les rayons du firmament de l'astre roi.

Vanité des vanités... « Le ciel et la terre ne peuvent entrer en compétition », semblait dire une voix mystérieuse qui résonnait comme un éboulement de pierres... un crissement de graviers.

« Chaque chose a sa beauté et la lumière est la même dans le ciel, sur la terre et dans l'abîme ! », répéta l'écho dans la création entière.

La nuit suivante, dans le silence, Dieu travailla à ses objets artisanaux. Il créa de petits masques de terre qu'il peignit de couleurs vives et qu'il décora de plumes de perdrix des montagnes. La lumière des étoiles impuissante ne put éclairer à la fois le ciel et la terre, et les lucioles leur vinrent en aide. Dieu insuffla le souffle dans son objet artisanal et l'homme fut. Sa lumière intérieure illumina avec éclat sa pensée, son imagination. La lumière des lucioles lava son visage. L'ayant vu si débrouillard, les étoiles le nommèrent arbitre dans la lutte qui commençait.

L'homme, se cabrant sur la montagne, domina la vallée et les abîmes. Devant la rivière de lucioles qui commença à surgir et à opacifier le ciel lumineux, il demanda, après un court moment de silence : « Messieurs les astres, votre lumière est-elle cendre de tous ceux qui s'éteignent ? Les lucioles sont-elles des poussières d'étoiles sur terre ? »

Les étoiles répondirent d'une voix éraillée : « Non, il n'y en a pas ».

Il y eut un silence stellaire : le conflit cessa. La poésie et le roman apparurent !

Le lendemain, le soleil illumina ce jour et le premier rêve humain se matérialisa. Dans ce rêve, Dieu créa une beauté ardente, une lumière pure : la femme. L'homme se réveilla et Dieu fit sauter l'étincelle de l'amour qui incendia sa pensée, ses sentiments. La poésie naquit dans son cœur. L'homme n'eut alors plus d'admiration pour les lucioles à cause de cette lumière qui vint enflammer son cœur et ses pensées. Les lucioles, jalouses, commencèrent à diminuer les braises de leurs feux rougeoyants et le vent se leva sur le cœur de l'homme... L'homme, ivre de ce feu d'artifice d'émotions naissantes, ne pouvant le supporter, sentit s'écouler de ses lèvres ces paroles :

Ô beauté ardente, âme clémente !
 Je t'ai aimée depuis mon aube.
 Quant tu t'envoles, je reste immobile.
 Que ta lumière illumine mon être sublime.
 Qu'elle fasse reluire les ailes de ma vie,
 Comme un oiseau buvant l'eau dans le ruisseau du silence.
 Comme un jet de vapeur d'eau dans une région volcanique
 Ô beauté majestueuse, corps magnétique.
 Chéris-moi de ton sourire éblouissant. Je t'en supplie.

Les lucioles entendant cela firent un doux tapage de renard : « Ingrat ! Âne bâté ! Maintenant c'est la lumière de la femme qui peut illuminer ta vie ? » L'homme ne put contester, bouche cousue...

Soudain, cette lumière prit forme dans le cœur de l'homme. Elle vint y habiter pour en faire une mélodie. D'une pureté brûlante, cette lumière l'enflamma. L'homme ayant vu l'hostilité des lucioles commença à créer des pitres pour les imiter. Les lucioles, remarquant cela, volèrent dans une réflexion profonde en parcourant le parc des forêts artificielles pour regagner la ville. Elles traversèrent le chemin en face du lac, entre des

arbres aux feuilles jaunes, rouges et brunes portant le parfum d'automne et proches de tomber.

Sur la route à côté d'elles avancèrent des pitres qui imitaient leurs pas et leur attitude réfléchissante. Ceux-ci étaient des bougies, des feuilles sèches de bananiers allumées dans les mains de campagnards. Les lucioles, de temps en temps, éteignaient leurs yeux, les pitres faisaient un geste identique...

Après s'être questionnées intérieurement, les lucioles décidèrent rapidement de faire une paillasse avec les feuilles de bananiers sèches allumées qui s'éteignaient à chaque instant.

Elles changèrent le rythme de leur vol, ils revinrent sur leurs traces... elles furent boules dans l'espace, elles furent sphères moirées... un plasma bleuté et faisant de nombreuses roulades pour former une longue chaîne de petites étoiles, elles volèrent... et s'arrêtèrent... Les pitres répétèrent tout à la perfection... et les hiboux en audience qui chantaient à tue-tête murmuraient, les hulottes souriaient et les bruissements des feuilles dans les bois riaient d'elles. Le ciel, zébré de nuages violacés, était gorgé d'eau, le tonnerre commença à gronder et les gros coups d'éclairs de l'orage vibrèrent, éclaircissent le ciel et, l'espace d'une seconde, ciselèrent le noir de bras d'argent. L'ombre envahit la terre... et la baie vitrée s'illuminait à chaque mouvement de l'orage... gavant la femme de beauté... Il commença à tomber une grosse pluie qui éteignit toutes les bougies et les pitres disparurent. L'homme loucha ses pas et se vautre dans de faux mouvements. Les lucioles éclatèrent de rire comme mille grelots.

Elles arrivèrent en ville, elles se reposèrent pour attendre la nuit avant de commencer leurs activités. Quand la nuit arriva, elles virent la ville toute éclairée par des rayons de lumière très puissants. Humiliées par la lumière de la ville, brûlées sous le soleil et n'ayant pu lui résister, elles firent volte-face et regagnèrent la campagne. Hélas ! La lumière de la ville creva et brûla leurs yeux. Certaines devinrent aveugles, d'autres borgnes. Celles devenues aveugles avaient honte de retourner à la montagne. Mais les autres, d'un air nostalgique les encouragèrent et, contrariées pendant quelques instants, toutes reprirent la route pour la campagne.

Quand elles arrivèrent, les campagnards avaient déjà créés d'autres moyens pour éclairer la zone. Elles se sentirent chassées, expulsées. Elles s'emmitouflèrent dans la plus

stricte intimité dans l'herbe de la colline et s'endormirent sous les feuilles jaunies des caféiers, le songe du feu, des étoiles, de la lune, du vent et de leur haine contre l'homme les accompagnant pour attendre la nuit morte.

Dieu, qui voyait cela, sourit et dit : « Avant, vous étiez très utiles à la campagne. Pourquoi l'avez-vous laissée ? Maintenant vous avez perdu vos yeux. Et il semble qu'il n'y ait plus d'espoir pour vous de devenir des étoiles. Je vous enverrai des jets de lumière et demain votre rêve suspendu en attente de lumière se recouvrira d'un doux et velouté contentement. Sauf que le véritable bon sens vous aurait prévenu que cela arriverait, il vous en aurait averti. »

L'aînée des lucioles, avec le goût chaud et salé des larmes dans la bouche, dit aux autres : « Dieu semble comprendre notre peine ! »

Il y eut un grand silence...

Depuis, la campagne devint à la fois le refuge de leur tristesse et de leur convalescence. Pendant deux mille ans, aucun jet de lumière n'apparut. Leur rêve périmé fut tué dans la pupille de leurs yeux crevés. Une douleur intenable les envahit. D'une mélancolique orgie, les lucioles, prises entre l'envie d'éclairer et de voir, ne le purent car les yeux phosphorescents étaient tétanisés par les larmes. Leurs ailes maigrelettes, un peu vieilles, tombèrent par branches comme les feuilles d'automne. Lentement, leurs yeux caillés, si froids, reflétèrent la nostalgie. Finalement, sentant les rayons de lumière qui arrivaient, elles surmontèrent le dégoût.

Soudain, elles glissèrent hors de ce vague légendaire et ce fut la fin.

Cosmos silencieux,
Douceur d'une nuit sombre,
Pleine des haillons d'ombres.
Dans la tranquillité de mes os,
Ébranle le cri de l'harmonie éternelle.


Ô toi, faucille d'or ;
Où se cache la vapeur de l'âme,
Tu es rendue muette
Par le murmure de la brume
Dans un ciel bleu glacial.

Ô cosmos,
Seras-tu éternellement muet,
Comme les grains du pétale des fleurs ?
Comme le diamant évaporé,
Comme la glace d'une rivière,
Défaite par le soleil printanier,
Tu tonitrues au fond de ton silence.

Ô proie de la discrétion,
C'est certain :
Tu t'exploseras en écho,
Comme le roucoulement
Des colombes en concert,
Fredonnant l'hymne de la paix.

Ma terre natale

Elle a de l'ampleur des cieux
Et d'une grande rivière
Qui abasourdit
Avec sa robe blanche
À la plaine fertile.
Elle naît entre les roches tragiques,
Elle est dissimulée dans l'épaisseur.
Et pleine d'émeraudes
La vallée et la plantation
Ses eaux sont sources
Du soleil dans l'été ;
Elles donnent à boire à la forêt
Et nourrissent la beauté.
De ma terre fervente
Qu'il chante et qu'il murmure.
Musique Compas, Racine,
Vodou tout est né d'elle.
Elle a de l'ampleur des cieux,
Amour et poésie :
L'âme de la race est écoutée
Dans ses chansons
Comme le bruit des vagues
Dans les coquilles marines.
Je chante aujourd'hui sa beauté
Et évoque sa valeur
Je célèbre sa gloire
Et ses anciennes traditions,
Son paysage, ses palmiers.



Dovilas Anderson



© Dovilas Anderson

*Dovilas Anderson est né le 2 juillet 1985 à Port-au-Prince. Il est étudiant à l'Université d'État d'Haïti en linguistique appliquée et en Ethnologie.
C'est un jeune poète haïtien qui écrit et en créole et en français.*

Attends-moi dans mes rêves
Là où tout est possible
À mes sens

Mes yeux lèchent ton corps
Jusqu'à l'épuisement du goût
Mes mains sucent ton regard
Jusqu'à l'obsession

Tu es descendu en coma
Dans mon lit
Et mon sommeil a tout embrassé
Tes gouttelettes de sueurs
Les miettes de ton ombre
Tout a été mis en équation
Sur les pages de tes lèvres

Attends-moi dans mes rêves
Là où l'odeur des passants est interdite
Là où nos baisers
Rivalisent le secret
Nos corps se trinquent
Nos cris s'en mêlent
À nous l'espace
Qui se réveille dans mon cœur

Ma passion est confuse
De tant d'images
Mon silence ne peut les supporter
Car mes mots me demandaient ta nuque
Il n'y a que la nuit
Qui peut me soulager

Attends-moi
Car j'ai peur de mes journées
Qui renvoient des signes
De frigidités dans ma bouche

Attends-moi
Car je suis seul à consoler
Mes visions nocturnes
Seul à laver mes câlins
Qui me reprochent
Une dose de ta jupe

Attends-moi dans mes rêves
Là où je dirige mes vœux
Au gré de mes sentiments
Là où je peux censurer ma passion
Par son vrai nom
J'étouffe à l'aube
J'explose au crépuscule
Car j'ai emprunté ma langue
Au chant des oiseaux
Qui me le remettra
Dans le nid de mon vertige
À chaque fois que ma parole
Ruminaient tes pas

Attends-moi dans mes phrases
Dans mes faims dans mes soifs
Attends-moi dans ta voix
Là où je suis amoureux de toi

Je m'aime en double quand je t'aime
Parce qu'aimer c'est conjuguer
Ses goûts dans les goûts de l'autre
Parce qu'aimer c'est vivre
L'amour de l'autre
Comme un exemplaire de toi
Ainsi l'eau est à la source
La source est à l'eau
Et il est dans la fumée
Un feu endeuille
Dans le feu de la fumée enjolivée
C'est pourquoi je ne t'aime pas pour t'aimer
Mais pour m'aimer en toi
Et tu ne m'aimes pas pour m'aimer
Mais pour t'aimer en moi

J'ai vendu ma plume
Pour des épis de phrase
Tam-tam d'une cigale
Au sourire potable
À la mâchoire d'enfer d'été

Ma plume avide d'encre
A épuisé mon sang
Mot de passe d'une âme meurtrie
Et j'ai troqué ma langue
À l'encre de ma plume
Pour ne pas peindre ma littérature
Car je suis né
Là où la littérature se vend
Au prix de la poussière
Et s'achète au prix du sang



Jean Davidson Gilot



© Jean Davidson Gilot

Jean Davidson Gilot est né à Carrefour en Haïti en 1987. Étudiant en sociologie à l'Université d'État d'Haïti, il est aussi comédien et a déjà une carrière dans plusieurs compagnies de théâtre de son pays dont Créole Cré-Art, Atelier Création Marcel Gilbert. En 2004, il intègre l'Atelier Le Vide, participant à plusieurs représentations comme «Face-à-Face», «Merde à mon pays». Depuis 2006, il travaille également avec la Compagnie Nous théâtre associations où il a participé à la création de «NOUS ne leur pardonnerons pas», textes poétiques de Jacques Roumain, mis en scène par Guy Régis Junior, à Port-au-Prince en 2007.

Poète, il a écrit, en collaboration avec Guillouox Chedler, Dialogue sans maux, recueil inédit.

Le sang tue mes paupières
Ma bouche rassasiée de sel
Le silence se cadavérise dans ma gorge de cachot
Les maux saignent derrière les madras
Ne métamorphose pas cette envie de fleuve
Qui moutonne dans mes yeux

Cette ville trop rouge
L'alphabet brisé au mi de sa gorge
Les mots et ses handicaps
La rue accaparée de faux pas
Il y a sur l'échine de ma langue
Ces maux en embuscade
Cette mendicité en tête de pont

J'ai cette eau croupissante de deux siècles
Dans la mare infecte de ma rétine.

Je te parle à bouteille fêlée
En chuchotis de vague
Dans la cassure de la mer
Mes mots en naufrage
Le bruit de mes pas à la ville
Telle la fêlure des klaxons
Je marche à pas gourmands
Dans la complicité sombre de ton asphalte
Ma parole en chute libre
La pierrerie de la ville
Je suis cette brise qui porte ta voix lactée de Caillots
Ce clin d'oeil qui à jamais s'est égaré dans l'interdit de tes maux
J'habite la myopie du jour
Pour donner à tes rues leur féminité
Et quand démonte la mer
Je suis un morceau de sable nu
Où respire ta virginité
Je dis amours ville
Et je te porte jusque dans les blessures du temps.

Il y a dans la marche folle du poème
Les mots lourds de maux
La ville rouge à marine
Et ton nom
Je n'ai jamais connu l'exil
Sauf dans ta petite culotte de vingt-cinq Gourdes.



postface

«*Fondamentalement, la vie est tension*»

Frankétienne

Une anthologie pour déterritorialiser et décomplexer...

par James Noël et Rodney Saint-Éloi

Cette anthologie a cela de très particulier en ce qu'elle rassemble à la fois un certain nombre de peintres et un nombre certain de poètes. Une union libre étalée sur plus de six cents pages, avec une soixantaine d'artistes parachutés de trois générations différentes. Une tentative de concilier aujourd'hui deux formes d'art, qui étaient pourtant si liées. On se rappelle au début du Centre d'Art en Haïti dans les années quarante la cohabitation entre peintres et auteurs. Les deux écritures se recoupaient, les imaginaires aussi. Et les premiers critiques n'étaient ni chirurgiens ni marchands, ils cherchaient en dessous des formes et des couleurs l'audace de la représentation.

Les créateurs de ce Cahier ne résident pas tous au pays natal. Question de déterritorialiser. De situer Haïti au cœur du monde et de la diversité. Une manière de répondre présent au combat du monde. De dire non surtout à l'indigénisme et au noirisme bon marché qui ont perverti les imaginaires. Nombre de ces auteurs

habitent en France, résident au Canada ou encore aux États-Unis, et pour rendre finalement le rapport de cet atlas littéraire éclaté, le grand nombre habite en Haïti, y professe au jour le jour le métier de peintre et/ou de poète, dans la fragilité d'un pays aux rêves inondés.

Le mode d'emploi pour une telle anthologie nous semble simple: laisser ouvertes les fenêtres, tendre la main et le cœur aux autres, aller lentement à l'intérieur de la chose poétique, lutter contre la censure, sortir du cercle de la punition et de la récompense, être tout simplement en marge des chemins des notables qui voient toujours de travers et qui pensent toujours trop en rond. Cette anthologie est en ce sens atypique. Il n'y a ni ayants droit, ni experts, ni tyrans démoniaques, ni démolisseurs patentés. On y retrouve seulement des gens qui dérident les mots et les couleurs, qui contraignent le soleil à rester debout dans l'horizon troué et qui poursuivent un impossible rêve.

Le pari dans cette anthologie est qu'il y a des dizaines de jeunes qui sont ici à leur première publication... qui écrivent ou qui rêvent de ces pages. Et voici, ces pages sont noircies à l'encre du poème. Est-ce une bonne chose cette manière de décroquer, de donner à ces jeunes gens avides de pain, d'eau et de mots ces quelques pages ? Quel sens peut donc avoir cette ouverture poétique, qui fait des mots et des formes une aventure inconnue, dans ce pays où d'ordinaire, on est écrivain en famille comme on accueille un héritage. Peut-être que certains d'entre eux ne dépasseront pas cette publication. Peut-être aussi que c'est la figure de Legba qui vient sauter les barrières dans ce pays qui avance d'une exclusion à une autre.

C'est en fait l'objet même de cette anthologie de brandir les *armes miraculeuses* de la colère

De donner voix et corps à ces jeunes affamés de l'espoir

D'incendier les citadelles de l'ennui et de la bêtise

De dire oui à l'ensemencement de la colère

D'apprendre à regarder demain avec dans les yeux mille soleils cannibales.

Certes, outre le décloisonnement et la déterritorialisation, ce qui particularise ce collectif est la colère qui travaille les textes et ces toiles de la troisième génération, et qui affirme, exprime, étale au grand jour un univers vivant, sous les décombres d'un pays sinistré. Et cette parole de révolte, d'espoir, d'amour, de bonheur trahi, espéré, reporté fait que l'on perçoit à travers ces bouts de phrases trop hachées, ces émotions qui enivrent comme un bon coup de rhum, et ces douleurs absolues comme si à l'autre bout du combat, l'espoir était l'unique rendez-vous.

Voici une anthologie qui dit la vigilance et la révolte...

Voici une anthologie qui ramasse les cris des fils et des filles d'une nation.

Voici une anthologie qui rassemble le grand cri des orphelins. De ces fils et filles illégitimes de la nation qui crient leur grand cri comme un grand boucan de ferveur pour dire merde aux bien-pensants, et pour refuser l'héritage, et pour signifier la solitude immense d'être des fils sans passé, et pour marquer la rupture : les aînés sont bel et bien morts au miroir de leur confortable pustule de honte et de misère.

Ces jeunes qui ont appris sans savoir comment à dormir les poings fermés, avec les vers de Césaire se sont réveillés en criant : « Mon nom : offensé ; mon prénom : humilié ; mon état : révolté ; mon âge : l'âge de la pierre. »

Voici une parole inhabituelle qui crache comme un volcan et qui traverse le monde pour refuser la mort.

Jamais dans cette littérature, un seul ouvrage n'a réuni autant de naissances que celui-ci. Naissances qui restaient en veille ou demeuraient latentes jusqu'à hier, s'affirment aujourd'hui comme des bombes à retardement. Une explosion massive de sang neuf dans le corps des textes, un boucan d'artifices dans la nuit poétique.

En cet âge triste composé d'assis et de poètes à gage, quoi de plus heureux qu'une arrivée en foule, de femmes et d'hommes aux mains libres.

Bibliographies*

** Les bibliographies ne sont pas exhaustives. Notamment ne sont pas inclus les articles dans les journaux et revues, les anthologies, les enregistrements sonores, les pièces de théâtre, les prix, etc.*

René Depestre

✧ Poésie

- **Étincelles** - *Port-au-Prince: Imprimerie de l'État, 1945*
- **Gerbe de sang** - *Port-au-Prince: Imprimerie de l'État, 1946*
- **Étincelles suivi de Gerbe de sang** - *Port-au-Prince: Presses Nationales d'Haïti, 2006*
- **Végétation de clartés** - *Paris: Seghers, 1951*
- **Traduit du grand large** - *Paris: Seghers, 1952*
- **Minerai noir** - *Paris: Présence Africaine, 1956*
- **Journal d'un animal marin** - *Paris: Seghers, 1964*
- **Un Arc-en-ciel pour l'Occident chrétien** - *Paris: Présence Africaine, 1967*
- **Cantate d'octobre (édition bilingue)** - *La Havane: Institut du Livre & Alger: SNED, 1968*
- **Poète à Cuba** - *Paris: Oswald, 1976*
- **En état de poésie** - *Paris: Éditeurs Français Réunis, 1980*
- **Au matin de la négritude** - *Paris: Euroéditeur, 1990*
- **Journal d'un animal marin (choix de poèmes 1956-1990)** - *Paris: Gallimard, 1990*
- **Anthologie personnelle** - *Arles: Actes Sud, 1993*
- **Non-assistance à poètes en danger** - *Paris: Seghers, 2005*
- **Rage de vivre: oeuvres poétiques complètes** - *Paris: Seghers, 2007*

✧ Prose

- **Pour la révolution pour la poésie (essai)** - *Montréal: Leméac, 1974*
- **Le Mât de Cocagne (roman)** - *Paris: Gallimard, 1979; folio, 1998*
- **Bonjour et adieu à la négritude (essai)** - *Paris: Laffont, 1980 & 1989*
- **Alléluia pour une femme-jardin (récits)** - *Paris: Gallimard, 1981; folio, 1986 & 1990*
- **Hadriana dans tous mes rêves (roman)** - *Paris: Gallimard, 1988; folio 1990*
- **Éros dans un train chinois (nouvelles)** - *Paris: Gallimard, 1990; folio, 1993*
- **Ainsi parle le fleuve noir** - *Paris: Paroles d'Aube, 1998*
- **Le Métier à métisser (essai)** - *Paris: Stock, 1998*
- **Comment appeler ma solitude** - *Paris: Stock, 1999*
- **Encore une mer à traverser** - *Paris: La Table Ronde, 2005*
- **L'Oeillet ensorcelé et autres nouvelles** - *Paris: Gallimard, 2006*

Anthony Phelps

✕ Poésie

- **Été** (*couverture et illustrations de Grace Phelps en collaboration avec l'auteur*) - Port-au-Prince: Impr. N. A. Théodore, 1960
- **Présence** (*illustrations de Luckner Lazard*) - Port-au-Prince: Haïti-Littéraire, 1961
- **Éclats de silence** - Port-au-Prince: Art Graphique Presse, 1962
- **Points cardinaux** - Montréal: Holt, Rinehart et Winston, 1966
- **Mon pays que voici** suivi de **Dits du fou-aux-cailloux** - Honfleur: P.J. Oswald, 1968
- **Mon pays que voici** (*nouvelle édition avec introduction de l'auteur, album photos et annexe*) - Montréal: Mémoire d'encrier, 2007
- **Motifs pour le temps saisonnier** - Paris: P.J. Oswald, 1976
- **La Bélière caraïbe** - La Habana, Cuba: Casa de las Américas, 1980; Montréal: Nouvelle Optique, 1980
- **Même le soleil est nu** - Montréal: Nouvelle Optique, 1983
- **Orchidée nègre** - Montréal: Triptyque, 1987
- **Les doubles quatrains mauves** - Port-au-Prince: Éditions Mémoire, 1995
- **Immobile Voyageuse de Picas et autres silences** - Montréal: CIDIHCA, 2000
- **Femme Amérique** - Trois-Rivières/Marseille: Écrits des Forges/Autres Temps, 2004
- **Une phrase lente de violoncelle** - Montréal: Éditions du Noroît, 2005

✕ Romans

- **Moins l'infini, roman haïtien** - Paris: Les Éditeurs Français Réunis, 1973; Montréal: CIDIHCA, 2001
- **Mémoire en colin-maillard** - Montréal: Éditions Nouvelle Optique, 1976; Montréal: CIDIHCA, 2001
- **Haïti ! Haïti !** (*en collaboration avec Gary Klang*) - Montréal: Libre Expression, 1985
- **La Contrainte de l'inachevé** - Montréal: Leméac: 2006

✕ Théâtre

- **Le conditionnel** - Montréal: Holt, Reinhart et Winston, 1968

✕ Contes pour enfants

- **Et moi, je suis une île** - Montréal: Leméac, 1973

Franketienne

en créole

⌘ Pyèsteyat

- Pèlin-Tèt - *Port-au-Prince: Éditions du Soleil, 1978*
- Pelentet (pyesteyat), nouvo vesyon - *Lawrence, KS/Port-au-Prince: Enstiti Etid Ayisyen Ini- vesite Kannzas/Edisyon Espiral, 2002*
- Troufobon - *Port-au-Prince: Imprimerie Les Presses port-au-princiennes, 1979*
- Bobomasouri - *Port-au-Prince: Koleksyon Espiral, 1986*
- Totolomannwèl - *Port-au-Prince, 1986*
- Melovivi - *Port-au-Prince, 1987*
- Minywi mwen senk - *Port-au-Prince, 1988*
- Kalibofobo - *Port-au-Prince, 1988*
- Foukifoura - *Port-au-Prince: Creacom, 2000*

⌘ Roman

- Dézafi - *Port-au-Prince: Édition Fardin, 1975; Châteauneuf-le-Rouge: Vents d'ailleurs, 2002*

en français

- Au Fil du temps (poèmes) - *Port-au-Prince: Imprimerie des Antilles, 1964*
- La Marche (poèmes) - *Port-au-Prince: Éditions Panorama, 1964*
- Mon côté gauche (poèmes) - *Port-au-Prince: Imprimerie Gaston, 1965*
- Vigie de verre - *Port-au-Prince: Imprimerie Gaston, 1965*
- Chevaux de l'avant-jour (poème) - *Port-au-Prince: Imprimerie Gaston, 1965*
- Mûr à crever (genre total) - *Port-au-Prince: Presses port-au-princiennes, 1968; Port-au-Prince: Éd. Mémoire, 1994; Bordeaux: Ana Éditions, 2004*
- Ultravocal (spirale) - *Port-au-Prince: Imprimerie Gaston, 1972; Paris: Hoëbeke, 2004*
- Les Affres d'un défi (roman) - *Port-au-Prince: Deschamps, 1979; Paris: Jean-Michel Place, 2000*
- Zagolkoray (spirale) - *Port-au-Prince, 1983*
- Fleurs d'insomnie (spirale) - *Port-au-Prince: Deschamps, 1986*
- Adjanoumelezo (spirale) - *Port-au-Prince, 1987*
- L'Oiseau schizophone (spirale) - *Port-au-Prince: Éditions des Antilles, 1993; Paris: Jean-Michel Place, 1998*

- **L'Amérique saigne** (*Gun Bless America*) (roman en collaboration avec Claude Dambreville) - Port-au-Prince: Microplus, 1995
- **La nocturne connivence des corps inverses** - Port-au-Prince: Spirale, 1996
- **D'une bouche ovale** - Port-au-Prince: Spirale, 1996
- **La méduse orpheline** - Port-au-Prince: Spirale, 1996
- **Une étrange cathédrale dans la graisse des ténèbres** - Port-au-Prince: Spirale, 1996
- **Clavier de sel et d'ombre** - Port-au-Prince: Spirale, 1997
- **Les échos de l'abîme** - Port-au-Prince: Spirale, 1997
- **Et la voyance explose** - Port-au-Prince: Spirale, 1997
- **Voix marassas** (*spirale francrétolophonique*) - Port-au-Prince: Spirale, 1998
- **Rapjazz, journal d'un paria** - Port-au-Prince: Spirale, 1999
- **Oeuf de lumière/Huevo de luz** (*poèmes*) - Port-au-Prince: Spirale, 2000
- **H'éros-chimères** - Port-au-Prince: Spirale, 2002
- **Miraculeuse** - Port-au-Prince: Spirale, 2003
- **Les Métamorphoses de l'Oiseau schizophone** - *La Roque d'Antbèron: Vents d'Ailleurs, de 2004 à 2006*:
 - ~ D'un pur silence inextinguible (*première partie de L'Oiseau schizophone, 1993*) - 2004
 - ~ D'une bouche ovale (1996) - 2005
 - ~ La méduse orpheline (1996) - 2005
 - ~ La nocturne connivence des corps inversés (1996) - 2005
 - ~ Une étrange cathédrale dans la graisse des ténèbres (1996)
 - ~ Clavier de sel et d'ombre (1997)
 - ~ Les échos de l'abîme (1997)
 - ~ Et la voyance explose (1997)
- **Brèche ardente** - Port-au-Prince: Spirale, 2005
- **Anthologie secrète** - Montréal: Mémoire d'encrier, 2005
- **Fleurs d'insomnie** (*réécriture*) - Port-au-Prince: Spirale, 2005
- **Adjanoumelezo** (*réécriture*) - Port-au-Prince: Spirale, 2005
- **La Diluvienne** - Port-au-Prince: Spirale, 2006
- **Galaxie Chaos-Babel** - Port-au-Prince: Spirale, 2006
- **Mots d'ailes en infini d'abîmes** - Port-au-Prince: Presses Nationales d'Haïti, 2007

Georges Castera

✕ Poésie

- **Le retour à l'arbre** (*avec des dessins de Bernab Wab*) - New York: Calfou Nouvelle Orientation, 1974
- **Ratures d'un miroir** - Port-au-Prince: Imprimerie Le Natal, 1992
- **Les cinq lettres** - Port-au-Prince: Imprimerie Le Natal, 1992
- **Quasi parlando** - Port-au-Prince: Imprimerie Le Natal, 1993
- **Voix de tête** - Port-au-Prince: Éditions Mémoire, 1996
- **Brûler** - Port-au-Prince: Éditions Mémoire, 1999
- **Le trou du souffleur** (*préface de Jean Durosier Desrivières; dessins de Georges Castera*) - Paris: Caractères, 2006

✕ Poésie-jeunesse

- **Alarive lèzanfan** - Port-au-Prince: Éditions Mémoire/ Montréal: Planète rebelle, 1998
- **Bòs Jan/ Jean le menuisier** (*créole-français*) - Port-au-Prince: Mémoire, 1999
- **Pitit papa/ Le père et l'enfant** (*créole-français*) - Port-au-Prince: Mémoire, 1999

✕ Poésie en créole

- **Konbèlann** - Montréal: Nouvelle Optique, 1976
- **Jak Roumen** - New York: Idées Nouvelles, Idées Prolétariennes (INIP), 1977
- **Biswit leta** - New York: INIP, 1978
- **Zèb atè** - New York: INIP, 1980
- **Trip fronmi** - New York: INIP, 1984
- **Pye pou pye** - New York: INIP, 1986
- **Dan Zòrèy** - New York: INIP, 1986
- **Gate Priyè** - Port-au-Prince: À Contre-courant, 1990
- **A wòd pòte** (*Voix de tête*) - Miami: À Contre-courant, 1993
- **Rèl** - Miami: À Contre-courant, 1995
- **Filalang** - Les Cayes: Dewill, 2000
- **Jòf** - Port-au-Prince: Éditions Mémoire, 2001
- **Blengendeng bleng !** - Port-au-Prince: Presses Nationales d'Haïti, 2006

Jean Métellus

✕ Roman

- **Jacmel au crépuscule** - Paris : Gallimard, 1981
- **La Famille Vortex** - Paris : Gallimard, 1982
- **Une Eau-forte** - Paris : Gallimard, 1983
- **La Parole prisonnière** - Paris : Gallimard, 1986
- **L'Année Dessalines** - Paris : Gallimard, 1986
- **Les Cacos** - Paris : Gallimard, 1989
- **Charles-Honoré Bonnefoy** - Paris : Gallimard, 1990
- **Louis Vortex** - Paris : Messidor, 1992 ; Paris : Maisonneuve et Larose / Emina Soleil, 2005
- **L'Archevêque** - Pantin : Le Temps des Cerises, 1999
- **La Vie en partage** - Paris : Desclée de Brouwer, 2000
- **Toussaint Louverture, le précurseur** - Paris : Le Temps des Cerises, 2004

✕ Poésie

- **Au Pipurite chantant** - Paris : Maurice Nadeau, 1978
- **Au Pipurite chantant et autres poèmes** - Paris : Maurice Nadeau, 1995
- **Tous ces Chants sereins** - Mareil-sur-Mauldre : Qui Vive, 1980
- **Hommes de plein vent** - Paris : Silex, 1981 ; Paris : Nouvelles du Sud, 1992
- **Voyance** - Paris : Hatier, 1984
- **Voyance et autres poèmes (nouvelle édition revue)** - Paris : Janus, 2005
- **Jacmel (édition bilingue français-espagnol)** - Paris : Orénoques, 1991
- **Jacmel (réédition revue et corrigée par l'auteur)** - Paris : Janus, 2007
- **Voix nègres** - Solignac : Le Bruit des Autres, 1992
- **Voix nègres, voix rebelles** - Pantin : Le Temps des Cerises, 2000
- **Voix nègres, voix rebelles, voix fraternelles (édition revue et augmentée par l'auteur)** - Pantin : Le Temps des Cerises, 2007
- **Filtro amaro (Philtre amer) (édition bilingue français-italien)** - Turin : La Rosa, 1996
- **Les Dieux pèlerins** - Paris : Nouvelles du Sud, 1997
- **Les Dieux pèlerins (réédition revue et corrigée par l'auteur)** - Paris : Janus, 2004
- **La Peau et autres poèmes** - Paris : Seghers, 2006
- **Visages de femmes** - Pantin : Le Temps des Cerises, 2008
- **Eléments** - Paris : Janus, 2008
- **Empreintes (poèmes de Jean Métellus ; conception et réalisation artistique d'après des eaux-fortes ori-**

ginales de Annie Rosès) – Paris: *Les Océaniques*, 2005

- **Les Sept péchés capitaux** (*livre manuscrit-peint avec Anne Slacik*) – Paris, 2006

- **Dieu, seul en face de la nuit** (*livre manuscrit-peint avec Claude Marchat*) – Paris: *Collection Le Livre Pauvre*, 2006

- **Les Chiffres** (*poèmes de Jean Métellus; conception et réalisation artistique d'après des eaux-fortes originales de Annie Rosès*) – Paris: *Les Océaniques*, 2007

✕ Théâtre

- **Anacaona** – Paris: *Hatier*, 2002

- **Le Pont rouge** – Paris: *Nouvelles du Sud*, 1991

- **Colomb** – *Martinique: De l'autre-mer*, 1992

- **Toussaint Louverture** – Paris: *Hatier International*, 2003

- **Henri le Cacique** – *Yaoundé/Paris: Silex/Nouvelles du Sud*, 2005

✕ Essais

- **Haïti, une nation pathétique** – Paris: *Denoël*, 1987; réédition – Paris: *Maisonneuve et Larose*, 2003

- **Voyage à travers le langage** – *Isbergues: Ortho-Edition*, 1996

- **De l'Esclavage aux abolitions: XVIIIe - XXe siècle** (*en collaboration avec Marcel Dorigny*) – Paris: *Cercle d'Art*, 1998

- **Sous la Dictée du vrai - Propos recueillis par Jacques Hubert de Poncheville** – Paris: *Desclée de Brouwer*, 1999

- **Vive la dyslexie !** – Paris: *Nil*, 2002; réédition (*avec Béatrice Sauvageot*) – Paris: *J'ai Lu*, 2004

Claude C. Pierre

✕ Poésie

- **Coucou rouge suivi de Charlemagne Péralte** – *Québec: Studio Abeille*, 1973

- **Tourne ma toupie suivi de Oeil** – *Sherbrooke: Naaman*, 1974; *Port-au-Prince: Presses nationales d'Haïti*, 2006

- **À voix haute et à genoux** – *Port-au-Prince*, 1969; *Ottawa: Vermillon*, 1981; *Port-au-Prince: Areytos*, 1988

- **Crués** – *Ottawa: Vermillon*, 1985

- **Le coup de l'étrier** – *Ottawa: Vermillon*, 1986

- **C'est un grand arbre qui nous unit** (*en collaboration avec Jean-Guy Paquin*) - Montréal: VLB, 1988
- **Le voyage inventé** - Piéton-Ville: Pleine Plage, 1998
- **Débris d'épopée...** - Ottawa: Éditions David, 2004

✕ Album

- **Arc en neige** (*planches de Marie-Jeanne Musiol*) - Hull (*livre d'artiste*), 1981

Émilie Franz

- **Expensive Underwear** - Athena Press, 2002
- **Satanic Rape** - Authorhouse, 2004
- **The Shepherd** - Authorhouse, 2005

Gary Klang

✕ Poésie

- **Ex-île** - Grenoble: Éditions de la Vague à l'âme, 1988
- **Je veux chanter la mer** *suivi de Les Fleurs ont la saveur de l'aube* - Montréal: Humanitas, 1993
- **Moi natif natal** *suivi de Le Temps du vide* - Montréal: Humanitas, 1995
- **La terre est vide comme une étoile** - Brossard: Humanitas, 2000
- **La vraie vie est absente** - Brossard: Humanitas, 2002
- **Il est grand temps de rallumer les étoiles** - Montréal: Mémoire d'encrier, 2007

✕ Romans

- **Haïti ! Haïti !** (*en collaboration avec Anthony Phelps*) - Montréal: Libre Expression, 1985
- **L'île aux deux visages** - Brossard: Humanitas, 1997
- **L'adolescent qui regardait passer la vie** - Brossard: Humanitas, 1998
- **Un homme seul est toujours en mauvaise compagnie** - Montréal: Mémoire d'encrier, 2005

✕ Nouvelles

- **Kafka m'a dit** - Longueuil: Humanitas, 2004
- **Les chiens noirs** - Montréal: Plume & Encre, 2006

✕ Essais

- La méditation transcendante - *Montréal: Stanké, 1976*
- Je ne veux pas mourir chauve à Montréal - *Brossard: Humanitas, 1999*

Jacques Ravix

- Temps de certitude - *Les éditions Theard, 2003*

Josaphat-Robert Large

✕ Poésie

- Nerfs du vent - *Paris: P.J. Oswald, 1975*
- Chute de mots - *Paris: Saint-Germain-des-Prés, 1989*
- Pè Sèt (Pwezi kreyòl) - *Miyami: Edisyon Mapou, 1er edisyon 1994; 2èm edisyon 1996*

✕ Romans

- Les sentiers de l'enfer - *Paris: l'Harmattan, 1990*
- Les récoltes de la folie - *Paris: l'Harmattan, 1996*
- Les terres entourées de larmes - *Paris: l'Harmattan, 2002*
- Partir sur un coursier de nuages - *Paris: l'Harmattan, 2008*

Syto Cavé

✕ Nouvelles

- Le singe du dormeur - *Port-au-Prince/Montréal: Éditions Regain/Éditions du CIDIHCA, 1999*
- Van Cortland Club - *New York: Rivarticollecion, 2004*

Jean Saint-Vil

✕ Poésie

- Hilarités - *Canada: Éditions Infomille, 2006*

Marie Alice Théard

✕ Poésie

- *Cri du coeur* - Haïti: Éditions Théard
- *Au pays des doubles* - Haïti: Éditions Théard
- *Au pays du soleil du soleil bleu* - Haïti: Éditions Théard

✕ Récit

- *Petites histoires insolites* - Haïti: Éditions Theard
- *Haïti la voix de nos silences* - Haïti: Éditions Théard

Joël Des Rosiers

✕ Poésie

- *Métropolis Opéra* - Montréal/La Tronche: Triptyque/Vague à l'âme, 1987
- *Tribu* - Montréal: Tryptique, 1990
- *Savanes* - Montréal: Tryptique, 1993
- *Vétiver* - Montréal: Tryptique, 1999
- *Caïques* - Montréal: Tryptique, 2007

✕ Essai

- *Théories caraïbes : poétique du déracinement* - Montréal: Tryptique, 1996

✕ Nouvelle

- *Un autre soleil* (avec Patricia Léry) - Montréal: Plume & Encre, 2006; édition révisée, Montréal: Tryptique, 2007

Robert Berrouët-Oriol

- *Lettres urbaines* - Montréal: Tryptique Moebius 2005
- *En haute rumeur des siècles* - Montréal: Tryptique, 2009

Michèle Voltaire Marcelin

- *La Désenchantée* - Montréal: Éditions du CIDIHCA, 2006

Elsie Suréna

- *Mélodies pour soir de fine pluie* - Port-au-Prince: 2002
- *L'arbre qui rêvait d'amour* - Port-au-Prince: Presses nationales d'Haïti, 2002
- *Confidences des nuits de la treizième lune* (illustrations de Lysa Villeneuve) - Port-au-Prince: Presses nationales d'Haïti, 2003
- *Ann al jwe !* - Port-au-Prince: Page Concept, 2007
- *Une saison de tardives fleurs sauvages* - New York: Rivarticollecion, à paraître fin 2008

Saint-John Kauss

✕ Poésie

- *Chants d'homme pour les nuits d'ombre* - Port-au-Prince: Éditions Choucounne, 1979
- *Autopsie du jour* - Port-au-Prince: Éditions Choucounne, 1979
- *Hymne à la survie et deux poèmes en mission spéciale* - Port-au-Prince: Éditions Choucounne, 1980
- *Ombres du Quercy* - Montréal: Éditions Nelson, Montréal, 1981
- *Au filin des cœurs* - Montréal: Éditions Nelson, Montréal, 1981
- *Zygoème ou Chant d'amour dans le brouillard* - Montréal: Kauss Éditeurs, 1983
- *Twa Degout* (poèmes créoles) - Port-au-Prince: Éditions Choucounne, 1984
- *La danseuse exotique précédé de Protocole Ignifuge* - Port-au-Prince: Éditions Choucounne, 1987
- *Pages fragiles* - Montréal: Éditions Humanitas, 1991
- *Testamentaire* - Montréal: Éditions Humanitas, 1993
- *Territoires* - Montréal: Éditions Humanitas, 1995
- *Le livre d'Orphée* - Montréal: Éditions Présence, 1998
- *Paroles d'homme libre* - Montréal: Éditions Humanitas, 2005
- *Le manuscrit du dégel* - Montréal: Éditions Humanitas, 2006
- *Hautes Feuilles* - Montréal: Éditions Humanitas, 2007
- *Poèmes exemplaires* - Montreuil-sous-bois (France): Éditions Joseph Ouaknine, 2007

✕ Essai

- *Entre la parole et l'écriture* - Montréal: Éditions Nelson, 1982
- *Tel Quel* - Port-au-Prince/Montréal: Éditions Choucounne/Kauss Éditeur, 1986

- Pour une nouvelle littérature: Le manifeste du Surpluréalisme - Montréal:Éditions Présence, 1998 & 2001

Jean François dit Avin ou A20

- La suzannade (nouvelles) - New York: Rivartcollection, 1999
- Lettres à Martine (poésie) - New York: Rivartcollection, 2001
- Marasa - (roman) - New York: Rivartcollection, 2004

Paul Harry Laurent

- Le vin d'une prose d'écolier - France: Le chasseur abstrait éditeur, 2009

Frantz Dominique Batrville

✕ Poésie

- Boulpik - Port-au-Prince: Choucounne, 1978
- Pétition au soleil - Port-au-Prince: Choucounne, 1979
- Papye Kreyol - Port-au-Prince: Éditions des Antilles, 1990
- Grammaire des îles (illustrations de Tiga) - Port-au-Prince: Bois d'Orme, 2002

✕ Roman

- Le récitant zen - New York: Rivartcollection, 2006

✕ Conte

- La fête du cerf-volant (illustrations de Chevelin Djasmy Pierre) - Port-au-Prince: Deschamps, 1998

Max Freesney Pierre

- Tambours de la mêlée - Miami: Éditions Henri-Claude Saint-Fleur, 1994
- Fée Caraïbe - Miami: Éditions Henri-Claude Saint-Fleur, 1999
- Soul Traveler - Llumina Press, 2005

Jean Dany Joachim

- Chen Plenn

Marc Exavier

- *Chansons pour amadouer la mort suivi de Le coeur inachevé* - Port-au-Prince: Presses nationales d'Haïti, 2005
- *Numéro... effacé* - Port-au-Prince: Éditions Mémoire, 2001
- *Soleil, caillou blessé* - Montréal: Éditions du CIDIHCA, 1994

Rodney Saint-Éloi

✕ Poésie

- *Graffitis pour l'aurore* - Port-au-Prince: Imprimeur II, 1989
- *Voyelles adultes* - Port-au-Prince: Éditions Mémoire, 1994
- *Pierres anonymes* - Port-au-Prince: Éditions Mémoire, 1994
- *Cantique d'Emma* - Chaux-de-Fonds: Éditions Vwa, 1997; (illustré par des encres de Tiga) Port-au-Prince: Éditions Mémoire, 2001
- *J'avais une ville d'eau de terre et d'arcs-en-ciel heureux* - Port-au-Prince: Éditions Mémoire, 1999
- *J'ai un arbre dans ma pirogue* - Montréal: Mémoire d'encrier, 2004

✕ Littérature pour la jeunesse

- *Miracle Bananier* (en collaboration avec Georges Castera et Louisiane Saint Fleurant) - Tokyo: Gakken, 2001
- *Connais-tu Aimé Césaire ?* - Port-au-Prince: Éditions Mémoire, 2001

Pradel Henriquez

✕ Poésie

- *Langage du silence* - Port-au-Prince, 1989
- *Le coeur ailleurs* - Port-au-Prince, 1992
- *Le passage à l'aube* - Port-au-Prince
- *Ces seins nus qu'on arrache aux soleils* - Port-au-Prince, 2003

✕ Nouvelles

- Un saxophone dans la nuit - *Port-au-Prince, 1997*

Jean Armoce Dugé

✕ Poésie

- *Mélancolie* - *Port-au-Prince: Éditions Fardin, 1984*
- *Dix versets d'amour* - *Port-au-Prince, 1992*
- *Tribò Babò* - *Randolph: Oresjoseph Publications, 1995*
- *Dans l'attente du jour...* - *Les Cayes: Éditions Darwill, 1998*
- *Paroles éparses* - *Montréal: Éditions Lagomatik, 1998*
- *Pawòl Kanaval* - *Montréal: Éditions SORHICA, 1999*
- *Mer des hommes, mère des îles* - *Les Cayes: Éditions des îles, 2001*
- *Chuichuichui* - *Les Cayes: Éditions des îles, 2004*

✕ Autres

- *Kreyòl 7e ak 8e ane fondamental (6e et 5e secondaire)* - *Les Cayes: Éditions Darwill, 1998*
- *Kreyòl 9e ane fondamental (4e secondaire)* - *Les Cayes: Éditions Darwill, 1998*
- *Actes du colloque international Paul Claudel (en collaboration)* - *Toronto: York university Press, 2007*

Élodie Barthélemy

✕ Illustrations

de Mimi Barthélemy

- *Tezin, le poisson de rivière (gouaches)* - *Paris: Éditions L'Harmattan*
- *La clé du savoir (gouaches)* - *Port-au-Prince: Éditions Deschamps-Hachette, 2002*
- *Gwodada le monstre (gouaches)* - *Port-au-Prince: Éditions Deschamps-Hachette, 2004*
- *L'histoire d'Haïti racontée aux enfants (dessins inspirés de l'univers textile)* - *Montréal: Éditions Mémoires d'encrier, 2004*

de Cécile Gagnon

- *Une veste pour rêver (assemblage textile)* - *La Roque d'Anthéron: Éditions Vents d'ailleurs, 2001*

Alex Laguerre

✕ Poésie

- Accents aigus - *Port-au-Prince: Éditions Areyos, 1997*
- Dans le brouillard des souvenirs *suivi de Bann Machwè- Port-au-Prince: Imprimeur II, 2001*
- Patchwork - *Port-au-Prince: Imprimeur II, 2004*

✕ Nouvelles

- Poupée de chiffon - *Port-au-Prince: Imprimeur II, 2002*
- Par action ou par omission - *Port-au-Prince: Imprimeur II, 2003*
- Opération Bagdad - *Port-au-Prince: Imprimeur II, 2005*

Mathurin Rodolphe

- Kraze Ve - *Edisyon Lafimen, 2004*
- Sens Lieu - Dictature et Contrées - *Laval: Éditions Pages Folles, 2007*
- Prise d'otage (*poésie*) - à paraître
- Danse de l'ombre (*nouvelles*) - à paraître

Emmelie Prophète

✕ Poésie

- Des marges à remplir - *Port-au-Prince: Mémoire, 2000*
- Sur parure d'ombre - *Port-au-Prince: Mémoire, 2004*

✕ Récit

- Le testament des solitudes - *Montréal: Mémoire d'encrier, 2007*

André Fouad

✕ Poésie

- Gerbe d'espérance - 1992
- En quête de lumière - 1992

- Bri lan nwit - 2000
- Etensèl mo'm yo - 2006

Guy Junior Régis

✕ Théâtre

- Ida, monologue déchet - *New York: Édition Rivarticollecion, 2006*

Pierre Pascal Mérisier dit Pasko

✕ Illustration

- Plaies intérimaires (*de Willems Edouard*) - *Haïti, 2005*
- Bouture - *Port-au-Prince: Éditions Mémoire, 2001*
- Bri Lannwit (*de André Fouad*) - *Haïti, 2002*
- Liaison (*Revue interculturelle d'art et de littérature*) - *Belgique, 2003*

✕ Catalogue

- Lobby Art - *Banque Mondiale, Piéton-Ville, 1998*
- Aportaciones cultural africano - *Centre culturel espagnol, Saint-Domingue, 2001*
- Etten Colombus.com - *Oslo, nOrvège, 2003*

Kerline Devise

✕ Poésie

- Mes corps - *New York: Rivarticollecion, 2005*

Pierre Moïse Célestin

✕ Poésie

- Poèmes d'amour, d'amertume et d'espoir - 1995
- Floraisons d'amour - *Port-au-Prince: Éditions Choucounne, 1996*
- Dédoublement d'arc-en-ciel *suivi de Ce pays à genoux dans ma voix - inédit*

- Zenglen solèy
- Lanvè ak landwat zantray

Jean Pierre Jacques Adler

✕ Poésie

- Brûlure - *inédit*
- Zetwal anba wòb - *inédit*

Antoine-Hubert louis

✕ Poésie

- Sève d'amantes - *France: Le chasseur abstrait éditeur, 2009*

James Noël

✕ Poésie

- Poèmes à double tranchant / Seul le baiser pour muselière - *Port-au-Prince: Éditions Farandole, 2005 - France: Le chasseur abstrait éditeur, 2009*
- Le sang visible du vitrier - *Port-au-Prince: Éditions Farandole, 2006; Montréal: Éditions du CIDIHCA, 2007*
- Kabòn 47 - *Port-au-Prince: Éditions Action Sociale, 2009*
- Bon Nouvèl - *Port-au-Prince: Éditions Action Sociale, 2009*

Jonel Juste

- Carrefour de nuit - *inédit*

Makenzy Orcel

- La douleur de l'étreinte

Fred Edson Lafortune

✕ Poésie

- Pwenvigil - *inédit*
- Toutouni - *à paraître*
- En nulle autre - *France: Le chasseur abstrait éditeur, 2009*
- À contre-jour - *inédit*

Duckens Charitable dit Duccha

- La vie en marelle - *New York: Rivartcollection, 2006*

Mlikadol's Mentor dit Nadol's

- Cahier d'illusion - *inédit*
- Verbe - *inédit*
- Konjigezon foli - *inédit*

Dovilas Anderson

- Les îles en accent aigu - *France: Le chasseur abstrait éditeur, 2009*

Jean Davidson Gilot

- Dialogue sang maux (*en collaboration avec Guilloux Chedler*) - *inédit*

Remerciements

Remercions chaleureusement tous les participants qui ont permis à ce *Cahier Haïti* de voir le jour et qui lui ont apporté une qualité indéniable.

Remercions tout particulièrement James Noël et Fred Edson Lafortune qui, sans ménager leur temps, ont travaillé à rassembler cette pléiade haïtienne.

Merci aussi à Thomas C. Spear, réalisateur du site «*Île en île*» (<http://www.lehman.cuny.edu/ile.en.ile/>), qui nous a offert son travail et celui de son équipe, sans restriction. Nous y avons trouvé notamment des photos, des biographies et des bibliographies.

Nous exprimons également notre reconnaissance à Jean Métellus, poète colosse qui a préfacé ce travail collectif en sage et en connaisseur, ainsi que Rodney Saint-Eloi, poète et éditeur, qui a mis la main à la pâte avec James Noël pour conclure ouvertement cette anthologie.

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

patrickcintas@lechasseurabstrait.com

tel: + 33 (0)5 61 60 28 50

fax: + 33 (0)5 67 80 79 59

imprimé en France par:

Le chasseur abstrait

achevé d'imprimer le 20 février 2009

ISBN: 978-2-35554-041-7

EAN: 9782355540417

ISSN: 1958-752X

Dépôt Légal: février 2009

ISSN: 1958-752X



9 782355 540417